





SUITE
DE LA
MATIÉRE MÉDICAL DE M. GEOFFROY,

PAR M. ***, Docteur en Médecine.

TOME PREMIER.

SECTION II.

DES PLANTES DE NOTRE PAYS.



A PARIS,

Chez { G. CAVELIER, Pere, rue S. Jacques.
DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
LE PRIEUR, rue S. Jacques. }

M. DCC. L.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





AVERTISSEMENT.

TOUT le monde convient de l'excellence de l'Ouvrage de feu M. *Geoffroy* ſur la Matiére Médicale ; & c'eſt avec raiſon qu'on regrette de ce qu'il ne l'a pas terminé pendant ſa vie. Depuis long-temps on ſouhaitoit qu'il ſe trouvât quelqu'un qui voulût bien en donner la ſuite : mais la difficulté étoit de trouver une perſonne, qui en ſe chargeant d'un pareil travail osât ſe mettre en paralléle avec M. *Geoffroy*, & riſquer une entrepriſe qui ne pouvoit manquer de paroître téméraire. Cette conſidération nous a long-temps arrêté. D'un côté notre inſuffiſance, & de l'autre l'excellence de l'Ouvrage que nous avions à continuer, nous tenoient ſuſpendus entre la crainte de ne pas réuſſir, & l'envie de nous rendre utiles au Public : & il eſt hors de doute que le premier motif l'eut emporté, ſans le ſecours d'un illuſtre Médecin, dont le nom ſeul fait l'éloge ; nous voulons dire M. *Bernard de Juſſieu*, qui nous a aidé de ſes lumiéres, & qui a bien voulu revoir notre travail. Ainſi c'eſt en partie à ce ſçavant Naturaliſte qu'on doit l'Ouvrage qui paroît dans le

Public; nous lui en cédons avec plaiſir toute la gloire, & nous nous bornons à la ſatisfaction d'avoir tâché de nous rendre utiles.

Quant à ce qui regarde la forme de l'Ouvrage, nous nous ſommes rapprochés, autant que nous l'avons pu, de celle que M. *Geoffroy* lui avoit donnée, à l'exception d'un retranchement que nous avons cru devoir faire, & dont il faut que nous rendions compte. Ce retranchement eſt le détail chymique des Analyſes des Plantes, que notre Auteur inſére à chaque article. Nous avons reconnu par expérience que le Public ne retiroit aucun avantage de ce détail. Qui en effet, excepté quelque Chymiſte de profeſſion, s'embarraſſe de ſçavoir ſi une Plante contient tant d'huile, tant de phlegme, tant de ſel, & tant de terre? On ſe contente ordinairement de ne pas ignorer le réſultat de l'Analyſe, ſans ſe mettre en peine du procédé Chymique qui y a conduit. Ce ſont les propriétés des Plantes qui intéreſſent, & rien autre choſe: nous ſçavons même que M. *Geoffroy* dans ſes derniéres années avoit changé de vues à cet égard, & que s'il eût eu à recommencer ſa Matière Médicale, il auroit ſupprimé cet-

te partie de ſon Ouvrage, qui lui auroit épargné un travail long & pénible, lequel dans le fond ne produit aucun profit. De plus, on convient aujourd'hui que la voie des Analyſes ne fait pas ſi bien connoître les vertus des Plantes que leur ſimple infuſion, ou leur poudre priſe en ſubſtance. On n'ignore pas que deux Plantes dont les qualités ſont opposées dans l'uſage, donnent les mêmes principes étant analyſées, & que leur vertu dépend moins de ces principes pris ſéparément que de leur combinaiſon, & de la manière dont la Nature les a modifiés dans la Plante; modification, que l'action du feu même détruit ordinairement; auſſi depuis long-temps a-t-on abandonné cette Méthode, tant à cauſe de ſon inſuffiſance en elle-même, que de ſon inutilité en Médecine. Au reſte, nous donnons ici à l'article de chaque Plante le réſultat de ces mêmes Analyſes tirées des Regiſtres de l'Académie Royale des Sciences, & des Traités des Auteurs Chymiques qui ſe ſont appliqués particulièrement à ce genre de travail; & ce réſultat eſt plus que ſuffiſant pour faire connoître les principes dont la plante eſt compoſée. Dans tout le reſte de l'Ouvrage nous n'avons point perdu

de vue notre modèle, & nous avons puiſé dans les meilleures ſources, pour ajoûter à ce que l'expérience nous a fait connoître des propriétés des plantes que nous avons décrites. Nous ſouhaitons que le Public approuve notre travail. Cela nous engagera à rendre dans la ſuite ce Traité complet, en donnant l'Hiſtoire des Animaux qui y manque.

Fin de l'Avertiſſement.



TABLE ALPHABETIQUE

Des Plantes Indigénes contenues dans le Traité des Végétaux.

SECTION II.

M.

N.

O.

P.

Fin de la Table.



SUPPLEMENT AU TRAITÉ DE LA MATIÉRE MÉDICALE DE M. GEOFFROY.

SUITE DE LA SECTION II.

DES PLANTES INDIGENES, *dont on ſe ſert en Médecine.*

MELISSA.

Méliſſe.



ON compte, pluſieurs eſpèces de Méliſſe; mais pour l'uſage de la Médecine on n'en diſtingue que de deux ſortes, ſçavoir la Méliſſe des jardins, & la Méliſſe des bois.

Méliſſe cultivée ou des jardins, Méliſſe Citronnée, herbe de Citron, Citronade ou Citronelle, Poncirade, Pi-

ment des ruches ou des Mouches à miel; *Melissa sive Melissophyllon verum, Citrago vel Citronella*, Offic. *Melissa hortensis*, C. B. P. 229. *Melissa vulgaris odore Citri*, J. B. 3. 232. *Melissa*, Dod. 91. *Melissa vulgaris*, Park., Raii hist. 570. *Melissophyllum vulgare*, Lugd. 957. *Melissophyllum vulgare vel adulterinum*, Fuchs. *Melissa nostras*, Camer. hort. *Melissa domestica*, Trag. *Mellitis*, Plin. *Meliphyllon*, *Mellifolium*, *Citraria vel Cedronella*, *Apiastrum*, *herba pigmentaria*, Quorumd.

Sa racine est ligneuse, ronde, longue, fibreuse, profonde. Elle pousse ses tiges à la hauteur d'une coudée & plus, quarrées, presque lisses, rameuses, dures, roides, fragiles. Ses feuilles sont oblongues, d'un verd-brun, assez semblables à celles du Calament, ou du Baume des jardins, luisantes, hérissées d'un petit poil folet, dentelées sur leurs bords, d'une odeur de Citron fort agréable, & d'un goût un peu âcre. Des aisselles des feuilles sortent des fleurs verticillées, qui ne forment point d'anneaux entiers autour de la tige; elles sont en gueule, petites, blanches, ou d'un rouge-pâle; chacune d'elles est un tuyau découpé par le haut en

deux lèvres, ſoutenu par un calice velu, canelé, diviſé en deux parties. Quand la fleur eſt paſſée, il lui ſuccède quatre ſemences jointes enſemble, preſque rondes, ou oblongues, enfermées dans le calice de la fleur. On la cultive dans les jardins, & quelquefois on la trouve dans les hayes proche des Villages aux environs de Paris. Elle fleurit en Juin, Juillet & Août. L'Hiver elle ſe séche ſur la ſurface de la terre ; mais ſa racine ne périt point. Elle eſt d'un grand uſage en Médecine. Il faut avoir attention de la ramaſſer pour les Boutiques dans le Printemps avant la fleur ; car dès qu'elle vient à fleurir, elle ſent la punaiſe. Elle contient beaucoup d'huile exaltée, & de ſel eſſentiel.

La Méliſſe eſt cordiale, céphalique, & fortifie l'eſtomac ; elle excite les mois aux femmes ; on s'en ſert dans l'apopléxie, l'épilepſie & les étourdiſſemens. On l'employe encore avec ſuccès dans la Mélancolie, les fiévres malignes & la Peſte. On tient dans les Boutiques une huile diſtillée de la plante séche, que l'on prend à la doſe de trois à ſix gouttes ; un extrait de ſa décoction, qui ſe donne depuis un demi-gros juſqu'à un gros ; & une Conſerve de ſes fleurs,

dont on uſe à la doſe de demi-once à une once. C'eſt à *Avicenne* & aux autres Arabes, que nous ſommes redevables de la connoiſſance des vertus de cette plante, les Médecins Grecs & *Galien* n'en ayant preſque rien dit. Si l'on en croit *Paracelſe* & les Chymiſtes, ſa quinteſſence eſt capable de renouveller le baume du ſang, & de faire rajeunir; ils en rapportent des expériences qu'on n'a jamais pu vérifier; ainſi il faut nous en tenir à quelque choſe de moins merveilleux, mais de plus certain. *Simon Paulli* aſſûre que de ſon temps rien n'étoit plus ordinaire que l'uſage que les femmes du Nord faiſoient de l'infuſion des feuilles de Méliſſe pour ſe procurer les Règles, & que même il leur ſuffiſoit ſouvent d'en mettre dans leur chauſſure; il aſſûre auſſi avoir guéri de la jauniſſe, & d'une affection mélancolique invétérée, une Demoiſelle avec le remède ſuivant continué pendant quelque temps:

Prenez de la Conſerve de Méliſſe, une once; de celles de Bourrache & de Bugloſe, de chacune une demi-once; de la Confection Alkermès, un gros.

Mêlez le tout avec une ſuffiſante

quantité de Syrop des cinq Racines apéritives, pour prendre à la dose d'un gros & demi soir & matin.

On prend l'infusion des feuilles à la manière de Thé, à la dose d'une pincée lorsqu'elles sont sèches, & d'une petite demi-poignée lorsqu'elles sont fraîches, dans un demi-septier d'eau; ou bien l'on en fait bouillir légèrement une poignée dans un Bouillon au veau sans sel; c'est un des meilleurs Remèdes qu'on puisse donner contre les vapeurs. Sa préparation ordinaire est son eau distillée, laquelle est simple, ou composée. L'eau de Mélisse simple se fait en prenant une certaine quantité de ses feuilles qu'on pile, & dont on remplit une Cucurbite étamée, y ajoûtant un peu d'eau. On distille ensuite au Bain-Marie, ou au Bain de Sable, jusqu'à la moitié de la liqueur; on a par ce moyen l'eau de Mélisse simple, qui se donne comme les autres, depuis quatre onces jusqu'à huit dans les Potions Cordiales & Hystériques. Mais à l'égard de l'eau de Mélisse Composée ou Magistrale, elle est beaucoup plus spiritueuse, à cause des Aromates qui en-

trent dans ſa Compoſition & de l'Eſprit de Vin dans lequel on la fait infuſer. La meilleure préparation eſt la ſuivante.

Prenez des feuilles récentes de Méliſſe, quatre onces; des Zeſtes d'écorces récentes de Citron, deux onces; de la Noix Muſcade & de la Coriandre, de chacune une once; des Cloux de Girofle, de la Canelle & de la Racine d'Angelique de Bohême, de chacun demi-once.

Pilez tout ce qui ſe doit piler, & faites macérer pendant trois jours dans deux livres d'Eſprit de Vin rectifié, & une livre d'eau de Méliſſe ſimple.

Diſtillez enſuite le tout au Bain-Marie juſqu'à ſiccité.

Cette eau eſt fort eſtimée contre l'Apopléxie, la Léthargie & l'Epilepſie, contre les Vapeurs, les Coliques, la ſuppreſſion des Ordinaires, & celle des Urines. On en donne une cuillerée, ou pure, ou mêlée dans un verre d'eau, ſuivant les différentes maladies, ou leur violence; elle a les mêmes vertus appliquée en Epithême ſur la région du

Cœur. On prépare de sa graine une émulsion, qui convient dans les fièvres malignes.

Gaspard Hoffman dans son Traité *de Medicament. Officin.* veut avec raison que l'on cueille les feuilles de la Mélisse au Printemps & avant qu'elle fleurisse, parce qu'autrement elles sentent la punaise; & de plus quand on les cueille en Automne, elles ont moins de sel volatil huileux, ou du moins il est plus épaissi & moins débarrassé des autres principes; ce qui diminue leur qualité cordiale.

On fait de ses jeunes pousses pilées & mêlées avec des œufs & du sucre, des espèces de gâteaux que l'on fait manger aux femmes, dont les Lochies ne coulent pas assez abondamment, & l'on fait prendre sa décoction mélée avec du Nitre, pour remédier aux indigestions, ou suffocations, qui arrivent pour avoir trop mangé de Champignons.

Forestus recommande la Mélisse pour les palpitations de Cœur, & pour les Syncopes; *Rondelet*, pour la Paralysie, le Vertige & l'Epilepsie; & *Rivière*, pour la Manie.

Prenez des feuilles de Mélisse, une poignée.

Coupez-les par petits morceaux, & faites-les infuser dans quatre onces d'Esprit de vin.

Ajoutez-y des Perles préparées, un demi-gros.

La dose est de deux cuillerées trois fois le jour, dans la Manie.

Prenez des eaux de Mélisse simple, & de Menthe simple, de chacune deux onces ; des eaux de fleurs d'Orange, & de Canelle orgée, de chacune deux gros ; des Confections d'Hyacinthe & Alkermès, de chacune un gros ; du Syrop d'œillet, une demi-once.

Mêlez le tout pour une Potion à prendre à la cuillère dans les défaillances, syncopes, & autres cas, où il faut fortifier.

La Mélisse entre dans le syrop d'Armoise de *Rhasis*, dans la poudre de l'Electuaire *Lætificans* du même, dans le Catholicon simple, dans l'eau Vulnéraire, l'eau Sans-pareille, l'eau Générale, l'eau du Lait Aléxitère, &c.

Mélisse sauvage ou bâtarde, Mélisse de montagne ou des bois, Mélisse puante ou qui sent la punaise ; *Melissa sylvestris, sive Melissophyllum*, Offic. *Me-*

lissa, Trag. Fuchs. Ger. Lobel. *Melissophyllon*, Park. *Lamium montanum Melissæ folio*, C. B. P. 231. *Melissa adulterina*, quorumdam, *amplis foliis & floribus non grati odoris*, J. B. 3. 233. *Melissa humilis latifolia, maximo flore purpurascente*, I. R. H. 193. *Herba sacra*, quorumdam, Lugd. 1336. *Lamium Pannonicum primum albo flore*, Cluſ. hiſt. 37. *Herba sana*, Agripp. *Lamium*, Plin.

Sa racine eſt fibreuſe, un peu âcre & amère. Ses tiges ſont hautes d'un pied, & davantage, quarrées, velues, genouillées, remplies de moëlle. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du Galeopſis ordinaire, oblongues, ridées, hériſſées ou revêtues de petits poils, à peu près comme celles de la Méliſſe des jardins, d'un verd noirâtre & un peu luiſant, d'un goût âcrimonieux. Ses fleurs naiſſent entre les feuilles de chaque nœud, trois à trois ou quatre à quatre, dans des tuyaux ou calices oblongs, lâches, velus, toutes tournées en devant, longuettes, ſans odeur, aſſez reſſemblantes aux fleurs de Lamium, mais plus grandes, quelquefois d'un blanc purpurin ou d'un pourpre clair, dont la lèvre inférieure eſt fort allongée. Sa

graine eſt groſſe, noirâtre & inégale. Cette eſpèce ne ſent point le miel, ni le citron ; au contraire elle ſent mauvais. Elle fleurit en Mai & Juin dans les bois de haute-futaie, & ailleurs. On la trouve communément dans les environs de Paris, à Meudon, à Verſailles & à Montmorency. Non ſeulement elle diffère de la précédente par ſes tiges beaucoup plus baſſes, moins rameuſes, par ſes feuilles plus velues, plus longues, par ſes fleurs plus grandes, & par ſon odeur qui n'eſt point agréable ; mais encore, ſelon M. *Lemery*, ſes racines ſont ſi ſemblables à celles de l'Ariſtoloche menue, que pluſieurs Droguiſtes donnent celles-ci pour celles-là.

Cette plante eſt vulnéraire, & elle nous fournit un très-bon Remède contre la ſuppreſſion d'urine, dont nous devons la connoiſſance à l'illuſtre M. *Tournefort*, qui la donne dans ſon *Hiſtoire des Plantes des environs de Paris.* En voici la deſcription.

Mettez deux livres de cette plante dans un alembic avec autant d'Herniole ou Turquette ; ſoupoudrez-les de ſel ; ajoûtez-y un peu d'eau, & les laiſſez en digeſtion pendant trois jours. Après quoi diſtillez-les au Bain-Marie ; coho-

bez l'eau diſtillée juſqu'à trois fois ſur de nouvelles herbes pilées, qui auront été également miſes en digeſtion & gardez la dernière eau dans une bouteille bien bouchée. On en donne quatre onces de quatre heures en quatre heures dans la ſuppreſſion d'urine, mêlées avec autant de vin blanc; & il faut oindre en même temps le bas-Ventre, le Périnée, & la région des Reins avec l'huile ſuivante: faites infuſer au ſoleil pendant trois jours dans de l'huile d'Olive, ou faites-y bouillir légèrement une poignée de Cloportes, dix Cantharides, & un ſcrupule de ſemence d'Ammi. On peut en même temps donner des lavemens avec la décoction de Mauve, de notre Mélisse & d'Herniole. *Garidel*, dans ſon *Hiſtoire des Plantes des environs d'Aix*, vante auſſi beaucoup ce Remède, & dit en avoir toujours vu de merveilleux effets.

Il faut cependant remarquer que ces Remèdes ne peuvent être utiles, que lorſque la rétention d'urine n'eſt pas accompagnée d'inflammation ni de fièvre, autrement ils pourroient nuire, parce que ce ſont des Diurétiques chauds, qui chariant une plus grande quantité de ſables & de graviers vers les Reins augmenteroient l'engorge-

ment & l'inflammation de ces parties, s'ils ne s'y ouvroient pas un libre passage.

MELO.

Melon.

IL y a diverses sortes de Melons qu'on élève sur couches dans nos jardins. Nous ne prétendons parler ici que du plus commun.

Melon commun, *Melo vulgaris*, C. B. P. 310. *Melones*, J. B. 2. 242. *Melo sive Melopepo vulgò*, *Cucumis Galeni*, Dod. 663. *Melo*, Brunfels. Trag. *Melopepo*, Gesn. *Pepo*, Matth. Fuchs. Ger. Park. Raii Hist.

Le Melon, ainsi appellé de *μῆλον*, *malum*, pomme, à cause de la ressemblance, est une plante qui pousse sur terre des tiges longues, sarmenteuses, rudes au toucher, ainsi que ses feuilles, qui sont plus petites, plus rondes & moins anguleuses que celles du Concombre. Des aisselles des feuilles naissent des fleurs jaunes, semblables à celles du Concombre, un peu plus grandes que celles de la Pomme d'Amour, nombreuses, dont les unes sont stériles

& les autres fertiles. A ces dernières il ſuccède des fruits d'abord un peu velus, mais qui perdent leur velu en grandiſſant, ventrus, qui ont une figure tantôt allongée, & tantôt plus ramaſſée, plus grands ou plus petits, renflés, brodés & canelés; couverts d'une écorce plus dure que celle du Concombre, aſſez épaiſſe, de couleur verte & cendrée. Elle renferme une chair jaunâtre ou rougeâtre dans la maturité, humide, glutineuſe ou mucilagineuſe, coulante quand le fruit eſt trop meur, d'une ſaveur agréable, douce comme du ſucre, & qui ſent quelquefois le Muſc. L'intérieur du fruit eſt diviſé en pluſieurs loges remplies d'un grand nombre de ſemences preſque ovales & applaties, médiocres, blanches revêtues d'une écorce dure comme du parchemin, ſemblables en quelque façon à des Pignons, & contenant une amande douce, huileuſe, ſavoureuſe. Les loges où ſont enchaſſées les ſemences & qui ſont le cœur du Melón, ſont compoſées d'une moëlle liquide rougeâtre & de bon goût.

On cultive cette plante ſur des couches dans les jardins pour l'excellence de ſon fruit que tout le monde connoît.

Comme le froid lui eſt contraire, il faut qu'une Melonnière ſoit à l'abri des mauvais vents: c'eſt pourquoi les Melons des pays chauds ſont bien meilleurs que ceux des pays froids.

Le Melon contient beaucoup de phlegme, d'huile & de ſel eſſentiel & volatil. Sa chair eſt humectante; elle tempère les ardeurs du ſang, & réjouit le cœur; en un mot elle fournit un aliment agréable & aiſé à digérer, quand on en mange avec modération: mais l'excès en eſt très-dangereux; il produit des vents & des coliques fâcheuſes ſuivies quelquefois de Dyſſenteries & de cours de ventre difficiles à guérir. On voit auſſi des fièvres quartes très-opiniâtres naître de l'uſage immodéré du Melon. D'ailleurs les Vieillards & ceux qui ſont d'un tempérament pituiteux & mélancolique, doivent s'en abſtenir: cependant on peut éviter ſes mauvais effets, & le rendre plus facile à digérer, en le mangeant avec du poivre & du ſel; quelques-uns ſe ſervent de ſucre, & boivent un peu largement de bon vin par-deſſus.

La ſemence de Melon eſt une des quatre ſemences froides majeures, & s'emploie de la même manière; on en

fait des Emulsions, de l'Orgeat, & d'autres boissons rafraîchissantes, comme l'eau de poulet émulsionnée, qu'on ordonne utilement dans les fièvres ardentes, dans les chaleurs d'entrailles, dans la difficulté d'uriner, & dans tous les cas où il faut calmer la violente fermentation du sang & des humeurs. On prend pour cela un poulet entre deux âges; on lui coupe les extrêmités; on le vuide, & on l'écorche. On le remplit ensuite d'une once des quatre semences froides majeures; on y ajoûte quelquefois une cueillerée de Ris, ou d'Orge mondé, & une douzaine d'Amandes douces, lorsqu'on veut le rendre plus humectant & plus nourrissant. On fait ensuite bouillir ce poulet dans quatre pintes d'eau à la consomption du tiers; on coule le Bouillon avec une légère expression, & l'on en fait prendre au Malade cinq ou six verres tièdes dans la journée, entre les Bouillons ordinaires.

Quand on prescrit des émulsions, la dose des semences froides est ordinairement d'une once de toutes ensemble pour une pinte ou trois chopines d'eau, mesure de Paris; on y ajoute une douzaine d'Amandes douces pelées dans

l'eau chaude ; & en pilant le tout dans un mortier de marbre, on verſe peu à peu deſſus une pinte ou trois chopines d'eau d'Orge, ou de Ris, ſelon l'indication ; on paſſe la liqueur avec expreſſion, & ſur chaque livre ou chopine d'émulſion on met une once de ſyrop de Violette, de Nénuphar, de Guimauve, ou Diacode, ſuivant les différentes indications qu'on a d'adoucir, de rafraîchir, ou de calmer, & de procurer du ſommeil.

Prenez des quatre ſemences froides majeures, une demi-once ; des Amandes douces pelées dans l'eau chaude ; quatre paires.

Pilez le tout dans un mortier de marbre en verſant peu à peu deſſus huit onces d'eau d'Orge.

Paſſez enſuite par un linge, & édulcorez la colature avec une demi-once de ſyrop Diacode, pour une priſe d'émulſion à prendre à l'heure du ſommeil dans les douleurs, les agitations, ou l'inſomnie.

On peut ajouter à cette émulſion un gros d'eau de fleurs d'Orange, pour la rendre plus agréable.

Prenez des quatre ſemences froides majeures, un gros ; des Amandes

douces pelées dans l'eau chaude, n°. quatre.

Pilez le tout, en verſant peu à peu deſſus ſix onces de décoction d'une pincée de Véronique mâle, & autant de Lierre terreſtre.

Paſſez l'émulſion, & édulcorez-la avec deux ou trois gros de ſyrop Violat, pour une priſe à donner à l'heure du ſommeil dans la Phthiſie.

MELONGENA.

Melongène.

IL y a pluſieurs eſpèces de Melongène; nous nous contenterons de décrire celle qui eſt la plus uſitée.

Melongène, Merangène, Mayenne, Aubergine; *Melongena*, *Melanzan*, *mala inſana*, Offic. *ſolanum pomiferum fructu oblongo*, C. B. P. 167. *Melongena Veteribus*, J. B. 3, 618. *Mala inſana*, Dod. 458. Ger. Lonic. *Mala inſana Syriaca*, Park. *Melongena fructu oblongo violaceo*, I. R. H. 151. *Melanzana fructu pallido*, Hort. Eyſt. *ſolanum hortenſe & Pyea inſana*, Cæſalp.

Melongena, Matth. Cord. Hiſt. Adv. Lob.

Sa racine qui eſt fibreuſe & peu profonde, pouſſe une tige ordinairement ſimple, d'environ un pied de haut, de la groſſeur du doigt, cylindrique, rougeâtre, couverte d'un certain duvet qui s'en peut aiſément détacher, rameuſe dès le commencement, dont les rameaux nombreux & placés ſans ordre partent des aiſſelles des feuilles. Ses feuilles ſont fort amples, de la grandeur de la main, & même plus grandes, aſſez reſſemblantes aux feuilles de chêne, ſinuées ou pliſſées ſur leurs bords, mais non crenelées ou dentelées, vertes, mais couvertes ſuperficiellement d'une certaine poudre ou laine menue & blanche comme de la farine, portées ſur des queues longues d'un empan & très-groſſes; leurs nervures ſont rougeâtres, comme la tige, quelquefois épineuſes. A l'oppoſite des feuilles ſortent des fleurs tantôt ſeules, tantôt deux à deux, ou trois à trois, ſur la même tige ou la même branche; & ces fleurs ſont des roſettes à cinq pointes, en façon d'étoile, amples, ſinuées, blanchâtres ou purpurines, ſoutenues par des calices hériſſés de petites épines

rougeâtres & divisés en cinq segmens pointus. Quand les fleurs sont passées, il leur succède des fruits environ de la grosseur d'un œuf ou d'un Concombre, cylindriques, solides, lisses, de couleur purpurine, ou verdâtre, doux au toucher, remplis d'une pulpe ou chair succulente & blanchâtre, dans laquelle sont renfermées plusieurs semences blanchâtres, applaties, qui ont pour l'ordinaire la figure d'un petit rein, & ressemblent assez à la graine du Poivre d'Inde. On cultive cette plante dans les jardins tant pour la curiosité que pour l'utilité. Dans les pays chauds, & spécialement dans nos Provinces Méridionales de France, on mange ses fruits en salade, ou cuits, comme des Concombres. Elle contient beaucoup d'huile & de phlegme, mais peu de sel.

Rai soutient avec *Marcggrave* contre *Jean de Laët*, que notre Melongène est la même que le *Belingela* des Portugais, le *Tongu* des habitans d'Angola, & le *Macumba* de ceux de Congo; il ajoute que comme ses fruits approchent des Mandragores, quelques-uns des Modernes ont soupçonné que c'étoit la Mandragore mâle de *Théophraste*; & que s'imaginant qu'ils étoient mortels

pour le manger, ils les ont appellés *Mala insana*, comme qui diroit fruits ou pommes mal saines ou folles, quoiqu'ils n'excitent aucune fureur, & que les Italiens & les Espagnols en usent dans leurs salades & leurs ragoûts. Selon *Marcggrave*, ils ont le goût de Citron.

On ne se sert guères de cette plante en Médecine qu'à l'extérieur, dans les Cataplâsmes anodyns & résolutifs, dans les Hémorrhoïdes, les Cancers, les Brûlures, & les Inflammations. Son usage intérieur n'est pas cependant pernicieux; car les habitans des Antilles font bouillir son fruit, après l'avoir pelé; ensuite ils le coupent par quartiers, & le mangent avec de l'huile & du poivre. Ailleurs on le confit au vinaigre, pour le manger en salade, de même que nos Cornichons. *Belon* rapporte qu'en Egypte on le fait cuire sous la cendre, ou dans l'eau, & qu'on l'y sert journellement sur les tables. Mais nous ne conseillons pas à quiconque aime sa santé, d'en faire jamais beaucoup d'usage; car presque tous les Auteurs conviennent que c'est un aliment non-seulement froid & insipide, mais aussi mauvais que les Champignons; il excite des vents, des indigestions & des fièvres : ainsi il

vaut mieux se priver volontairement d'un plaisir qu'on paye bien chérement, lorsqu'il est capable d'intéresser la santé.

Prenez des sucs de Mayenne, de Morelle & d'herbe à Robert, de chacun deux onces; du plomb brulé, une once; de l'onguent populeum, deux onces.

Faites macérer le tout pendant quelque temps, & mêlez-le ensuite exactement dans un mortier de plomb, en l'agitant avec un pilon de même métal.

On se sert de cet onguent avec succès dans les Cancers, dans les Ulcères chancreux, & contre les Hémorrhoïdes.

Prenez des sucs de Mayenne, de Morelle, & de l'huile de Lis, de chacun trois onces.

Agitez le tout dans un mortier de plomb avec un pilon de même métal; & faites-en des injections à plusieurs reprises dans les Cancers de Matrice.



MENIANTHES.

Ménianthe.

ON connoît dans les boutiques bien des ſortes de Treffles. Celui-ci eſt diſtingué de tout autre, & fait un genre à part.

Ménianthe, Treffle de marais, Treffle d'eau ou aquatique, Treffle de Caſtor; *Trifolium paluſtre, Trifolium fibrinum ſive Caſtoris*; Offic. *Trifolium paluſtre*; C. B. P. 327. J. B. 2. 389. Dod. 580. *Menyanthes paluſtre latifolium & triphyllum*, I. R. H. 117. *Trifolium majus*, Tabern. icon. 520. *Trifolium aquaticum, ſive paludoſum*, Officinarum, Park. Ger. *Trifolium fibrinum Tabernæ-Montani & Germanorum*, Raii Hiſt. 1099. *Menianthes paluſtre Theophraſti*, Lugd. Hiſt. *Limonium pratenſe*, Trag. 705. *iſopyrum*, Geſn. *Menianthes foliis ternatis*, Linn. Flor. Lappon. 50. *Trifolium Anti-Arthriticum*, Ephemer. German. *Trifolium Antiſcorbuticum*, Quorumd.

Sa racine eſt genouillée, longue, blanche, traçante, garnie de fibres qui plongent par intervalles. Ses feuilles

ſont attachées au nombre de trois ſur une large & longue queue, grandes, reſſemblantes à celles des fèves en figure & en grandeur, liſſes & douces au toucher. Il s'élève d'entr'elles une tige à la hauteur d'un pied & demi, unie, grèle, verte, qui porte un bouquet de fleurs en entonnoir, d'une blancheur purpurine, leſquelles avant que de s'ouvrir ſont extérieurement rouges, & qui étant ouvertes ſe découpent en cinq ſegmens pointus, dont la ſurface interne eſt revêtue de filamens très-déliés, blancs & crépus, comme d'un petit duvet. Ces fleurs ſont ſoutenues par des calices formés en godet & dentelés. De chaque fleur ſortent cinq étamines blanches, dont les ſommets ſont jaunes; le Piſtile qui occupe le milieu, eſt plus court & plus verd. Lorſque les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccéde des fruits arrondis ou oblongs, qui renferment des ſemences ovales, ſemblables à celles de l'Helianthème ou fleur du Soleil, d'un brun jaunâtre, & d'un goût amer.

Cette plante croît naturellement dans les marais & autres lieux aquatiques en terre maigre; hors de l'eau, elle ne dure pas long-temps. Elle fleurit en Mai & Juin; & on la trouve en pluſieurs en-

droits aux environs de Paris. Elle varie pour la grandeur, ſuivant les lieux ; ſes feüilles ſont quelquefois arrondies, & d'autres fois pointues.

La même plante analyſée, outre quelques liqueurs acides, donne du ſel volatil concret, aſſez de terre, & beaucoup d'huile ; elle contient du ſel Armoniac enveloppé de ſouphre & de parties terreſtres : ainſi elle eſt propre contre le Scorbut, la Goute, la Cakéxie & l'Hydropiſie. Dans le paroxyſme de la Goute, il faut faire boire au Malade de quatre heures en quatre heures un verre de la décoction de cette plante ; cela ſoulage efficacement le Malade. Il faut en même temps en appliquer le marc ſur la partie affectée. Sa ſemence s'employe contre la toux invétérée & l'Aſthme humide ; elle inciſe puiſſamment, & détache les humeurs glaireuſes, qui farciſſent les bronches du Poumon. Cette plante, il eſt vrai, comme toutes celles qui abondent en Alkali volatil, eſt aſſez déſagréable au goût : mais cependant elle l'eſt beaucoup moins que l'herbe aux cuillers, dont on fait tant de cas dans le Scorbut ; & *Simon Paulli* lui donnoit la préférence dans cette Maladie, dans l'Hydropiſie

dropiſie & dans la Goute; il en donnoit ordinairement le ſuc mêlé avec le petit lait, & cela avec bien du ſuccès. On tire encore de la même plante un extrait, un ſel; & l'on en fait un ſyrop, qui ont les mêmes qualités, & qui ſe prennent commodément ſans cauſer de dégoût aux Malades. C'eſt ainſi que cela ſe pratique en Allemagne, où elle eſt en ſi grand crédit, que les Médecins du pays l'employent comme une Panacée dans preſque toutes les Maladies déſeſpérées. On peut couſulter là-deſſus les *Ephémérides d'Allemagne, Decurie* 2me. *année* 11. où les grandes propriétés de cette plante ſont décrites avec étendue.

Prenez des racines de Treffle d'eau lavées & ratiſſées, une once.

Faites-les bouillir doucement dans trois livres d'eau, que vous réduirez à deux.

Ajoutez-y ſur la fin des feuilles de cette plante & de Creſſon de fontaine, de chacune une poignée.

Retirez le vaiſſeau du feu après quelques bouillons, & paſſez la liqueur par un linge.

On donnera de quatre heures en quatre heures un verre tiède de cette dé-

coction dans le Scorbut, la Goute & l'Hydropisie.

Prenez du petit lait clarifié, une livre.

Ajoutez-y quatre cuillerées de suc de Treffle d'eau.

Partagez le tout en deux prises à donner matin & soir dans la Goute & le Scorbut.

MENTHA.

Menthe.

LE nombre des Menthes usitées dans les boutiques est assez considérable. M. *Geoffroy* a déja parlé ailleurs du Pouliot-Thym. Il nous reste encore à en décrire six autres différentes espèces, sans y comprendre la Menthe-Coq qui ne doit point entrer dans ce genre; sçavoir, 1°. la Menthe cultivée la plus commune ou le Baume de nos jardins; 2°. la Menthe frisée ou crépue; 3°. la Menthe à épi & à feuille étroite; 4°. la Menthe aquatique ou le Baume d'eau à feuille ronde; 5°. la Menthe sauvage ou le *Menthastrum*; 6°. enfin le Pouliot commun.

La Menthe commune ou le Baume

des jardins, l'herbe du Cœur; *Mentha Cardiaca ſive vulgatiſſima; Mentha hortenſis rubra, ſiſymbrium hortenſe vel Balſamita*, Offic. *Mentha hortenſis verticillata Ocymi odore*, C. B. P. 227. *Mentha verticillata minor acuta, non criſpa, odore Ocymi*, J. B. 3. 216. *Mentha quarta*, Dod. 95. *Mentha fuſca ſive vulgaris*, Park. *Mentha Cardiaca*, Camer. Hort. Ger. Raii Hiſt. 530. *Mentha vulgaris ſerpens rotundifolia*, Schvvenckf. *Calamintha ocymoides*, Tarbern. icon.

Sa racine eſt traçante & garnie de fibres qui s'étendent au loin & au large; elle pouſſe des tiges qui s'élèvent à la hauteur d'un pied & demi, quarrées, un peu velues, roides, rougeâtres. Ses feuilles ſont arrondies, oppoſées deux à deux, & d'une odeur forte; elles paroiſſent d'abord aſſez ſemblables à celles du moyen Baſilic; mais celles du haut de la tige ſont plus longues, plus pointues, & d'un verd plus foncé que celles du Pouliot-Thym, inciſées de dentelures plus longues & plus aigues, de ſorte qu'elles approchent des feuilles de la Menthe-Coq. Des aiſſelles des feuilles naiſſent des anneaux de petites fleurs en gueule purpurines, qui for-

ment un épi, & ſont découpées en deux lèvres courtes, fendues, de maniére que ces fleurs ſemblent être un tuyau à cinq découpures; quatre graines menues ſuccèdent à chaque fleur, dont le Piſtile eſt plus long que dans le Pouliot-Thym, & la couleur plus pâle.

Selon *Jean Bauhin*, l'agréable & douce odeur de Baſilic & le goût de Méliſſe, font aiſément diſtinguer cette plante des autres eſpèces de Manthe; ſon odeur tient en effet du Baume & du Citron. On la cultive dans les jardins, où elle vient abondamment comme toutes les autres eſpèces de Menthe; elle fleurit en Juillet & Août. On la trouve auſſi quelquefois le long des hayes proche des Villages, où elle ſe multiplie d'elle-même, y ayant été portée parmi les ordures des jardins. Sa vertu balſamique lui a fait donner, comme à la Menthe-Coq, le nom de Baume, en latin *Balſamita*. Elle a les mêmes propriétés que la Menthe friſée; elle arrête les mois immodérés, & on la recommande particuliérement contre les fleurs blanches. L'huile dans laquelle on a fait infuſer de ſes feuilles & de ſes fleurs eſt très bonne pour toutes ſortes de playes & de contuſions, étant appliquée deſſus avec une compreſſe.

Toutes les eſpèces de Menthe contiennent abondamment un ſel volatil aromatique huileux, & ont à peu près les mêmes vertus. Elles ſont propres en général à rétablir les fonctions de l'eſtomac, à faciliter la digeſtion, à arrêter le vomiſſement, à corriger les aigres & les rapports; on s'en ſert pour pouſſer les mois & les urines, pour diſſiper les vents, & ſoulager la douleur de Colique; elles ſont utiles dans les obſtructions des viſcères, & quelques Auteurs les regardent comme Hépatiques. Voilà leurs vertus en général. On préfére cependant entre toutes les autres la Menthe domeſtique ou le Baume de jardin dont nous venons de parler, & les eſpèces ſuivantes.

La Menthe friſée ou crépue, le Baume friſé; *Mentha criſpa*, Offic. *Mentha criſpa verticillata*, C. B. P. 227. *Mentha criſpa verticillata folio rotundiore*, J. B. 3. 215. *Mentha prima*, Dod. 95. *Mentha altera*, Camer. Epiſt. 478. *Mentha cruciata*, Lob. icon. 507. *Mentha criſpa*, Park. Raii Hiſt. 531. *Mentha ſativa rubra*, Ger.

Sa racine eſt rampante & traçante, comme celles des autres eſpèces de Menthe. Ses tiges ſont auſſi quarrées, & ont

pour l'ordinaire plus de trois pieds de haut; elles ſont roides, droites, purpurines près de terre, velues, concaves dans les aiſſelles des feuilles, qui en naiſſent par intervalles, & qui ſont d'un verd-noirâtre, arrondies, ridées, crépues & comme gaudronnées, dentelées ſur leurs bords, liſſes, ou tant ſoit peu velues. Ses fleurs naiſſent des aiſſelles des feuilles, verticillées ou par anneaux, ſemblables à celles du Pouliot commun, d'un bleu-pâle.

On la cultive dans les jardins, où elle ſe multiplie beaucoup. Cette eſpèce de Menthe nous donne de très-bons Remèdes; elle eſt ſtomachique & céphalique; & on l'employe avec un grand ſuccès pour arrêter le vomiſſement. On donne pour cet effet douze à quinze grains de ſon extrait, & autant de Confection d'Hyacinthe aux enfans de quinze à vingt mois, dont les vomiſſemens ſont cauſés par les aigres de l'eſtomac; on augmente la doſe juſqu'à un ſcrupule pour les adultes. Le ſel volatil huileux de la Menthe fond facilement ces coagulations laiteuſes. On ſçait que cette plante a la vertu de réſoudre le lait coagulé, & de faire paſſer le lait aux Accouchées, ſi on l'applique en

cataplasme sur les Mammelles. Le cataplasme que l'on prépare avec égales parties de Menthe & de Rue, & un scrupule de semence de Carvi, bouillis dans le vinaigre, est d'un très-bon usage dans cette occasion. L'eau distillée de cette plante & son syrop ont les mêmes vertus que l'extrait. On en tire aussi une huile par distillation, & une autre par infusion, dont on fait un liniment sur la région de l'estomac dans le vomissement & les foiblesses de ce viscère. On prépare une Conserve de ses sommités tendres. *Dioscoride*, *Galien*, suivis de plusieurs anciens Auteurs assurent que la Menthe excite l'appétit Vénérien: *Hippocrate* au contraire & *Pline*, suivis d'un grand nombre d'autres, assurent qu'elle l'émousse, & qu'elle empêche la génération. *Simon Paulli* concilie ces différens sentimens, en établissant que la Menthe récente excite à l'amour, mais qu'elle empêche la fécondité; la séche empêche l'un & l'autre, c'est-à-dire qu'elle produit l'impuissance & la stérilité. Ce dernier Auteur assûre aussi que la Menthe arrête le sang, appliquée extérieurement; ce qu'il confirme par sa propre expérience, ayant vu le sang arrêté subitement ensuite d'u-

ne ſaignée faite au pied, qui étoit trempé dans l'eau où l'on avoit fait infuſer la Menthe ; ce que Rai rapporte à la *Mentha Danica criſpa, aut ſpecioſa Germanica*, PARK. & non pas aux autres eſpéces : ſuppoſé toutefois que cet effet vînt de la Menthe, ce qu'il laiſſe indécis. *Ettmuller* avec pluſieurs bons Praticiens croit que la Menthe eſt aſtringente, qu'elle arrête les fleurs blanches & le cours des Régles immodérées.

La Menthe à épi & à feuille étroite, la Menthe de Notre-Dame, ou la Menthe Romaine ; *Mentha Romana*, *Mentha anguſtifolia ſive acuta*, Offic. *Mentha anguſtifolia ſpicata*, C. B. P. 227. *Mentha ſpicata folio longiore, acuto, glabro, nigriori*, J. B. 3. 220. *Mentha Romana*, Ger. Raii Hiſt. 532. *Mentha Romana anguſtifolia, ſive Cardiaca*; PARK. *Mentha ſativa vel hortenſis quarta*, Dod. *Mentha Romana Officinarum, ſive præſtantior anguſtifolia*, Lob. icon. 507. *Mentha acuta*, Tabern. *Mentha hortenſis oblongo folio*, Cæſalp. *Mentha odorata anguſtifolia*, Camer. *Mentha hortenſis prima*, Geſn. *Mentha ſarracenica*, Quorumd.

Sa racine eſt longue, fibreuſe, rampante ; & elle ſe multiplie conſidérable-

ment en traçant çà & là. Ses tiges ſont hautes de trois pieds, rougeâtres, quarrées, rameuſes, de façon que la poſition des rameaux inférieurs eſt en forme de croix par rapport aux ſupérieurs, auſſi-bien que les feuilles ; & cette ſituation des feuilles lui eſt commune avec toutes les plantes verticillées, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi apparente dans la plupart. Ses feuilles ſont oblongues, aſſez étroites, pointues, d'un verd-brun, tant ſoit peu velues, dentelées en leurs bords. Ses fleurs forment au haut de la tige & des branches un épi un peu long ; elles ſont aſſez petites, diſpoſées en gueule ou en tuyau découpé par le haut en deux lèvres, blanchâtres, ſemées de petits points rouges, ſoutenues par des calices faits en cornets & dentelés tout autour. Quand les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède à chacune quatre ſémences menues, oblongues, renfermées dans le calice de la fleur.

On cultive cette plante dans les jardins ; elle rend une odeur forte & très-agréable ; ſon goût eſt âcre & aromatique ; elle fleurit l'Eté. Ses propriétés ſont les mêmes que celles des autres Menthes. On l'emploie utilement pour les fomentations, pour les bains & les

demi-bains, lorſqu'il eſt queſtion d'échauffer, de réſoudre, & de faire ſuer. Son ſuc bu dans du vinaigre arrête le ſang, le hoquet, le vomiſſement bilieux, & tue les vers. Ses feuilles trempées dans le lait l'empêchent de ſe cailler dans l'eſtomac. L'odeur de toute la plante fortifie le cerveau & la mémoire, réjouit le cœur, & arrête les Hémorrhoïdes.

La Menthe aquatique, la Menthe rouge ou le Baume d'eau à feuilles ronde; *Mentha aquatica, Siſymbrium ſive Balſamum paluſtre*, Offic. *Mentha rotundifolia paluſtris, ſeu aquatica major*, C. B. P. 227. *Mentha aquatica, ſive Siſymbrium*, J. B. 3. 223. Ger. emac. *Siſymbrium*, Dod. 97. *Calamintha aquatica*, Tab. icon. 353. *Mentha aquatica rubra*, Park. *Siſymbrium ſylveſtre*, Geſn. hort. *Siſymbrium agreſte aquaticum*, Adv. Lob. 218. *Mentha floribus capitatis, foliis ovatis ſerratis petiolatis*, Linn. hort. Cliff. 306.

Sa racine eſt rampante & garnie de fibres nombreuſes; elle jette des tiges menues, quarrées, velues, creuſes audedans, ou remplies d'une moëlle fongueuſe. Ses feuilles qui en naiſſent d'eſpace en eſpace, ſont ſemblables à cel-

les de la Menthe frisée, dentelées pareillement sur leurs bords, quoique non crépues, soutenues par de courtes queues, d'une forte odeur de Pouliot, d'une couleur brune qui tire sur le rouge, quelquefois assez vertes. Ses fleurs occupent le haut de la tige, & sont ramassées en grosses têtes arrondies; elles sont d'un pourpre lavé, découpées en quatre parties; chaque fleur a quatre étamines saillantes, dont les sommets sont d'un rouge plus foncé. Ses semences sont menues & noirâtres.

Cette plante aime les lieux humides; elle vient partout le long des ruisseaux, dans les prairies & les endroits marécageux, elle est très-commune aux environs de Paris; elle fleurit en Juillet, & reverdit au Printemps.

Les feuilles de la Menthe aquatique sont âcres, amères, aromatiques; elle est fort stomacale & diurétique; on peut s'en servir à la manière du Thé. Cette Menthe est chaude, & d'une odeur fort pénétrante. Son suc bu dans du vin pousse les urines & les graviers; arrête le vomissement, le hoquet; dissipe les tranchées, & les gonflemens d'estomac. On applique ses feuilles sur le front dans la douleur de tête, & con-

tre les piqûres des Guêpes & des Mouches à miel. *Camerarius* vante son eau distillée contre la suffocation, la difficulté de respirer & l'engorgement des Poumons.

La Menthe sauvage ou le Menthastre, le Baume d'eau à feuille ridée; *Mentha alba seu Menthastrum*, Offic. *Mentha sylvestris rotundiore folio*, C. B. P, 227. *Menthastrum folio rugoso rotundiore spontaneum, flore spicato, odore gravi*, J. B. 3. 219. *Menthastrum* Ger., Raii Hist. 532. *Mentha Caballina folio rotundiore, sive Menthastrum*, Trag. Cord. Tabern. *Menthastrum foliis orbiculatis*, Gesn. *Mentha agrestis, sive equina*, Quorumd.

Sa racine est fibreuse, rampante, vivace; elle pousse ses tiges à la hauteur d'une coudée, quarrées & velues. Ses feuilles sont presque rondes, ridées, revêtues d'une laine blanche. Ses fleurs sont semblables à celles du Baume des jardins, d'une couleur blanche-rougeâtre, soutenues par des calices dentelés, & forment une espèce d'épi. Quand les fleurs sont passées, il leur succède une semence menue & noire.

Cette plante a un goût amer, âcre & astringent; elle répand une odeur

extrêmement forte & aromatique, mais beaucoup moins agréable que celle du Baume des jardins; elle croît abondamment aux environs de Paris le long des riviéres, des ruisseaux, & dans tous les endroits humides, de même que la précédente; elle fleurit en Juillet.

La Menthe ſauvage tue les vers, comme les autres Menthes; elle eſt utile dans l'Aſthme, pour provoquer les Mois & contre la dureté de l'ouie; elle entre auſſi dans les Bains utérins & nervins. Pluſieurs appliquent dans la Sciatique cette plante pilée en maniére de Cataplaſme ſur la partie malade; on aſſure qu'elle y excite des veſſies, qui venant à crever calment la douleur. M. *Tournefort* dans ſon *Hiſtoire des Plantes des environs de Paris*, dit que la ptiſane de cette Menthe eſt bonne pour les Vapeurs.

Le Pouliot commun, le Pouliot Royal; *Puleium*, *Pulegium Regale vel Regium*, Offic. *Pulegium latifolium*, C. B. P. 222. *Pulegium*, J. B. 3. 256. Dod. 282. *Pulegium vulgare*, Park. *Pulegium vulgatum*, Anguill. *Pulegium regium*, Ger. adv. Lob. *Pulegium fœminæ*, Fuchſ. *Puleium*, Ciceroni & Columellæ. *Pulleum*, Martiali.

Sa racine eſt traçante & fibreuſe ; elle jette force tiges longues de près d'un pied, quarrées, velues, les unes élevées, les autres courbées, rampantes ſur terre & s'y enracinant par de nombreuſes fibrilles qui ſortent de leurs nœuds. Ses feuilles approchent de celles de l'Origan ; elles ſont douces au toucher, noirâtres, d'une odeur douce, mais forte, & d'un goût brûlant. Des aiſſelles des feuilles ſortent des rameaux, ou d'autres petites feuilles très-menues. Ses fleurs ſont verticillées ou diſpoſées par anneaux autour des tiges, de couleur bleuâtre ou purpurine, quelquefois d'un rouge-pâle, rarement blanches ; & les anneaux ſont preſſés, formant comme un long épi. Ce ſont des fleurs en gueule découpées en deux lèvres. Quaud les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccéde des ſémences menues.

Cette plante aime les lieux incultes où les eaux ont croupi durant l'hiver ; elle croît abondamment par-tout au bord des marais & des étangs, ainſi que dans les foſſés humides le long des grands chemins ; elle fleurit en Juillet & Août ; & comme elle eſt plus aromatique quand elle eſt en fleur, c'eſt alors qu'il la faut ramaſſer.

Le Pouliot eſt d'une odeur très-pénétrante, & d'une ſaveur très-âcre & très-amère ; il rougit beaucoup le papier bleu ; ce qui fait conjecturer qu'il contient un ſel volatil - aromatique huileux encore chargé d'acide, au lieu que dans le ſel volatil huileux artificiel cet acide eſt arrêté par le ſel de Tartre. Ainſi cette plante eſt apéritive, hyſtérique, propre pour les Maladies de l'eſtomac & pour celles de la poitrine, quand il s'agit de la débarraſſer de ces matières gluantes qui occupent une partie des bronches & des véſicules du Poumon. On en voit tous les jours de très-bons effets dans la toux opiniâtre & dans les Rhumes invétérés. *Rai* aſſure d'après *Boyle* que le ſuc de Pouliot eſt un très-bon Remède pour appaiſer la toux convulſive des enfans. *Cheſneau* ordonnoit un verre de la décoction de cette plante adoucie avec un peu de ſucre contre l'enrouement, & conſeilloit qu'on le prît le ſoir en ſe couchant. Le Pouliot facilite l'expectoration, & ſoulage conſidérablement les Aſtmatiques. On le prend à la manière du Thé ; on en met une bonne pincée dans un demi-ſeptier d'eau, lorſqu'il eſt ſec, ou bien une demi-poignée, quand il eſt récent ;

car il eſt bon de remarquer que les plantes odorantes & aromatiques ſont plus efficaces étant ſéches qu'étant fraîches : la plus grande partie du phlegme s'étant évaporée, les principes volatils & les huiles éthérées qui ſe trouvent dans ces plantes, ſe développent plus aiſément & avec plus d'effet.

Tragus eſtime le vin blanc où le Pouliot à bouilli, pour les fleurs-blanches & les pâles-couleurs. On ſe ſert auſſi extérieurement de ſa décoction pour calmer la douleur de la Goute, pour nettoyer les dents, & pour adoucir la démangeaiſon de la peau. *Montanus* faiſoit prendre la poudre de Pouliot avec autant de miel & d'eau pour les maladies des yeux. *Palmer*, Médecin Anglois, a aſſûré M. *Rai* que cette plante récente enfermée dans un ſachet & miſe dans le lit chaſſe les puces, en la renouvellant lorſqu'elle eſt ſéche. C'eſt apparemment de l'étymologie de ſon nom latin qu'il a tiré cette vertu après les Anciens, qui ne lui ont donné le nom de *Pulegium*, que parce que ſa fleur récente brûlée tue par ſon odeur cet inſecte.

La Menthe entre dans le ſyrop de Méliſſe ſauvage, dans le ſyrop antiſcorbutique de *Charas*, dans la poudre *Dia-*

gal nga, & dans la poudre *Xylo-Aloes* du même Auteur.

Prenez du ſel d'Abſinthe, un ſcrupule ; du ſyrop de Limon, une once ; de l'eau de Menthe friſée, deux onces.

Mêlez le tout pour une Potion, qu'on peut répéter deux ou trois fois le jour, dans le vomiſſement.

Prenez du ſuc de Pouliot tiède, trois onces ; du Sucre Candi, trois gros.

Mêlez le tout enſemble, pour donner à la cuillère dans la toux violente & convulſive des enfans.

Prenez des feuilles de Pouliot, une demi-poignée.

Faites-les bouillir dans aſſez d'eau pour avoir ſix à huit onces de décoction.

Paſſez par un linge ſans expreſſion.

Ajoûtez-y un peu de Sucre Candi ; & prenez cela le ſoir en vous couchant, réitérant cette potion pendant quelques jours, dans l'enrouement & les Rhumes invétérés.

Epithème contre le vomiſſement.

Prenez une rôtie de pain.

Imbibez-là de ſuc de Menthe, & ſoupoudrez-la de Maſtic.

Cet Epithème s'applique chaudement ſur la région de l'eſtomac, & ſe renouvelle de trois heures en trois heures.

Poudre contre les Fleurs-Blanches.

Prenez des feuilles de Menthe, de la Mumie, du Corail rouge préparé, du Karabé & des ſemences d'*Agnus-Caſtus*, de chacun un gros.

Faites du tout une poudre à prendre à la doſe d'un gros le matin à jeun, en buvant par-deſſus une ou deux taſſes d'infuſion d'Ortie blanche.

MERCURIALIS.

Mercuriale.

ON connoît dans les boutiques pluſieurs eſpèces de Mercuriale; mais nous ne décrirons ici que les deux plus communes, & en même temps les plus uſitées; ſçavoir la mâle & la femelle.

Mercuriale mâle Foirole, Vignoble ou Vignette; *Phyllum*, *Mercurialis mas*, Offic. *Mercurialis teſticulata*, *ſive mas*, Dioſcoridis & Plinii, C. B. P. 121. *Mercurialis mas*, J. B. 2. 977. Dod. 658. *Mercurialis mas*, Anguill. Matth. Fuchſ.

Ger. Park. *Mercurialis fructum ferens*, Cæſalp. *Phyllon Arrhenogonon*, Theophraſti, Cord. Linozoſtis *Parthenium*, *Hermupoa*, *ſive Mercurii Herba*, Plin.

Sa racine eſt tendre, fibreuſe annuelle; elle pouſſe ſes tiges à la hauteur d'environ un pied, anguleuſes, genouillées, liſſes & polies, rameuſes. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles de la Pariétaire; elles ſont oblongues, unies, d'un verd-brun & luiſant, un peu larges: pointues, dentelées ſur leurs bords, d'une ſaveur nitreuſe, un peu chaude & nauſéabonde. Des aiſſelles des feuilles ſortent des pédicules courts & menus, qui portent de petites bourſes en forme de Teſticules, ou des fruits à deux Capſules un peu applaties, rudes & velues, qui contiennent chacune une petite ſemence ovale ou ronde.

Cette plante croît par-tout le long des chemins, dans les Cimetières, dans les jardins potagers, les vignobles, & autres lieux humides & ombrageux; elle eſt du nombre des cinq fameuſes plantes émollientes.

Dans la deſcription des Mercuriales les Auteurs ont ſuivi l'opinion commune, en prenant la Mercuriale ſtérile pour la femelle, & la fertile pour la

mâle : au lieu qu'il ſeroit plus raiſonnable & plus conforme à l'analogie des choſes naturelles d'appeller la ſtérile mâle, & la fertile fémelle; car en tout genre la fémelle eſt celle qui porte du fruit.

Mercuriale fémelle ou à épi; *Mercurialis fœmina*, Offic. *Mercurialis ſpicata, ſive fœmina*, Dioſcoridis & Plinii, C. B. P. 121. *Mercurialis fœmina*, J. B. 2. 977. Dod. 658. Anguill. Matth. *Mercurialis vulgaris & prima* Trag. *Mercurialis florens* Cæſalp. *Phyllon Thelygonon* Theophraſti, Cord.

La Mercuriale fémelle eſt toute pareille à la Mercuriale mâle en ſes tiges & en ſes feuilles, de même qu'en ſa racine : mais au lieu que la précédente ne fleurit point ſtérilement celle-ci porte des fleurs à pluſieurs étamines ſoutenues par un calice à trois ou quatre feuilles, & ramaſſées en épi. Ces fleurs ne ſont ſuivies d'aucun fruit ni ſemence.

Cette plante fleurit tout l'Eté, & ſe trouve preſque par-tout en abondance comme la précédente. Elles ſont l'une & l'autre en vigueur dans le même temps, & périſſent l'hiver pour l'ordinaire.

On ſe ſert indifféremment en Médecine des deux eſpéces de Mercuriale dé-

crites ci-deſſus ; l'une & l'autre ont un goût d'herbe ſalé. On croit que la Mercuriale contient un ſel nitreux; mais M. *Tournefort* croit avec plus de vrai-ſemblance que le ſel de cette plante eſt de la nature du ſel Ammoniac, qui eſt enveloppé de beaucoup de ſouphre & d'aſſez de terre ; elle eſt apéritive, laxative, & une des cinq plantes émollientes. Dans l'Hydropiſie, la Cakéxie, les vapeurs & les pâles couleurs, on fait boire l'eau dans laquelle la Mercuriale a infuſé à froid pendant vingt-quatre heures. Pluſieurs Auteurs après *Quercetan* l'eſtiment beaucoup dans les obſtructions de Matrice ; & l'on ſe ſert de la décoction de cette plante en demi-bain contre cette Maladie, ayant ſoin en même temps de faire prendre tous les jours trois onces de ſon ſuc dépuré avec deux gros de Teinture de Mars. On prépare avec ſon ſuc un miel, qu'on ordonne à la doſe de deux onces dans les lavemens contre ces mêmes Maladies. Elle nous fournit auſſi un ſyrop ſimple, & un composé ; le ſimple ſe donne à la doſe de deux ou trois onces pour lâcher le ventre, pour pouſſer les urines & les vuidanges ; le composé que l'on nomme auſſi le ſyrop

de Calabre ou de Longue-vie, se prépare ainsi.

Prenez du suc de Mercuriale, huit livres; des sucs de Bourrache & de Buglose, de chacun deux livres.

Passez toutes ces liqueurs par un linge avec une forte expression, & faites-les bouillir ensuite pendant un quart-d'heure, en les écumant toujours. Après que vous les aurez bien écumées, passez-les par une chausse de drap ou de Bazin, & mêlez-y autant pésant de bon miel blanc, que vous aurez soin de faire bouillir & d'écumer.

Il faut avoir fait infuser auparavant sur les cendres chaudes pendant deux jours dans trois livres de bon vin blanc, six onces de racines de Glayeul ordinaire & quatre onces de racines de Gentiane coupées par petites tranches. Passez ensuite cette infusion par un linge sans presser, & mêlez-la avec le suc des herbes & le miel.

Faites bouillir le tout ensemble dans une poële à confire, jusqu'à ce que le syrop soit d'une consistance assez épaisse, ayant soin d'enlever

toute l'écume qui s'y amaſſe en bouillant. Toute cette quantité de liqueur doit être réduite à quatre pintes ou huit livres de ſyrop.

On eſtime particuliérement ce ſyrop pour rétablir les eſtomacs foibles & ruinés ; on le dit encore bon dans toutes les maladies du Poumon, de même que dans la migraine & les vertiges. Il tient le ventre libre, préſerve de la Sciatique & du Rhumatiſme, & diſſipe les Bouffiſſures qui menacent d'Hydropiſie : Cependant *Garidel* dit avoir éprouvé qu'il ne convient pas à ceux qui ſont d'un tempérament ſec & mélancolique, ni même aux bilieux.

La doſe eſt de deux cuillerées, que l'on prend trois heures avant le repas. On peut continuer ſuivant le beſoin pendant quinze jours ; mais il eſt à propos quelquefois d'en interrompre l'uſage pendant huit ou dix jours, pour le reprendre enſuite, s'il le faut.

Rai aſſure que les Verrues frottées du ſuc de cette plante ſe deſſéchent promptement. Ce que les anciens diſent de la vertu de la Mercuriale mâle pour engendrer des garçons, & de celle de la femelle pour engendrer des filles, nous paroît fabuleux & abſolument

faux. Autrefois la Mercuriale ſe mangeoit en potage ; mais aujourd'hui elle n'entre plus dans les cuiſines comme aliment.

La Mercuriale entre dans le Lénitif, le Catholicon, & quelques autres compoſitions. Quelques-uns font bouillir une poignée de cette plante dans un bouillon au Veau, qu'ils prennent à jeun pour lâcher le ventre. On en fait bouillir quelques feuilles avec la panade des enfans pour le même effet, & pour prévenir leurs Coliques.

Prenez des feuilles de Mercuriale & de Mauve, de chacune une poignée.

Faites-les bouillir dans deux livres d'eau à la réduction de moitié.

Paſſez la liqueur par un linge, & ajoûtez-y une once ou deux de Miel Mercurial, pour un lavement à donner dans les Conſtipations, les Cakéxies & les bouffiſſures de ventre.



MESPILUS.

MESPILUS.

Neſſlier.

IL y a pluſieurs ſortes d'arbriſſeaux compris ſous le nom générique de *Meſpilus* ; mais nous n'en connoiſſons que trois d'uſités dans les boutiques, qui ſont le Neſſlier commun, l'Epine-blanche, & le Buiſſon ardent.

Neſſlier, Meſplier ou Neſplier ; Meſlier ; *Meſpilus vulgaris*, Offic. *Meſpilus Germanica folio Laurino non ſerrato, ſive Meſpilus ſylveſtris*, C. B. P. 453. *Meſpilus vulgaris*, J. B. 1. 69. *Meſpilus*, Dod. 801. *Meſpilus vulgaris, ſive minor*, Park. *Meſpilus foliis integris*, Raii hiſt. 1460. *Epimelis*, Theophr. & Dioſcor.

C'eſt un arbriſſeau ou un arbre de médiocre grandeur, dont le tronc eſt ordinairement tortu, & les branches dures, ſolides & difficiles à rompre. Ses feuilles ſont grandes & faites à peu près comme celles du Laurier ordinaire, ou du Ceriſier, plus longues & plus étroites que celles du Pommier, lanugineuſes & blanches en deſſous, plus vertes en deſſus, quoiqu'auſſi un peu velues,

tantôt dentelées, & tantôt ſans dentelures ſur les bords. Ses fleurs naiſſent chacune ſéparément; elles ſont grandes, à pluſieurs petales ou feuilles mouſſes, diſpoſées en roſe, blanches ou d'un rouge lavé, fendues en deux dans leur milieu, ſemblables à celles du Cognaſſier, ſoutenues par un calice découpé en pluſieurs parties. Quand la fleur eſt paſſée, ce calice devient un fruit gros comme une petite pomme, ou une poire ſauvage, preſque rond, roux ou rougeâtre quand il eſt meur, velu, charnu, d'un goût très-acerbe avant la maturité, terminé par un eſpéce de couronne formée des pointes du Calice comme un Ombilic large & creux, qui auparavant ſoutenoient la fleur. Ce fruit qu'on appelle Neffle a la peau tendre, une chair dure, blanche, & une ſaveur âpre; mais il s'amollit en meuriſſant, & acquiert une ſaveur douce, vineuſe, fort agréable, de ſorte qu'il peut ſervir à garnir les deſſerts ſur les tables. Il contient quatre ou cinq oſſelets pierreux très-durs, oblongs, boſſus ou inégaux en leur ſurface, rougeâtres: dans chacun deſquels on trouve une ſemence oblongue.

On cultive aujourd'hui le Neflier

presque par-tout dans les jardins & les vergers; il vient aussi naturellement en France dans les hayes & les bois, en particulier aux environs de Paris, comme à Meudon & à Montmorency. Les pieds qui n'ont point été greffés, sont ordinairement épineux, & ne donnent que de petits fruits: mais par la culture ces fruits deviennent plus gros & plus excellens. On ente fort bien le Nefflier sur le Poirier sauvage, ou sur l'Epine-blanche. Il fleurit en Avril & Mai. Son fruit est dans sa perfection à la fin de Septembre, ou un peu plus tard. La Neffle meurit rarement sur l'arbre; mais on la cueille en Automne, quand elle a atteint sa grosseur parfaite, & alors on la met sur de la paille, où elle s'amollit, & devient bonne à manger.

Les Neffles contiennent beaucoup de phlegme, d'huile & de sel acide terrestre; ce qui les rend astringentes, & propres par conséquent dans les cours de Ventre & dans la Dyssenterie. On les confit au sucre ou au miel, ou bien on les laisse meurir sur la paille; car elles nuisent à l'estomac, lorsqu'elles ne sont pas amollies. Les branches tendres de Nefflier étant concassées & bouillies dans de l'eau font une ptisane qui se

donne avec succès dans les mêmes maladies. *Schroder* prétend que les semences sont diurétiques & propres contre la Gravelle : pour cela on en peut faire infuser un gros pendant la nuit dans un demi-septier de vin blanc, pour prendre le matin à jeun pendant quelques jours. La décoction des Neffles qui ne sont pas encore meures, ou des feuilles de cet arbrisseau, nous donne un très-bon gargarisme contre les inflammations de la gorge & les fluxions sur les gencives & sur les dents. On fait aussi un cataplasme avec les Neffles séches, la noix Muscade, les cloux de Girofle & un peu de Corail, le tout pulvérisé & incorporé avec le suc de Roses pour appliquer sur la région de l'estomac dans les vomissemens. *Forestus*, Médecin digne de foi, assure avoir vu quelquefois des Diarrhées invétérées & qui avoient résisté à toutes sortes de remèdes, être guéries par l'usage des Neffles.

Les Neffles entrent dans le syrop de Myrte composé de *Mesué*, & les feuilles de Nefflier sont employées dans l'Onguent de *la Comtesse* proposé par *Varignana*.

Epine blanche, Aubépin, Aubépine, Noble Epine; *Oxyacantha*, *Spina acuta vel alba*, *ſive Spinus albus*, Offic. *Meſpilus apii, folio ſylveſtris ſpinoſa, ſive Oxyacantha*, C. B. P. 454. *Oxyacantha vulgaris, ſive Spinus albus*, J. B. 1. 49. *Oxyacanthus, ſive Spina acuta*, Dod. 751. *Oxyacanthus*, Ger. Raii hiſt. 1458. *Oxyacantha vera veterum*, Schwenckf. *Spina Appendix vulgaris*, Park. *Cratægus foliis obtuſis bis trifidis*, Linn. Hort. Cliff. 188.

Sa racine eſt longue, & deſcend profondément en terre. Son tronc eſt médiocrement gros, mais très-ferme, rameux, armé d'épines fortes & piquantes, beaucoup plus dures encore que le bois, couvert d'une écorce rougeâtre, ou brune-cendrée, ſuivant l'âge. Ses branches ſont fermes & pliantes, très-propres à repréſenter toutes ſortes de figures ſous la taille du Jardinier. Ses feuilles ont la figure de celles de l'Ache, & ſont d'un goût viſqueux. Ses fleurs qui ſont très-odorantes naiſſent ramaſſées en tas ou bouquets, attachées à des pédicules qui ont preſque un pouce & demi de longueur, blanches, en roſe à cinq petales, & à étamines rougeâtres comme dans le Poirier. Ses fruits

ſont un peu plus gros que les Bayes de Myrte, ronds, rouges dans la maturité, pendant comme en ombelles, & ayant un ombilic noir, remplis d'une pulpe molle, glutineuſe, douçâtre, qui contient un ou deux oſſelets durs & blancs, ronds quand il n'y en a qu'un, & montrant une petite cavité courbe dans l'intérieur par où ils ſe joignent quand il y en a deux. Ils varient pour la figure; mais la plus commune eſt l'orbiculaire. Rarement s'en trouve-t-il trois dans une même Baye.

Cet Arbriſſeau vient par-tout dans les hayes le long des chemins, tant dans les pays froids que dans les pays chauds. Tout terrain & tout climat lui conviennent. Il fleurit en Mai, & parfume l'air de la douce & agréable odeur de ſes fleurs; ſon fruit meurit en Septembre, & reſte opiniâtrément attaché aux branches, quoique dépouillées de leurs feuilles; & cela bien avant dans l'hiver, où il ſert de nourriture aux oiſeaux, ſurtout aux Merles & aux Grives.

L'Aubépine eſt très-commode pour les hayes vives, à raiſon de la denſité de ſes branches & de ſes épines roïdes & pointues, parce qu'elle endure très-patiemment le froid, & que ne traçant

point par ſes racines elle n'occupe pas un large terrain ; ce qui ne cauſe point au Laboureur une peine journalière, comme fait le Prunier ſauvage. Cet Arbriſſeau eſt encore favorable ſur tout autre pour faire des hayes qui ſe tondent en toutes ſortes de figures & de compartimens. Son bois excelle pour la dureté & l'égalité ; il va immédiatement après le Buis, & l'on en fait grand cas pour les ouvrages du Tour.

Il y a pluſieurs eſpèces d'Aubépine à gros fruit aigrelet, qu'on nomme *Azerole* ; car l'Azerolier ne diffère de notre Epine blanche que par la groſſeur & la ſaveur de ſes Bayes. On les cultive par curioſité dans les jardins, de même que l'Aubépine à fleur double.

Cet Arbriſſeau donne par l'Analyſe Chymique, outre pluſieurs liqueurs acides, un peu d'eſprit urineux, point de ſel volatil concret, mais beaucoup d'huile & de terre. Ainſi il y a apparence que l'Epine blanche contient un ſel ſemblable au ſel de Corail, enveloppé dans beaucoup de ſouphre, & mêlé avec un peu de ſel Ammoniac ; ce qui la rend aſtringente, & propre pour arrêter les Diarrhées & les Pertes de ſang. *Tragus* aſſure que l'eau diſtillée des fleurs de

l'Epine blanche, ou l'eſprit que l'on en tire en les diſtillant avec le vin dans lequel elles ont macéré pendant trois jours, ſoulage beaucoup les Pleurétiques & ceux qui ont la Colique. Le même *Tragus*, *Mathiole* & quelques autres regardent les fruits de cet Arbriſſeau comme aſtringens, & les eſtiment propres à arrêter toutes ſortes de flux; ce qui ſemble confirmé par Lobel, qui dit que le goût de ce fruit a quelque choſe d'âpre & d'aſtringent : ce que l'on ne doit cependant entendre que des fruits qui ne ſont pas encore parvenus à leur parfaite maturité ; car au contraire les fruits meurs ſont doux & viſqueux, & c'eſt ce qui a fait croire à *Anguillara* qu'ils étoient laxatifs, quoique cela ne ſoit pas véritable. *Rai* aſſure d'après tous les Botaniſtes que l'eau diſtillée de ces fruits, ou la poudre des fruits deſſéchés, ou leur infuſion dans du vin, chaſſe le ſable & le calcul des Reins & de la Veſſie.

Buiſſon ardent, arbre de Moyſe; *Pyracantha*, Offic. *Oxyacantha Dioſcoridis, ſive Spina acuta Pyri folio*, C. B. P. 454. *Pyracantha quibuſdam*, J. B. 1. 51. *Meſpilus aculeata Amygdali folio*,

I. R. 5. 642. *Oxyacantha Theophrasti*, Ger. *Rhamnus tertius Dioscoridis*, Lob. icon. 182. *Pyracantha*, Park. Raii Hist. 1459. *Pyracantha pyrastri folio*, Adv. Pen. & Lob.

C'est une espéce d'Aubépin, ou un Arbrisseau épineux, couvert d'une écorce noirâtre, dont les branches sont armées d'épines roides, les unes longues d'un pouce, & les autres plus courtes, lesquelles regardent pour l'ordinaire en haut. Ses feuilles ressemblent en quelque sorte à celles du Poirier sauvage, ou à celles de l'Amandier, ou même de l'Arbousier; les unes sont oblongues & un peu pointues; les autres presque rondes, agréablement dentelées en leurs bords, lisses, surtout celles d'en-bas; car celles d'en-haut sont quelquefois un peu lanugineuses, presque destituées de ce verd luisant qui paroît sur le dessus des autres. Ses fleurs sont à plusieurs feuilles ou petales disposées en rose, de couleur jaune-rougeâtre. Ses fruits sont semblables à ceux de l'Aubépin, arrondis, d'une couleur dorée qui tire sur l'écarlate, ramassés en grappes, garnis d'une espèce de couronne, aigrelets, & renferment quatre ou cinq petits grains ou

C w

ſemences d'un jaune-blanchâtre, triangulaires, un peu luiſans.

Cet Arbriſſeau croît naturellement dans les hayes en Provence & en Italie. On le cultive ailleurs dans les jardins où il fait un bel ornement, tant en plein vent qu'en paliſſades le long des murs, étant toujours verd & ne quittant point ſes fruits durant tout l'hiver. Il fleurit en Mai, & ſes bayes meuriſſent en Automne. Les enfans en ſont amoureux, & en mangent quand elles ſont bien meures; elles ont la même ſaveur & les mêmes propriétés que celles de l'Epine blanche connues des gens de la Campagne ſous le nom de *Senelles* ou *Sinelles*, & appellées en Languedoc *Pommettes de Paradis*. On a prétendu que notre Arbriſſeau étoit le Buiſſon où Dieu apparut à *Moyſe*, & lui ordonna de défaire ſes ſouliers, parce qu'il étoit en terre ſainte; & que c'eſt à raiſon de cette prérogative que ſon fruit reſte perpétuellement à l'arbre; ce que d'autres ont attribué à l'Aubépin.

Le fruit du Buiſſon ardent eſt aſtringent & propre pour arrêter les Cours de ventre; & par conſéquent on peut le ſubſtituer à celui de l'Epine blanche.

Milium.

Millet.

On distingue dans les boutiques pour l'usage de la Médecine deux sortes de Millet; le petit, & le grand nommé Sorgo.

Petit Millet ou Mil commun, jaune ou blanc; *Milium vulgare*, Offic. *Milium semine luteo, vel albo*, C. B. P. 26. J. B. 2. 446. Dod. 506. *Milium aureum & album*, Camer. *Milium vulgare album*, Park. *Milium*, Ger. Raii Hist. 1251.

Ses racines sont nombreuses, fibreuses, fortes, blanchâtres; elles jettent plusieurs tiges ou tuyaux à la hauteur de deux ou trois pieds, de moyenne grosseur, entrecoupés de nœuds. Ses feuilles sont amples, larges de plus d'un pouce, semblables à celles du Roseau, revêtues d'un duvet épais à l'endroit où elles enveloppent la tige; mais après qu'elles s'en sont détachées, elles deviennent insensiblement lisses & polies. Ses fleurs naissent en bottes ou en bouquets aux sommités des rameaux, de couleur ordinairement jaune, quelque-

fois noirâtre ; elles ſont composées de trois étamines qui ſortent du milieu d'un calice le plus ſouvent à deux feuilles. Quand les fleurs ſont tombées, il leur ſuccède des graines preſque rondes ou ovales, jaunes ou blanches, dures, luiſantes, renfermées dans des eſpèces de coques minces, tendres, qui étoient enveloppées par le calice de la fleur.

Cette plante ſe cultive dans les Campagnes ; elle croît dans les terreins ſablonneux, ombrageux & humides ; il lui faut une terre meuble & légére, mais graſſe & humectée ; car le Millet craint une terre ſéche & cretacée. On doit attendre le Printemps pour le ſemer, parcequ'il demande un temps doux & tiéde. On le met ordinairement en terre à la fin de Mars. Il a cela de commode pour le Laboureur, que quatre à cinq ſeptiers ſuffiſent à ſemer un arpent ; car il ne feroit pas bien, ſi on le ſemoit plus dru. Il eſt en parfaite maturité au bout de trois mois, & c'eſt un très-grand ſecours dans la cherté des vivres, vu qu'il réſiſte contre toutes les intempéries de l'air. La récolte en eſt immanquable, quand la ſtérilité ou la diſette des autres grains augmente.

Rai prétend que quoique tous les Bo-

taniſtes confondent le Millet blanc avec le jaune, comme n'en étant qu'une variété, c'eſt néanmoins une eſpèce diſtincte. La raiſon qu'il en rapporte, c'eſt qu'il en différe nonſeulement par la couleur des grains, mais auſſi en grandeur, pour le temps de la fleur, & par ſes épis ; car il eſt beaucoup plus élevé que le jaune, montant à la hauteur de deux ou trois coudées ; outre quil a le tuyau plus gros, & entrecoupé d'un plus grand nombre de nœuds, les feuilles plus larges & beaucoup plus longues, d'un verd plus pâle, l'épi plus courbé, & blanchâtre, lequel ſe développe plus tard ; ce qui ne lui arrive guéres qu'à la fin de Juillet.

Le Millet contient beaucoup d'huile, & un peu de ſel volatil & eſſentiel. La ſemence de cette plante fournit un aliment très-utile dans certains pays ; on la dépouille de ſon écorce, & on la fait cuire avec le lait, comme on fait le Ris dont elle a les vertus. Le Millet eſt très-adouciſſant, rafraîchiſſant & anodin ; il convient aux maladies de poitrine & dans la toux opiniâtre ; il tempère le mouvement du ſang ; mais il reſſerre un peu le ventre, & cauſe quelquefois des vents. On ne peut pas

nier qu'il ne ſoit de difficile digeſtion: Auſſi n'en fait-on du pain que dans les années de diſette. On a coutume en Italie d'en faire des gâteaux avec le lait, qui ſont fort bons étant mangés chauds & récens, mais qui deviennent gluans & déſagréables lorſqu'ils ſont gardés quelque temps. La farine de Millet mangée en ſoupe eſt fort bonne pour embarraſſer les corps pointus & piquans, comme aiguilles ou fragmens de verre, qu'on pourroit avoir avalés par mégarde.

Quant à l'uſage médicinal du Millet, tous les Auteurs conviennent que la décoction eſt diurétique & diaphorétique. C'eſt de cette décoction mêlée avec du vin qu'on fait la célèbre *décoction de S. Ambroiſe*; on mêle ſur trois onces de décoction deux onces de vin blanc. On s'en ſert pour faire ſuer dans les fièvres tierces & intermittentes, & pour aider à l'éruption de la Rougeole & de la petite Verole. Pluſieurs y ajoûtent les racines de ſcabieuſe ou de fenouil avec les raiſins ſecs. La farine de Millet peut-être employée dans les cataplaſmes anodyns & réſolutifs. Le Millet concaſſé & torréfié, mêlé avec le ſel décrepité & enfermé dans un ſachet, eſt très-propre

pour calmer les douleurs tant de la tête que du ventre & des autres parties, qui ont pour cauſe une humeur viſqueuſe retenue dans ces parties, ſi l'on y applique le ſachet bien chaud. On ſçait que le Millet eſt d'un très-grand uſage pour nourrir les Poulets, les Pigeons & les petits Oiſeaux.

Prenez du Millet, des Raiſins paſſes, & des Figues graſſes, de chacun une demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois livres d'eau que vous réduirez à deux.

Paſſez la liqueur par un linge ſans expreſſion, & donnez-là chaudement verre à verre dans tous les cas où il faut pouſſer doucement les ſueurs, ou exciter les urines.

Grand Millet noir, Blé barbu, ou Sorgo; *Milium indicum*, *Melica ſive Sorghum*, Offic. *Milium arundinaceum ſubrotundo ſemine*, *Sorgo nominatum*, C. B. P. 26. *Sorghi*, J. B. 2. 447. *Melica ſive Sorgum*, Dod. 508. Park. *Sorgum*, Ger. *Panicum indicum*, Geſn. Hort. *Sorgum*, *ſeu Milium indicum*, Raii Hiſt. 1252. *Sagina vel Panicum Loculare*, Quorumd.

Sa racine consiste en de grosses fibres fortes, qui s'enfoncent çà & là en terre, afin que les tuyaux qu'elles soutiennent puissent plus aisément résister au vent; elle jette plusieurs tuyaux semblables à ceux des Roseaux à la hauteur de huit ou dix pieds, & quelquefois de treize, gros comme le doigt, noirâtres, robustes, noueux, remplis d'une moëlle blanche & douçeâtre, à la manière du Sureau, lesquels rougissent quand la semence meurit. De chaque nœud il sort des feuilles longues d'une coudée, larges de trois ou quatre doigts, comme celles du Roseau; les feuilles d'en-haut sont armées de petites dents pointues, qui coupent les doigts, quand on les manie en descendant. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges en manière de bottes ou de bouquets droits, longs d'environ un pied, larges de quatre ou cinq pouces; ces fleurs sont petites, jaunes, oblongues & pendantes, composées de plusieurs étamines qui sortent du milieu d'un calice à deux feuilles. Quand les fleurs sont tombées, il leur succède des semences nombreuses, plus grosses du double que celles du Millet ordinaire ou du Chanvre, presque rondes ou ovales, de couleur

pour l'ordinaire rougeâtre, ou d'un roux tirant ſur le noir, plus rarement blancheâtres ou jaunes, enveloppées d'une double capſule; & après qu'elles ont été ſecouées, il reſte des pédicules comme de gros filamens, dont on fait des broſſes.

Toute la plante reſſemble au Roſeau tant pour la figure que pour la grandeur; de ſorte qu'un champ où elle a atteint ſa juſte hauteur paroît de loin planté de Roſeaux. Le Sorgo excelle entre tous les Panis & les Millets, il aime une terre graſſe & humide; ce qui fait qu'on le ſeme quelquefois dans ces ſortes de terres pour en corriger la trop grande fertilité. Des Indes il a été d'abord apporté en Eſpagne, en Italie & dans d'autres pays chauds, où on le cultive principalement; il eſt du nombre des grains d'Eté, & meurit en Automne. Sa ſemence eſt ſemblable au Panis pour le goût & les propriétés. On l'employe à nourrir les volailles & les beſtiaux; on en fait auſſi du pain, mais il eſt friable, peu nourriſſant & fort rude. En général, dans les pays chauds on s'en ſert plus pour engraiſſer les poules & les pigeons, que pour la nourriture des hommes. *Céſalpin* en

dit une chose assez extraordinaire; c'est que si les Bœufs mangent la plante en verd, ils enflent & meurent : au lieu que s'ils la mangent séche, elle leur profite.

Il y a un autre Millet d'Inde qui ne différe du précédent qu'en ce que sa semence est applatie, grosse comme un grain d'Orobe, & fort blanche. L'un & l'autre servent aux mêmes usages. Mais quoique le Sorgo ne s'employe d'ordinaire que pour engraisser les volailles & les bestiaux; cependant les gens de la Campagne en Italie, par la facilité qu'il y a à le faire venir, & voulant éviter la longueur du travail que demande le froment, le sément & en font du pain qui est noir, de difficile digestion, astringent, & fournit peu de nourriture. On fait avec la moëlle des tiges un remède contre les Ecrouelles fort vanté par *Matthiole*, & dont on peut voir la description dans l'*Histoire générale des Plantes de Jean Bauhin, tom.* 2. *pag.* 448. Le même Auteur donnoit avec succès dans les pertes rouges du Sexe un gros de la poudre des fleurs de cette plante infusé dans un verre de vin rouge, pris le matin à jeun & continué pendant quelque temps; il recommande dans les Diarrhées & les Dyssenteries

les coques qui enveloppent les semences, données en poudre à la même dose dans un jaune d'œuf.

MILLEFOLIUM.

Millefeuille.

ON ne connoît guères dans les boutiques qu'une sorte de Millefeuille, qui est la plus commune & à fleur blanche. C'est aussi la seule que nous entreprenons de décrire.

Millefeuille, herbe au Charpentier ou herbe à la Coupure ; *Stratiotes, sive Militaris herba, Achillea*, Offic. *Millefolium vulgare album*, C. B. P. 140. *Millefolium stratiotes pennatum terrestre*, J. B. 3. 136. *Millefolium, seu Achillea*, Dod. 100. *Militaris, sive Millefolium flore albo*, Adv. Lob. 333. *Stratiotes millefolia major*, Lugd. Hist. 769. *Millefolium vulgare*, Trag. Park. *Millefolium terrestre vulgare*, Ger. *Achillea sideritis*, Dioscor. *Achillea foliis pinnato-pinnatis*, Linn. Flor. Lappon. 243. *Myriophyllon, sive Chiliophyllon, Græcorum, Panaces heracleon, Lumbus sive supercilium Veneris, Carpentaria*, Quorumd,

Sa racine eſt ligneuſe, fibreuſe, noirâtre, traçante; elle jette des tiges nombreuſes à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi, roides quoique menues, cylindriques, canelées, velues, rougeâtres, moëlleuſes, rameuſes vers leurs ſommités. Ses feuilles ſont rangées ſur une côte, découpées menu, reſſemblantes en quelque manière à celles de la Camomille, mais plus roides, aîlées ou repréſentant des plumes d'oiſeau, d'une odeur aſſez agréable, & d'un goût un peu âcre. Ses fleurs naiſſent à la cime des branches en ombelles ou bouquets fort ſerrés, ronds; chaque fleur eſt petite, radiée, blanche ou un peu purpurine, odorante, ſoutenue par un calice écailleux, cylindrique, ou oblong. Lorſque les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccéde des ſemences menues.

Cette plante croît preſque par-tout le long des grands chemins, dans les lieux incultes, ſecs, dans les cimetières, dans les pâturages; & par conſéquent elle eſt extrémement commune. Elle fleurit en Mai, Juin, & pendant tout l'Eté. Quelques-uns regardent la Millefeuille à fleur purpurine comme une eſpèce particulière; mais quoique moins commune, elle ne différe de la

précédente que par la couleur de la fleur ; ce n'eſt qu'une variété de la Millefeuille ordinaire à fleur blanche.

La Millefeuille eſt un peu âcre, amère, aromatique, & rougit conſidérablement le papier bleu. Il ſemble que la partie acide du ſel naturel de la terre ſe débarraſſant des autres principes au travers de la tiſſure de cette plante, y forme avec les parties terreſtres un ſel alumineux uni avec un peu d'huile eſſentielle aromatique. Par l'analyſe Chymique on tire pluſieurs liqueurs acides de la Millefeuille, beaucoup de terre, nul ſel volatil concret, peu d'eſprit urineux. Ainſi cette plante eſt vulnéraire, réſolutive & aſtringente. On l'emploie intérieurement & extérieurement pour arrêter toutes ſortes d'Hémorrhagies, ſoit en infuſion & en décoction, ſoit pilée & appliquée ſur les playes & ſur les coupures ; d'où vient le nom d'*Herbe au Charpentier* qu'on lui a donné, auſſi bien qu'aux autres plantes qui ont la propriété d'arrêter le ſang, comme la Brunelle, la grande Conſoude, l'Orpin, &c. La Millefeuille eſt très-utile contre les Hémorrhoïdes, & les fleurs-blanches trop abondantes. Son ſuc déterge d'une manière ſurprenante les ul-

cères internes, ſur-tout ceux qu'on appelle vomiques du Poumon. Dans les Hémorrhagies, les cours de ventre & l'incontinence d'urine, on met une petite poignée de cette plante dans le Bouillon, ou bien on la prend comme du Thé; l'expérience en fait voir d'excellens effets dans tous ces cas : mais les femmes & les filles ſujettes au flux Hémorrhoïdal, n'en doivent pas trop longtemps continuer l'uſage, qui leur cauſeroit une ſuppreſſion de Régles plus fâcheuſe que les Hémorrhoides. M. *Chomel*, dans ſon *Traité des Plantes uſuelles*, dit avoir donné pluſieurs fois avec ſuccès le ſuc de la Millefeuille à la doſe de ſix onces avec autant de ſuc d'Ortie, le tout pris en deux doſes à une heure l'une de l'autre, pour arrêter les Hémorrhagies ſurvenues par l'ouverture de quelque vaiſſeau ſanguin qui ſe dégorgeoit dans le canal inteſtinal. Il accompagnoit cette potion de lavemens faits avec une forte décoction des mêmes plantes. On peut donner dans les mêmes cas la poudre de Millefeuille à deux gros, qu'on mêle avec de la pâte pour en faire des Biſcuits aſtringens. *Taberna-Montanus* dit que l'eau diſtillée de Millefeuille eſt bonne contre l'Epilepſie, & que le vin

ou l'Hydromel fait avec cette plante arrête toutes ſortes de flux déréglés. *Simon Paulli* aſſûre avoir connu des femmes enceintes, qui s'étoient garanties de l'avortement par l'uſage de ſa décoction. Les feuilles de la Millefeuille légèrement pilées & miſes dans le trou de l'oreille calment très-ſouvent la douleur de dents. La Millefeuille entre dans l'eau vulnéraire, dans le Baume polychreſte de *Bauderon*, dans le Mondificatif d'Ache, dans le *Martiatum*, & dans quelques emplâtres aſtringens.

Prenez de la poudre de Millefeuille, deux gros; du ſuc de Plantin, ſix onces.

Mêlez le tout enſemble pour une potion à prendre tiède, que l'on peut répéter deux fois dans le jour, contre le crachement ou vomiſſement de ſang.

Prenez du ſuc de Millefeuille, quatre onces; du ſucre en poudre, une once.

Mêlez le tout pour une potion à donner tiéde le matin à jeun pendant quelques jours dans les Règles immodérées.

MOMORDICA.

Pomme de Merveille.

PARMI les plantes qui portent le nom de Balſamines, la Pomme de Merveille, appellée dans les boutiques *Balſamine mâle*, fait un genre tout différent de la Balſamine ordinaire.

Pomme de Merveille, Balſamine mâle ou rampante ; *Balſamina mas, Pomum mirabile, ſeu Momordica*, Offic. *Balſamina rotundifolia repens, ſive mas*, C. B. P. 306. *Balſamina Cucumeraria*, J. B. 2. 251. *Momordica vulgaris*, I. R. 5. 103. *Charantia*, Dod. 670. *Balſamina, ſive Pomum mirabile vel Hieroſolymitanum*, Trag. 898. *Momordica*, Caſt. Dur. 61. *Balſamina mas*, Ger. Park Camer. Raii Hiſt. 647. *Cucumis puniceus*, Cord. Hiſt. *Balſamina mas fructu puniceo, & Momordica fructu luteo rubeſcente*, Hort. Eyſt. *Garantia ſive Charatia, Mamortica, viticella, Balſamina Cucumerina ſeu Pomifera, Herba Laſſulata*, Quorumd.

Sa racine eſt petite, fibreuſe, ſemeſtre, c'eſt-à-dire, qui ne dure que ſix mois

mois en terre ; elle pousse des tiges menues, sarmenteuses, à la hauteur de deux ou trois pieds, anguleuses, canelées, qui par le secours des vrilles qu'elles poussent à chaque feuille s'attachent comme par autant de mains à des perches ou échalas qu'on plante proche d'elles pour les soutenir. Ses feuilles sont semblables à celles de la Bryone, ou plutôt à celles de la vigne, mais plus petites, plus joliment découpées, d'un verd gai & agréable, lisses attachées à des queues longues d'environ un pouce ou un pouce & demi, d'une saveur légèrement amère & âcre. Des aisselles des feuilles naissent des fleurs formées en bassins taillés ou découpés en cinq parties jusqu'à leurs centres, lesquelles sont quelquefois même séparées les unes des autres, de couleur jaune-blanchâtre avec des étamines jaunes. Après la chûte des fleurs, il leur succède des fruits oblongs, arrondis en forme de Concombre, plus ou moins renflés vers leur milieu, parsemés en leurs surfaces de tubercules épineux, lesquels prennent en mûrissant une couleur rouge, ou jaune-rougeâtre. Ces fruits ne sont point charnus, & s'ouvrant d'eux-mêmes comme par une maniére de ressort, ils laiss-

ſent voir une cavité qui renferme beaucoup de ſemences, grandes comme celles de la Citrouille, plus longues que larges, d'une couleur rouge-brune, légèrement crénélées, & enveloppées d'une coëffe.

On cultive cette plante dans les jardins; elle croît plus aiſément en Italie & dans les pays chauds qu'en Allemagne & en Angleterre, où elle ne fleurit ordinairement qu'au mois d'Août, & où ſon fruit ne mûrit que rarement & avec peine.

La Pomme de Merveille eſt vulnéraire & anodyne : ce ſont-là ſes principales vertus, & pour leſquelles on la met en uſage. Cette plante paſſe pour être ſi vulnéraire & balſamique, qu'on l'a nommée *Balſamina* par excellence. On fait infuſer ſon fruit meur, en ôtant les ſemences, dans de l'huile d'Amandes douces, ou de bonne huile d'Olive; on expoſe la bouteille au Soleil pendant un mois, ou bien on la met au Bain-Marie. C'eſt un excellent Remède pour la piquûre des tendons, pour ôter l'inflammation des playes, pour les Hémorroïdes, les gerſures des Mammelles, les engelures, la brûlure, & la chûte du fondement. Ce Baume en lini-

ment ou en injection ſoulage conſidérablement les femmes qui ont des ulcères dans la Matrice ou dans le Vagin. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie première années* 6. & 7. *pag.* 99. une obſervation du célébre *Georges Volkamer* qui aſſûre avoir donné très-ſouvent avec ſuccès dans les accouchemens difficiles l'huile de Pomme de Merveille faite comme il eſt dit ci-deſſus, en lavement à la doſe d'une once mêlée avec les anodyns, faiſant faire en même temps un liniment ſur les parties naturelles d'un ongent fait avec la pulpe de ce même fruit incorporée avec le beurre; ce qui calmoit la douleur, relâchoit les parties, & les diſpoſoit à l'accouchement. D'autres Auteurs aſſûrent que ce même liniment, après l'uſage des Bains pris pendant quelque temps, eſt un très-bon Remède contre la ſtérilité.

Prenez des feuilles de Mauve ou de Guimauve une poignée.

Faites-les bouillir dans du lait, ou de l'eau commune, à la réduction d'environ une chopine.

Paſſez la liqueur par un linge, & ajoûtez à la colature deux jaunes d'œuf & une once d'huile de Pom-

me de Merveille, pour un lavement à donner dans les tranchées violentes qui précédent les accouchemens laborieux.

MORUS.

Meurier.

ON ne connoît dans les boutiques que deux eſpèces de Meurier, le noir & le blanc.

Meurier noir, *Morus nigra*, *Mora Celſi*, *Mora Celſa ſive excelſa*, Offic. *Morus fructu nigro*, C. B. P. 459. *Morus nigra*, J. B. 1. 118. Cord. *Morus*, Dod. 810. Brunſ. Trag. Matth. Ger. *Morus nigra vulgaris*, Park. Raii Hiſt. 1429. *Morus rubra*, Anguill.

Ses racines ſont nombreuſes, grandes, robuſtes, peu profondes, mais qui ſe répandent au large. Son tronc eſt aſſez gros, tortu, noueux couvert d'une groſſe écorce rude, aſſez ſouple. Son bois eſt dur, ferme, jaune vers le cœur. Ses feuilles ſont larges comme la main, preſque rondes, un peu pointues, ſemblables quelquefois à celles de Vigne, ſinuées, dentelées en leurs bords, un peu dures & rudes au toucher, velues,

d'un goût douceâtre & visqueux : elles servent, au défaut du Meurier blanc, de pâture aux vers à soye. Ses chatons sont verdâtres, lanugineux, & portent plusieurs fleurs à quatre feuilles, du milieu desquelles s'élèvent quelques étamines : ces chatons ne laissent aucun fruit après eux. Ses fruits qu'on appelle meures, naissent en des endroits séparés sur le même pied ; ils sont verds & austéres au commencement, puis ils deviennent rougeâtres, acides & astringens, attachés à de courts pédicules, plus grands & plus longs que ceux de la ronce dont les grains sont plus arrondis. Enfin ils acquiérent en mûrissant une couleur noire, & sont remplis d'un suc visqueux & doux, qui teint en couleur de sang les mains & les lèvres. *Matthiole* dit que quand ils sont mûrs il leur reste toujours une médiocre austérité. On trouve aussi dans les meures des semences presque rondes.

Cet arbre croît dans les jardins ; & *Jean Bauhin* observe que la force des rayons du soleil agit puissamment sur lui : en effet, dès que ses feuilles ont commencé à pousser, il les pousse si vivement que tout cela s'exécute quelquefois en une seule nuit, & même avec

un certain bruit, comme l'a remarqué *Pline* d'après *Théophraste*. Les Anciens ont appellé le Meurier le plus sage & le plus prudent de tous les arbres, parce qu'il laisse passer le froid, & qu'il bourgeonne tout le dernier; au lieu que l'Amandier passe pour être le plus fou de tous les Arbres domestiques, en ce qu'il se hâte trop de fleurir. Le Meurier perd aussi ses feuilles des premiers.

Les Meures noires sont employées comme alimens & comme Remèdes; elles contiennent beaucoup d'huile, de phlegme & de sel essentiel. Avant leur maturité, elles sont détersives & astringentes, propres en gargarisme pour les maux de gorge & les ulcères de la bouche. Lorsqu'elles sont mûres, elles humectent, rafraichissent, amollissent le ventre, adoucissent la Poitrine, & excitent l'expectoration. On en fait un Rob & un Syrop simples, un Rob & un Syrop composés. Le Rob simple, connu sous le nom de *Diamorum*, se fait avec le suc des meures & le miel. On en met une cuillerée dans un verre d'eau, pour adoucir les âcretés de la gorge, de la poitrine, & pour appaiser la soif dans les

fiévres ardentes. Pour faire le rob composé, on y ajoûte du Verjus, de la Myrrhe & du safran. Le syrop se fait de la même manière, en substituant seulement le sucre en la place du miel. *Cordus* le faisoit avec le suc de Meures, le suc du fruit de ronces, de framboises, de fraises, & du Miel. Ces fruits dans leur maturité se servent au dessert sur nos tables; ils rafraîchissent, mais ils fournissent peu de nourriture, & se corrompent promptement dans l'estomac. Ainsi ils ne conviennent point à ceux qui ont ce viscére foible & relâché. Il faut même avoir attention de les cueillir avant le lever du Soleil; car ordinairement les araignées, & d'autres insectes courent dessus pendant le jour, les piquent, s'en nourrissent, & y déposent leurs œufs; ce qui peut causer beaucoup de maladies venimeuses. On remarque même que les pays qui abondent le plus en ces sortes de fruits, sont plus sujets à des maladies malignes & pestilentielles. *Schroder* assûre que la décoction des feuilles & de l'écorce de Meurier prise en gargarisme appaise la douleur des dents; & quelques Auteurs assûrent que ces mêmes feuilles pilées avec du vinaigre font un excellent To-

pique contre la brûlure. On se sert aussi communément de l'écorce & de la racine de cet arbre comme vermifuges, & on les fait entrer dans les poudres & autres compositions propres contre les vers.

Prenez de l'eau de fontaine, ou du petit lait, une livre; du crystal minéral, un gros; du syrop de Meures, une once.

Mêlez le tout pour un Gargarisme rafraîchissant.

Prenez de l'écorce de Meurier, de la racine de Fougère fémelle, des sommités de Tanaisie, & de la Coralline, de chacune un demi-gros; de l'Æthiops minéral, deux gros.

Melez le tout après l'avoir pulvérisé; & incorporez-le avec le syrop d'Absinthe, pour former une Opiate vermifuge, dont la dose sera d'un scrupule à deux scrupules le matin à jeun pendant quelque temps.

Meurier blanc, *Morus alba*, Offic. *Morus fructu albo*, C. B. P. 459. *Morus alba*, J. B. 1. 119. *Morus candida*, Dod. 810. *Morus fructu albo minori, ex albo purpurascente*, I. R. H.

Morus alba, Ger. Park., Raii Hist. 1429.

Ses racines sont plus grandes & plus étendues que celles du Meurier noir; on remarque aussi que l'arbre croît plus haut. Ses feuilles sont oblongues, plus étroites, plus tendres, dentelées comme celles du Meurier noir, découpées quelquefois comme les feuilles de Vigne, mais si joliment, selon *Jean Bauhin*, qu'elles sembleroient le disputer aux fleurs de lys de la Couronne de France peintes par la main d'un habile Peintre. Il jette plusieurs chatons attachés à des pédicules un peu longs semblables à ceux du précédent. Ses fruits sont blancs ou purpurins dans la maturité, petits, d'une saveur douce comme du miel, selon *Matthiole*, mais réellement d'un goût assez fade & désagréable.

En général le Meurier aime les lieux chauds, sablonneux maritimes, & le plat pays. *Pline* observe qu'on n'a guères vu de Meuriers sur les montagnes. Cependant il peut vivre dans les pays froids, puisqu'il croît assez aisément en Angleterre. Il fleurit tard: mais son fruit mûrit promptement, plutôt ou plus tard, suivant la température du lieu. Cet

arbre dure long-temps ; ſon bois eſt dur, ſolide, & ſe durcit dans l'eau comme le Chêne.

Le Meurier blanc eſt plus tendre & plus délicat en tout que le noir, ſi l'on excepte le fruit qui eſt beaucoup plus inſipide & plus propre par ſa fadeur à exciter des nauſées, qu'à nourrir. On a cru fauſſement que ſon origine venoit de ce qu'on enta des branches de Meurier noir ſur le Peuplier blanc. Pendant que le Meurier blanc eſt encore jeune & petit, ſes feuilles ſont découpées ; mais quand il a atteint ſa grandeur parfaite, elles ſont entières. Ses feuilles étant plus tendres & plus délicates, elles ſont auſſi plus recherchées pour la nourriture des vers à ſoye. *Céſalpin* penſe que cet arbre étoit autrefois étranger en Italie, de même que les vers à ſoye pour leſquels on le cultive. Aujourd'hui rien n'eſt plus commun ; il foiſonne preſque par-tout, principalement en Eſpagne, en Italie, & en France. On le cultive avec ſoin dans les Campagnes de Languedoc, de Provence, de Dauphiné, en Touraine, & ailleurs, pour la nourriture de ces petits animaux qui ſont d'un très-grand revenu, & qui aiment la feuille du Meurier blanc plus que tou-

te autre. Comme l'humidité leur est nuisible, non seulement on préfére les feuilles anciennes aux nouvelles, mais on observe encore de les cueillir le matin lorsque la rosée a été dissipée par les rayons de Soleil; ou si elles sont humides, on les essuye & on les seche avec soin auparavant.

Les fruits du Meurier blanc ne sont d'aucun usage en Médecine, ni en aliment. Le goût, comme nous l'avons déja observé, en est fade, insipide, & plus propre à soulever l'estomac qu'à lui être agréable. L'écorce & la racine de cet arbre sont vermifuges, de même que dans le Meurier noir.

MOSCHATELLINA.

Moscatelline.

ON ne connoît dans les boutiques qu'une seule plante de ce genre établi par M. Tournefort d'après Jean Bauhin.

Moscatelline, Herbe du Musc ou herbe musquée, *Moschatella*, Offic. *Ranunculus nemorosus Moschatellina dictus*, C. B. P. 178. *Moschatellina foliis Fumariæ bulbosæ*, J. B. 3. 206. *Ranuncu-*

lus minimus septentrionalium herbido muscoso flore, Lob. icon. 674. *Ranunculus nemorosus Moschatella dictus*, Park. Raii Hist. 684. *Moschatella*, Cord. Thal. Camer. *Radix cava minima viridi flore*, Ger. *Fumaria bulbosa minima*, Tabern. icon. *Adoxa*, Linn. Hort. Cliff. 153. *Muscatella*, *Muscatellina*, *Alabastrites*, *Denticulata*, *Tuberosa minima*, Quorumd.

Sa racine est longue d'environ un pouce, assez grosse, blanche, revêtue de plusieurs petites écailles, qui ont la figure de la dent d'un chien, creuses en dedans, pleines de suc, sans aucune saveur manifeste, ou d'un goût douceâtre; elle jette en sa partie supérieure beaucoup de fibres plus ou moins menues, blanches, longues, par lesqu'elles elle tire sa nourriture en rempant sous terre assez au large. De sa racine s'élévent deux ou trois queues longues comme la main, menues, molles, délicates, de couleur verte-pâle, qui soutiennent des feuilles découpées comme celles de la Fumeterre bulbeuse d'un verd de mer. Il sort d'entr'elles un pédicule qui n'est guères plus haut que les feuilles, & qui porte à sa cime cinq petites fleurs herbeuses, cha-

cune d'une ſeule pièce, avec pluſieurs petites étamines jaunes qui en occupent le milieu. Toutes ces fleurs étant ramaſſées enſemble, repréſentent un Cube; un peu au-deſſous de la fleur ſont deux petites feuilles oppoſées qui tiennent à deux courts pédicules. Ces fleurs & ces feuilles ont dans les temps humides une odeur de Muſc. Lorſque la fleur eſt tombée, il lui ſuccède un fruit mou, ſucculent, qui renferme pour l'ordinaire quatre ſemences aſſez ſemblables à celles du Lin. Ce fruit paſſe pour avoir l'odeur & le goût de Fraiſe dans ſa maturité; mais avant ce temps-là on le trouve d'abord un peu aigrelet, puis un peu âcre.

Cette plante croît dans les hayes ombrageuſes, parmi les broſſailles, & ſous les arbres dans un terrain leger & ſablonneux; elle fleurit dès la fin de Mars, ou au commencement d'Avril. On la trouve aux environs de Paris; mais après qu'elle eſt défleurie, ſes feuilles ne durent pas long-temps ſur la ſurface de la terre. C'eſt une des plantes qui paſſent le plus vite. Comme ſon fruit eſt compoſé d'une pulpe molle & pleine de ſuc, on peut la regarder comme une plante Baccifére proprement dite. Elle contient beaucoup d'huile & de

phlegme, & un peu de ſel eſſentiel. On attribue à ſa racine une vertu déterſive, vulnéraire, réſolutive : mais on l'employe rarement en Médecine, & toujours extérieurement.

MUSCUS.

Mouſſe.

QUOIQUE le genre des Mouſſes ſoit des plus étendus, nous n'en décrirons ici que trois; ſavoir, 1°. La Mouſſe terreſtre la plus commune. 2°. La Mouſſe rampante appellée pied de Loup. 3°. La Mouſſe membraneuſe ou le Noſtoch.

Mouſſe terreſtre ordinaire ou la plus commune; *Muſcus terreſtris vulgatior*, *Muſcus querno viliſſimo vilior*, Offic. *Muſcus vulgatiſſimus*, C. B. P. 360. *Muſcus terreſtris & hortenſis*, J. B. 3. 764. *Muſcus terreſtris vulgaris*, Dod. Lob. icon. *Muſcus ſquamoſus major, ſive vulgaris*, I. R. H. 553. *Muſcus terreſtris latioribus foliis major, ſeu vulgaris*, Raii Hiſt. 121. *Muſcus hortenſis*, Trag.

Cette Mouſſe qui eſt la plus commune de toutes les Mouſſes, & que tout le monde connoît, eſt une plante rampan-

te qui couvre les terres maigres, ſtériles, humides, & ſe trouve dans les bois, dans les forêts, ſur les pierres, dans les déſerts. Ses feuilles ſont longues, menues comme des cheveux bien fins, molles, vertes, & quelquefois jaunâtres, attachées comme des plumes ſur une côte. Elle contient beaucoup d'huile & de phlegme, peu de ſel eſſentiel; elle eſt aſtringente, propre pour arrêter les Hémorrhagies, étant appliquée deſſus.

Jean Bauhin dit que les Empiriques ſe ſervent de cette Mouſſe pour arrêter le ſang, ayant appris cette propriété des Ours, qui étant bleſſés arrêtent le ſang de leurs playes en ſe roulant deſſus. Les Conſtructeurs de navires font auſſi uſage de notre Mouſſe pour calfeutrer leurs vaiſſeaux. Le même Auteur ajoûte qu'on peut détruire cette plante qui infecte les jardins & les prez humides dont elle étouffe l'herbe, en répandant deſſus au mois de Mars de la Cendre qui aura ſervi à paſſer la leſſive.

Mouſſe rempante à maſſue, Mouſſe des bois, appellée pied ou patte de Loup; *Lycopodium*, *Plicaria*, *cingularia*, Offic. *Muſcus terreſtris repens*, *ſive*

clavatus, C. B. P. 360. *Muſcus terreſtris repens à Trago pictus*, J. B. 3. 766. *Muſcus ſquamoſus vulgaris repens clavatus*, I. R. H. 553. *Muſcus clavatus, ſive Lycopodium*, Ger. Park. Raii Hiſt. 120. *Lycopodium*, Tabern. icon. 814. *Lycopodium caule repente, foliis patulis, pedunculis ſpicâ geminâ terminatis*, Linn. Flor. Lappon. 326. *Pes Lupinus, vel Leoninus, vel urſinus*, Quorumd.

Cette Mouſſe rempe ſur terre au loin & au large, s'y enracinant d'eſpace en eſpace par des fibres longues, ligneuſes & un peu groſſes qui partent des différens rameaux à droit & à gauche; elle jette en effet pluſieurs branches ou fléaux garnis de petites feuilles aiguës, preſſées, toujours vertes, preſque ſemblables à celles de la Camphrée, mais plus larges, & plus nombreuſes dans la plante naiſſante. De ces fléaux ſortent des épis longs comme le doigt, ſimples, quelquefois doubles, menus, preſque dénués de feuilles, écailleux; chaque écaille ou feuilles cache dans ſon aiſſelle une capſule qui étant mûre répand une pouſſiére preſque de la couleur & de la fineſſe de la fleur de ſoufre; cette pouſſiére eſt ſi aiſée à s'enflammer, qu'on la regarde comme un ſou-

fre végétal d'où vient ſon nom de *Sulphur végétabile.* Cette plante croît dans les forêts ſablonneuſes, dans les lieux les plus écartés & les plus inacceſſibles entre les pierres & les rochers ; elle pouſſe ſes chatons au mois de Juin, & c'eſt dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre qu'on y peut recueillir cette fine pouſſiére jaune, qui étant jettée ſur la flamme d'une chandelle ou d'une bougie prend feu tout d'un coup, parce qu'elle eſt inflammable & qu'elle a une propriété fulminante comme la poudre à canon. On la trouve aux environs de Paris dans certains bois où elle rempe ; elle eſt d'uſage en Médecine.

Cette plante contient beaucoup de ſel eſſentiel & d'huile, & très-peu de phlegme ; elle eſt propre, ſuivant *Tragus*, pour atténuer la Pierre dans le Rein, & pour exciter l'urine. On ſe ſert pour cela de ſa décoction dans le vin, dont on boit un verre le matin à jeun pendant quelque temps.

Cette même décoction, ou la plante ſimplement pilée & appliquée ſur l'endroit affecté dans la Goute chaude, en calme la douleur & l'inflammation. Etant pulvériſée & délayée à la doſe d'un gros dans de bon vin rouge, elle arrête

la Diarrhée, la Dyssenterie; & prise en Gargarisme, elle affermit les dents & les gencives. La poussière jaune qui sort des petites massues qui s'élévent de la plante, étant ramassée & séchée, s'enflamme & fulmine à peu près comme la poudre à canon.

On s'en sert en Moscovie & en Perse dans les feux d'Artifice; elle est estimée bonne contre l'Epilepsie & les Coliques venteuses des Enfans. La dose en est depuis douze grains jusqu'à vingt dans une cuillerée de Lait, de Bouillie, ou de Panade. *Wedelius* assûre dans les *Ephémérides d'Allemagne* avoir guéri une Epilepsie compliquée d'une ischurie par l'usage de cette Poudre donnée depuis un demi-scrupule jusqu'à un scrupule.

Les Polonois s'en servent communément contre une maladie endémique appellée *Plica*, d'où ils lui ont donné le nom de *Plicaria*: mais comme cette maladie ne se fait pas sentir en France, le détail des propriétés de cette plante à ce sujet feroit de pure curiosité, & nous renvoyons là-dessus à l'*Histoire des Plantes de Rai*, qui en traite avec quelque étendue. On trouve encore dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Cen-*

turie X. Observ. XXXIV. une observation de M. *Helwic*, qui assûre s'être servi plusieurs fois avec un grand succès de la poudre de *Lycopodium*, pour dessécher les excoriations des Enfans provenantes de défaut de propreté, ou de l'âcreté du sang, & des ulcères anciens qui avoient été rébelles à tout autre Remède.

Prenez des Eaux de Cerises noires & de fleurs de Tilleul, de chacune une once & demie; de la poudre de *Lycopodium* dix-huit grains; de celle de Guttète, douze grains.

Mêlez le tout pour une potion à prendre par cuillerées d'heure en heure dans l'Epilepsie & les Convulsions des Enfans.

Prenez de la plante entière du *Lycopolium*, une poignée.

Faites-la bouillir dans une pinte de Lait, que vous réduirez à la moitié.

Trempez des linges dans cette décoction, & appliquez-les chaudement plusieurs fois le jour sur la partie affectée dans la Goute chaude.

Mousse membraneuse, Nostoch des Allemands; *Nostoch*, Offic. *Muscus fugax membranaceus pinguis*, Bot. Monsp. 139. *Nostoch Ciniflonum*, Hist. Par. 463. *Tremella plicata undulata*, Linn. Flor. Suec. 369. *Usnea plantarum, Cælifolium, flos Cæli, flos Terræ, spuma aëris, saliva syderum, sputum Lunæ, Paracelsistarum.*

C'est une espéce de Lichen ou de Mousse membraneuse, un peu onctueuse, d'un verd-pâle, insipide au goût, qui croît & s'étend beaucoup le long des chemins & dans les prez; elle ne paroît qu'entre l'Equinoxe du Printemps & celui de l'Automne. Cette plante, dit M. *Magnol*, naît incontinent après les pluyes sur les bords herbus des champs, principalement de ceux qui regardent le Soleil levant; mais elle se séche bien vîte. Voilà pourquoi je l'ai appellée fugitive. Elle est membraneuse, grasse comme une espèce de gelée flottante, & presque toujours entortillée, d'une couleur verte-pâle, qui lorsqu'elle s'étend ressemble un peu à la Mousse à feuille de Laitue, & se rompt aisément. Les Chymistes, ou plutôt les Alchymistes, en racontent des choses merveilleuses, la décorant de noms cé-

leſtes & la regardant comme le principe & la racine de toute la Nature végétale.

Cette plante ſe trouve preſque partout aux environs de Paris ; elle donne par la diſtillation, outre pluſieurs liqueurs acides, beaucoup d'huile & de ſel volatil concret. C'eſt aux Chymiſtes que nous devons la connoiſſance du Noſtoch ; mais ils l'ont enveloppée de tant de fables & d'obſcurités, que l'on n'en ſeroit guéres plus avancé pour ſes uſages en Médecine, ſi des Auteurs modernes n'en avoient parlé plus clairement & de meilleure foi. *Paracelſe* l'a nommée *Noſtoch* qui eſt le nom Allemand qui lui eſt reſté par préférence. D'autres l'ont appellée différemment, lui prodiguant des noms ſpécieux. La plûpart de ces Meſſieurs croient avec *Paracelſe*, que c'eſt un excrément rejetté ſur la terre par les Etoiles ; d'autres au contraire penſent que c'eſt une vapeur qui s'exhale du centre de la terre, & qui s'epaiſſit ſur ſa ſurface par la fraîcheur de l'air : mais tout cela eſt une pure fable, & l'erreur s'eſt diſſipée par l'examen véritable que de ſçavans Botaniſtes & des Chymiſtes raiſonnables ont fait de cette plante. M. *Magnol*,

célébre Profeſſeur en Botanique de Montpellier, eſt le premier qui l'ait rangée parmi les plantes, M. *Tournefort* a fait la même choſe. Enfin M. *Geoffroy* le jeune, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences année* 1708, nous a fait connoître plus évidemment ſa végétation, les principes que l'on en retire, & ſes uſages qui juſqu'ici ſont encore aſſez bornés. En effet les principes actifs qu'on retire du Noſtoch, ne peuvent que rendre ſa liqueur diſtillée fort énergique à diſſoudre certains mixtes, mais non pas propre à guérir toutes ſortes de maladies, comme le prétendent pluſieurs Chymiſtes. M. *Geoffroy* écrit d'après un Médecin Suiſſe que l'eau diſtillée du Noſtoch à la ſeule chaleur du Soleil, priſe intérieurement, calme les douleurs, & qu'elle guérit les ulcères les plus rébelles. Sa poudre à la doſe de deux ou trois grains produit les mêmes effets. On le dit excellent pour les Cancers & les Fiſtules, ſi l'on en imbibe des linges, ou des flanelles, & qu'on les applique ſur ces maux. Quant à ſon uſage extérieur, les Payſans en Allemagne s'en ſervent pour faire croître leurs cheveux.

Prenez des ſucs de Noſtoch & de

Morelle, de chacun ſix onces.

Trempez dedans des linges, ou un morceau de flanelle.

Appliquez-les pluſieurs fois le jour ſur la partie affectée dans les Fiſtules & les Cancers, en donnant matin & ſoir deux grains de poudre de Noſtoch dans un peu de Conſerve de Roſes.

MYAGRUM.

Cameline.

IL y a pluſieurs ſortes de *Myagrum* que l'on connoît dans les boutiques. Nous ne parlerons néanmoins que de celui-ci qui eſt le plus commun, & que M. *Tournefort* a rangé parmi les eſpèces d'*Alyſſon*.

Cameline, Seſame d'Allemagne ou bâtard; *Myagrum*, *Camelina*, *Seſamum*, Tragi & Officin. *Myagrum ſativum*, C. B. P. 109. *Myagrum dictum Camelina*, J. B. 2. 892. *Camelina*, *ſive Myagryon*, Dod. 532. *Alyſſon ſegetum foliis auriculatis acutis*, I. R. H. 217. *Myagrum*, Ger. Raii Hiſt. 820. *Myagrum ſylveſtre*, *ſeu Pſeudo-Myagrum*, Park.

Myagrum ſiliculis obversè ovatis pedunculatis, Linn. Hort. Cliff. 328. *Myagrum Turcicum*, *Pſeudo-Linum*, Quorumd.

Sa racine eſt fibreuſe & un peu ligneuſe ; elle jette une tige à la hauteur d'une coudée & davantage, d'où partent divers rameaux menus, cylindriques, droits, un peu velus, remplis d'une moëlle fongueuſe. Cette tige avec ſes branches eſt garnie alternativement de feuilles longuettes, pointues, molles, & non pas rudes comme celles de la Garance, à laquelle néanmoins *Dioſcoride* compare le *Myagrum*, d'un verd-pâle, légérement dentelée ſur leurs bords, & qui par une aſſez large baſe embraſſent la tige de manière que les deux côtés repréſentent deux aîlerons comme deux appendices ou oreilles, d'une ſaveur légumineuſe. A l'extrêmité des branches pendent à des queues aſſez longues de petites fleurs en croix, jaunâtres. Lorſque ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccede des fruits ou ſilicules en forme de poire, un peu renflées, oblongues, compoſées de deux panneaux qui s'appliquent contre une cloiſon mitoyenne à laquelle tiennent pluſieurs ſemences, longuettes,

longuettes, triangulaires, plus petites que celles du Creſſon, à peu près de la couleur de celles du Fénugrec, leſquelles ont le goût de Creſſon, & qui étant retenues quelque temps dans la bouche rendent un certain mucilage.

Cette plante eſt annuelle. On la trouve aſſez ſouvent dans les champs où l'on a ſemé du Lin, & ailleurs; elle n'eſt pas rare autour de Paris dans les Seigles, les Orges & les Avoines.

Nos Payſans, dit *Ruel*, connoiſſent fort bien la Cameline ou Camamine; après avoir ſecoué & nettoyé la graine, ſoit avec le van, ſoit avec le crible, ils l'écraſent ſous la meule pour en exprimer l'huile, dont les Pauvres ſe ſervent non ſeulement pour les lampes, mais même pour la friture & autres aſſaiſonnemens. Les Curieux ont ſoin de la recueillir pour la nourriture des petits oiſeaux en cage, parce qu'ils en ſont très-friands. *Tragus* avance que les Grecs en mêloient avec le pain à cauſe de ſa grande douceur. L'huile qu'on en tire amollit, relâche, & échauffe mediocrement; on en prend intérieurement quand le ventre eſt conſtipé & douloureux. Sa graine appliquée en cataplaſme s'employe comme celle

de Fénugrec & de Lin. La plante bouillie dans le vin & appliquée eſt bonne pour les inflammations & les douleurs des yeux ; elle les appaiſe efficacement. *Jean Bauhin* dit auſſi que l'on tire de la ſemence du *Myagrum* une huile par expreſſion, qui eſt propre pour amollir & adoucir les âpretés de la peau. *Pline* aſſûre que cette même huile mondifie les ulcères de la bouche.

MYRRHIS.

Cerfeuil muſqué.

LES Botaniſtes connoiſſent plus d'une eſpèce de *Myrrhis* ; nous n'en décrirons cependant qu'une ſeule, qui eſt la plus commune & la plus uſitée en Médecine.

Cerfeuil muſqué ou Aniſé, Cerfeuil d'Eſpagne, Cicutaire odorante, Perſil d'Aſne de Lobel; *Cerefolium Hiſpanicum, ſive Myrrhis*, Offic. *Myrrhis major, vel Cicutaria odorata*, C. B. P. 160. *Myrrhis magno ſemine, longuo, ſulcato*, J. B. 3. 77. *Myrrhis*, Dod. 701. Caſt. Lugd. *Cerefolium Hiſpanicum*, Tabern. icon. 93. *Cerefolium magnum, ſive Myrrhis*, Ger. *Myrrhis major vulgaris, ſive*

Cerefolium majus, Park. Raii Hiſt. 431. *Myrrhis ſativa*, Camer. *Cicutaria tertia*, Cæſalp. *Chœrephyllon maximum*, *Cicutaria tenuifolia*, *Myrrhis italica*, Quorumd.

Sa racine eſt longue, groſſe, blanche, molle & comme fongueuſe, d'une ſaveur douce, agréable, aromatique, un peu âcre, ſemblable à celle de ſa ſemence, ou de l'anis; elle pouſſe des tiges qui s'élévent à la hauteur de quatre ou cinq pieds, rameuſes, qui s'étendent au large, velues, fiſtuleuſes ou creuſes en dedans. Ses feuilles ſont grandes, amples, aîlées, découpées & reſſemblantes à celles de la Ciguë, mais plus blanchâtres, & ſouvent marquetées de taches blanches, molles au toucher, un peu velues, ayant la couleur & l'odeur du Cerfeuil ordinaire, & un goût d'Anis, attachées à des pedicules fiſtuleux. Ses fleurs naiſſent en ombelle ou paraſol aux ſommités des tiges & des branches, compoſées de cinq feuilles inégales, diſpoſées en Fleur de Lys, blanches, un peu odorantes. Quand les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des ſemences jointes deux à deux, grandes, longues, ſemblables au bec d'un oiſeau, canelées ſur le dos, noi-

râtres, d'un goût d'Anis doux & agréable.

Cette plante croît dans les prez, & principalement dans les jardins; sa feuille est aussi bonne à manger que le Cerfeuil commun. Elle fleurit en Mai, & sa semence mûrit en Juin & Juillet. Sa racine est vivace, & repousse tous les ans au premier Printemps.

Toute la plante contient beaucoup d'huile en partie éxaltée, & du sel essentiel. Non seulement elle a toutes les propriétés de notre Cerfeuil des jardins pour la Cuisine & pour la Médecine; mais on lui en connoît encore de particulières, que nous allons exposer.

On regarde avec raison le Cerfeuil musqué comme un Béchique incisif; & ses feuilles séchées à l'ombre & fumées comme le Tabac, soulagent considérablement les Asthmatiques. On en fait aussi contre la même Maladie, un Hydromel, en faisant bouillir la racine avec l'eau & le miel, lequel procure une abondante expectoration. L'extrait de cette plante se donne avec succès dans l'Epilepsie des Enfans. *Rai* assûre que le vin dans lequel on a fait infuser la racine de *Myrrhis*, pris intérieurement, est un

excellent préservatif en temps de Peste, & qu'il remédie aux accidens qui suivent quelquefois la morsure des Araignées. *Simon Paulli* se servoit de la décoction de cette racine dans de l'eau, dans toutes les Maladies où il soupçonnoit de la malignité. Cette même décoction est Emmenagogue, & convient contre la jaunisse qui vient de la suppression des Règles.

Prenez des racines de Cerfeuil musqué coupées par morceaux, une once.

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte.

Ajoûtez-y sur la fin une once de Miel blanc.

Faites bouillir le tout ensemble quelques momens pour écumer le Miel une ou deux fois, & retirez le vaisseau du feu.

La Colature se donne tiéde pour boisson dans l'Asthme humide.



MYRTUS.

Myrte ou Meurte.

ENTRE les différentes espèces de Myrte, nous n'en décrirons ici que trois, qui sont d'un usage plus familier dans les boutiques, sçavoir le petit Myrte commun, le grand Myrte à large feuille, & le Piment Royal.

Myrte commun, petit Myrte de Provence, Myrte de Tarente; *Myrtus minor*, Offic. *Myrtus minor vulgaris*, C. B. P. 469. Lob. icon. 127. *Myrthus Tarentina*, J. B. 1. 512. Clus. Hist. 67. *Myrtus minor*, Park. Raii Hist. 1503. Dod. Adv. Pen. & Lob.

Sa racine est dure, peu profonde, ligneuse; elle jette de petits rameaux nombreux fléxibles, garnis de beaucoup de feuilles qui ressemblent à celle du Buis, mais beaucoup plus petites, plus pointues, douces au toucher, d'un verd-gay, luisantes & polies, odoriférantes. Ses fleurs naissent entre les feuilles; elles sont composées de cinq feuilles disposées en rose, blanches, odorantes, soutenues par un calice découpé en plusieurs parties; le dedans de chaque fleur

eſt occupé par de nombreuſes étamines d'une agréable odeur. Lorſque la fleur eſt paſſée, le calice devient une baye ovale ou oblongue, garnie d'une eſpèce de couronne formée par les découpures du calice. Cette baye qui eſt d'abord verte noircit en mûriſſant & eſt partagée intérieurement en trois loges remplies de ſemences dures, formées en croiſſant ou plutôt en petit Rein, de couleur blanche. Toute la plante a un goût aſtringent ; on la cultive dans les jardins, principalement dans les Pays chauds & dans nos Provinces Méridionales, où elle a plus d'odeur que dans nos régions tempérées.

Cette eſpèce de Myrte eſt la plus commune de toutes dans les jardins des pays Septentrionaux, parce qu'elle ſe multiplie facilement de boutures ; mais pour qu'elle y puiſſe réſiſter, il faut avoir ſoin de la ſerrer pendant l'hiver. La gelée fait périr le Myrte, & ſans cette précaution il ne dure pas long-temps dans les climats froids : au lieu que dans les Régions chaudes comme en Italie, en Eſpagne, en Provence, il vient abondamment & naturellement ſans culture. Il eſt recherché & eſtimé à juſte titre à cauſe de la beauté de

ſon feuillage perpétuel, & de ſon odeur gracieuſe. Il eſt ſouple, obéiſſant, propre à repréſenter toutes ſortes de figures en compartiment. Comme il ne ſçauroit endurer le grand froid, il ſouffre auſſi du trop grand chaud. Il fleurit tantôt plutôt, tantôt plus tard, ſuivant les lieux où il croît, mais communément en Juin & Juillet. En Angleterre il n'amène preſque jamais ſon fruit à maturité. Le Myrte aime à être taillé aſſiduement, & par ce moyen il croît à une plus grande hauteur : autrement il dégénère en un buiſſon touffu & tout confus.

Autrefois le Myrte étoit employé à divers uſages tant triſtes que gais, particulièrement pour les couronnes. Toutes ſes facultés en Médecine dépendent de la vertu qu'il a de deſſécher, de reſſerrer, & de la ſuavité de ſon odeur. Ses feuilles & ſes fleurs ont une qualité aſtringente ; elles ſont employées pour déterger ou nettoyer la peau, pour raffermir les chairs, pour fortifier les fibres. On en fait diſtiller une eau dont les Dames ſe lavent, laquelle ſe nomme *Eau d'Ange*, & eſt fort recherchée des Parfumeurs pour ſa bonne odeur. Les bayes du Myrte ſont appellées en

Latin *Myrtilli*, en François *Myrtilles*. Celles que nous employons nous ſont apportées ſéches des pays chauds; elles ont été tirées de pluſieurs eſpèces de Myrte, & ſéchées au Soleil; ce qui les a rendu ridées & méconnoiſſables de ce qu'elles étoient ſur l'Arbriſſeau. Il faut les choiſir récentes, aſſez groſſes, bien ſéchées, noires, d'un goût aſtringent; elles contiennent beaucoup d'huile, & du ſel eſſentiel: elles ſont déterſives, aſtringentes, fortifiantes; on les fait entrer dans les compoſitions de beaucoup de Remèdes extérieures. On s'en ſert auſſi intérieurement. *Pline* dit que chez les Anciens les bayes de Myrte tenoient lieu de Poivre, avant que ce dernier fût découvert, & qu'on en avoit même dénommé un excellent ragoût qui s'appelloit encore de ſon temps *Myrtatum*. On les faiſoit entrer dans les meilleures ſauces. *Belon* rapporte que les habitans d'Illyrie perfectionnent les Cuirs avec les feuilles de Myrte, comme font les Macédoniens avec le Sumach, les Egyptiens avec les ſiliques d'Acacia, les peuples de l'Aſie-Mineure avec les calices des Glands de Chêne, les François avec l'écorce moyenne de cet arbre. Les

Phrygiens avec l'écorce de Pin ſauvage. Le même Auteur a obſervé qu'il naiſſoit ſur le Myrte une graine d'écarlate, ſemblable au Kermès, qui renferme un petit animal vivant dans ſa coque.

Les propriétés du petit Myrte pour l'uſage de la Médecine, ſont les mêmes que celles du grand Myrte.

Myrte commun à large feuille, ou grand Myrte; *Myrtus ſeu Myrtus major*, Offic. *Myrtus communis Italica*, C. B. P. 468. *Myrtus vulgaris nigra & alba, ſativa & ſylveſtris*, J. B. 1. 510. *Myrtus Bœtica ſylveſtris*, Ger. *Myrtus latifolia vulgaris*, Park. Raii Hiſt. 1502.

Cette eſpèce de Myrte croît quelquefois à la hauteur d'un Arbre; elle a ſes branches ſouples & pliantes, ſon écorce rouge, ſes feuilles un peu longues, toujours vertes, reſſemblantes à celles du Grenadier, tantôt noirâtres, tantôt blanchâtres, ſur différens pieds. Ses fleurs ſont compoſées de cinq feuilles diſpoſées en roſe, blanches, odorantes, de même que dans les autres eſpèces. Il leur ſuccède des fruits ou bayes oblongues, qui ont quelque rapport aux Olives ſauvages; du moins

elles ſont beaucoup plus groſſes ſur les pieds cultivés que ſur les ſauvages, parmi leſquels ſe trouve auſſi le blanc & le noir.

Le grand Myrte abonde en Toſcane, & aux environs de Rome & de Naples. Il croît auſſi en Provence dans les hayes. *Anguillara* prétend que le Myrte blanc n'eſt pas une eſpèce diſtincte du noir; ſelon lui, ce n'eſt qu'une variété de couleur, & l'un & l'autre ſont très-communs en Italie. *Belon* en voyageant le long du rivage de la Mer d'Aléxandrie a obſervé des Myrtes noirs bas & petits, parce qu'ils y ſont perpétuellement agités des vents de mer. Les Myrtes aiment les lieux maritimes; & c'eſt la raiſon pourquoi ils ont été dediés à Vénus, que les fables des Poëtes ont fait naître de la mer. *Rai* eſtime que le Myrte à fleur double ſi recherché des Curieux pour ſa beauté, n'eſt qu'une variété de celui-ci. Il n'en eſt point qui rapporte plus de fleurs, & dont la fleur dure plus long-temps; elle dure ſouvent pendant trois mois, & ſe ſoutient malgré les gelées blanches. On ne le trouve preſque jamais ſans fleur, les premiéres fleurs étant remplacées par de nouvelles. Rarement monte-t'il en graines, comme

il arrive dans la plûpart des plantes à fleur double.

Toute la plante du Myrte contient beaucoup d'huile aromatique, avec beaucoup de particules terreſtres ; ce qui la rend aſtringente, & propre à arrêter toutes ſortes de flux. On ſe ſert des bayes, ainſi que des feuilles, tant intérieurement qu'extérieurement. On employe principalement le ſyrop ſimple fait avec le ſuc des fruits, qu'on ordonne depuis demi once juſqu'à une once dans les Juleps ou Potions aſtringentes & rafraîchiſſantes. Beaucoup de Médecins s'en ſervent contre les cours de ventre, pour arrêter les Hémorragies & les Fleurs-blanches. L'extrait des Bayes connu chez les Apothicaires ſous le nom de Myrtilles, ſe donne juſqu'à deux gros dans les mêmes Maladies, & eſt en outre très-bon pour fortifier l'Eſtomac. La décoction ou l'eau diſtillée des feuilles & des fleurs de Myrte, eſt déterſive, aſtringente, propre à fortifier les parties & ſur-tout les Gencives, elle convient en Gargariſme à tous les maux de Gorge. On fait avec la même décoction des fomentations très-utiles dans les foulures de Nerfs, & les Luxations. Le vin dans lequel on a

fait bouillir les bayes de Myrte, eſt eſtimé pour les rapports aigres, pour le Hocquet, pour le relâchement de la Luette, pour la chûte du fondement & de la Matrice. On prépare auſſi une huile par infuſion des Bayes dans de l'huile, qu'on appelle *Oleum Myrtillorum*, à la différence de celle que l'on fait par la ſimple infuſion des feuilles, qui eſt nommée *Oleum Myrti.* On ſe ſert de l'une & de l'autre extérieurement, principalement de la première, pour fortifier les membres; on en fait un liniment ſur la région de l'eſtomac dans les vomiſſemens & dans le cours de ventre; en un mot, elle reſſerre, & rétablit le reſſort des parties.

Les bayes du Myrte ont donné le nom au ſyrop de Myrte composé *de Méſué*, elles entrent dans la compoſition du ſyrop roborant *de Charas*, dans les Trochiſques *de Gordon*, & dans l'onguent ſtyptique *de Fernel.* Le ſyrop ſimple entre dans les Pilules aſtringentes de la Pharmacopée *de Paris.*

Prenez des pepins de Coing pilés, une once; de la Conſerve de Roſes rouges, une demi-once; des fleurs de Grenade, un gros; du ſyrop de Myrte, une quantité ſuf-

fiſante pour faire un Electuaire ; dont la doſe ſera d'un gros trois fois le jour, dans les Diarrhées ou vomiſſemens provenans de foibleſſe d'eſtomac.

Prenez des bayes de Myrte, de l'écorce de Grenade, des Noix de Cyprès, & de l'Alun de Roche, de chacun une once.

Concaſſez le tout, & mettez-le infuſer ſur les cendres chaudes pendant la nuit dans une pinte de bon vin rouge, ou d'eau de Forgeron.

Faites-le bouillir enſuite juſqu'à la diminution du quart.

Paſſez la liqueur avec expreſſion, & gardez-la pour l'uſage. On s'en ſert avantageuſement dans la chûte du fondement, de la Matrice, & dans le relâchement du Vagin ; on en baſſine la partie relâchée matin & ſoir pendant quelque temps.

Piment Royal, Galé, Myrte bâtard des pays froids, ou Myrte du Brabant, *Gale, ſive Chamelæagnus*, Offic. *Rhus myrtifolia Belgica*, C. B. P. 414. *Gale, frutex odoratus, ſeptentrionalium*, J. B. 1. 225. *Elæagnus*, Cord. *Chamelæagnus*,

Dod. 768. *Myrtus Brabantica*, Ger. *Rhus sylvestris, sive Myrtus Brabantica vel Anglica*, Park. Raii Hist. 1707. *Rhus sylvestris altera*, Lugd. Hist. *Rhus herba*, Plinii, Clus. Hist. *Thee Europæum aut nostras*, Sim. Paulli. *Gale florifera & fructifera*, Vaill. Bot. Par. 77. *Myrica foliis lanceolatis fructu sicco*, Linn. Flor. Lappon. 297. *Pseudo-Myrsine, sive Pseudo-Myrtus*, Quorumd.

Le Galé est une plante ligneuse & sarmenteuse, ou un petit Arbrisseau à racine dure & fléxible, qui s'éléve à la hauteur d'une coudée & davantage, & qui ressemble assez à un petit saule. Ses tiges sont menues, quelquefois hautes de deux à trois pieds, rarement de quatre, branchues, ayant une écorce roussâtre & lisse, garnies de feuilles alternes, assez semblables à celles de l'Airelle ou plutôt du Myrte, plus longues, moins pointues, lisses & polies, mais en quelque sorte blanchâtres, légèrement dentelées dans quelques individus d'une odeur de Drogue & de Baume. Ses fleurs sont à chatons au bout des branches comme dans le Bouleau, mais plus courts & par grappes, écailleux, d'une couleur roussâtre claire & luisante. Les pieds qui portent ces

fausses fleurs ne donnent point de fruits; ces fruits naissent sur d'autres individus, & sont à grappes composées de plusieurs semences menues, grasses, d'une odeur assez forte, couvertes de petites écailles appliquées sur leur surface. Toute la plante est odorante.

Le Piment Royal aime les lieux incultes & pleins de Bruyères, aquatiques & marécageux; il fleurit en Mai & Juin, & sa semence mûrit en Juillet & Août. Il se trouve aux environs de Paris, en particulier dans les prairies humides de S. Leger au delà de Versailles; il est moins connu aujourd'hui qu'il n'étoit autrefois. On apportoit pour lors à Paris par charretées les branches de cet Arbrisseau, & les femmes les mettoient dans leurs armoires parmi le linge & les hardes; mais actuellement on ne les employe plus que dans quelques parfums. *Rai* dit que ses Compatriotes ornent pendant l'Eté avec ses feuilles & ses rameaux les appartemens de leurs maisons, à cause de la bonne odeur qu'ils exhalent, & qu'ils en mettent aussi dans les coffres parmi leurs habits, non seulement pour les parfumer avec cette senteur, mais encore pour en chasser les Teignes. Quelques-uns en font bouillir

les fleurs dans la Bierre au lieu de Houblon ; mais elles la rendent très-enyvrante, & capable de porter promptement à la tête. *Simon Paulli* dit qu'on a reconnnu par expérience que les Serpens ne rampent jamais dans les bois où croît le Galé, & qu'ils n'osent pas même en approcher. On connoît aujourd'hui les feuilles de l'arbre du Thé que l'on nous apporte de la Chine; on fait avec ces feuilles bouillies ou infusées dans l'eau, en y ajoutant un peu de sucre, une boisson qui n'est pas désagréable & qui passe pour être saine. On dit qu'avec les feuilles séchées du Galé on en prépare une semblable. *Simon Paulli* assûre même que les feuilles de notre Piment Royal, sont les propres feuilles du Thé si estimées, & qu'on va chercher si loin : mais selon *Rai*, il se trompe lourdement, & l'arbre du Thé est aussi différent du Galé, que la Chine est distante de l'Europe. M. *Linnæus* est dans le même sentiment, ainsi que bien d'autres.

La grande amertume dont cette plante est douée, la rend résolutive, fortifiante & dessicative : on ne l'employe cependant guères que contre les vers qu'elle fait mourir, soit par cette gran-

de amertume qui leur eſt contraire, ſoit en réſolvant les humeurs mucilagineuſes dans leſquelles leurs œufs ſont placés & où ils viennent à éclorre. On l'employe à cet effet intérieurement & extérieurement, ſoit en la mêlant avec les poudres ou Opiates vermifuges, ſoit avec les Cataplaſmes deſtinés contre la même Maladie. *Simon Paulli* aſſûre que dans la Norwège on prépare un Onguent avec la poudre de Galé incorporée avec le Beurre de Mai, qui eſt excellent contre la Galle la plus rébelle. On peut employer ſes feuilles ſéchées à l'ombre en infuſion théiforme. Cette boiſſon eſt propre à fortifier l'eſtomac relâché par les glaires & une pituite ſurabondante.

Prenez des ſommités de Galé, de Tanaiſie; de la Coralline & de l'Œthiops minéral, de chacun un gros.

Incorporez le tout avec le ſyrop d'Abſinthe, pour former une Opiate vermifuge, dont la doſe ſera d'un à deux ſcrupules le matin à jeun enveloppés dans du pain à chanter, en continuant pendant quelque temps.

Cataplasme contre les Vers.

Prenez des feuilles d'Absinthe, une poignée; des sommités de Galé, une demi-once; des gousses d'Ail, n°. ij.

Faites bouillir le tout dans du Lait en consistance de Cataplasme, & appliquez-le chaudement sur le nombril, le couvrant d'une compresse pliée en quatre, & l'assujettissant avec une Bande.

NAPELLUS.

Napel.

NAPEL, Aconit ou Tue-loup bleu, Coqueluchon, Capuchon ou Capuce de Moine, Madriettes; *Napellus verus*, Offic. *Aconitum cœruleum, seu Napellus* 1. C. B. P. 183. Inst. R. H. 425. *Aconitum magnum purpureo flore, vulgò Napellus*, J. B. 655. Raii Hist. 702. *Napellus*, Dod. Pempt. 44. *Napellus verus cœruleus*, Ger. *Napellus verus flore cœruleo*, Park. *Napellus vulgaris*, Lob. icon. 679. *Aconitum cœruleum seu Napellus cum cœsiis muscis*, Thal. *Aconiti altera species cœruleo flore*, Gesn. Hort. *Aconitum foliorum laciniis lineari-

bus ſupernè latioribus linea exaratis, Linn. Hort. Cliff. 214. *Cucullus Monachi, Vulparia, Luparia nigra ſeu Lupi radix, herbariorum.*

Sa racine qui eſt de la groſſeur d'un petit Navet, noire en dehors, blanchâtre en dedans, produiſant ſouvent d'autres Navets collateraux, jette pluſieurs tiges à la hauteur de trois pieds & même plus hautes, rondes, ordinairement liſſes, remplies de moëlle, roides, difficiles à rompre, garnies depuis le bas juſqu'en haut de feuilles amples, preſque rondes, diſpoſées alternativement ou plutôt ſans ordre, attachées à de longues queues faites en tuyau, d'un verd obſcur, polies, nerveuſes, découpées profondément, ou diviſées & ſubdiviſées en beaucoup de lanières étroites & pointues d'une manière plus remarquable que dans toute autre eſpèce d'Aconit. Aux ſommités des tiges ſortent pluſieurs fleurs comme en épi, portées chacune ſur un pédicule long d'un pouce, compoſées de cinq feuilles inégales dont la ſupérieure, creuſée en façon de Caſque ou d'un Coqueluchon de Moine, cache deux eſpèces de Croſſe, les deux feuilles latérales plus larges repréſentant les oreilles

tes, & les deux inférieures la mentonnière d'un Heaume, de couleur bleue rayée, & revêtues en dedans de quelques poils. Quand les fleurs sont passées, il leur succède des fruits à plusieurs fourreaux ou guaines membraneuses disposées en manière de tête; ordinairement au nombre de trois, quelquefois quatre & davantage, oblongues, lisses, lesquelles renferment plusieurs semences menues, noires dans leur maturité, anguleuses, chagrinées ou ridées.

Cette plante croît naturellement sur les Alpes, dans la forêt Noire, en Silésie, & ailleurs aux lieux montagneux; on la cultive aussi dans les jardins. Elle fleurit en Mai ou en Juin, quelquefois plus tard dans des endroits froids, & donne sa graine en Août. Mais si l'on en croit *Jean Bauhin*, il seroit plus prudent de bannir de nos jardins un poison aussi mortel que le Napel, d'autant que dans une si grande abondance de fleurs agréables & salutaires, ou qui du moins ne sont point nuisibles, nous pourrions bien aisément nous passer d'un plaisir qui ne fait que repaître nos yeux, & qui nous coûte quelquefois la vie. Sa racine est des plus viva-

ces ; auſſi tranſplantée dans les jardins ou vergers, elle y prend très-facilement, & y dure fort long-temps, quoique négligée & même maltraitée.

Tous les Auteurs de Botanique qui ont parlé de l'Aconit, s'accordent à dire, qu'entre tous les poiſons qui ſe tirent de la famille des Végétaux, le Napel a toujours été regardé comme un des plus dangereux : auſſi toutes les parties de cette plante ſont-elles pernicieuſes, & ſur-tout ſa racine que quelques Auteurs aſſûrent cauſer la mort, ſi on l'échauffe ſeulement quelque temps dans la main. Il paroît par ſes effets qu'elle eſt extrêmement Cauſtique & corroſive ; car elle produit en peu de temps dans ceux qui ont eu le malheur d'en manger, des enflures, des inflammations, des convulſions, la gangrène & la mort ; *Mathiole* raconte l'hiſtoire d'un Criminel condamné à mort, à qui l'on fit manger de cette racine pour eſſayer quelques Antidotes qu'on propoſoit contre ce poiſon. Cet homme y trouva d'abord un goût de Poivre un peu fort, & au bout de deux heures il fut ſaiſi de vertiges & de ſi violentes commotions de Cerveau, qu'il s'imaginoit avoir la tête pleine d'eau

bouillante ; cet état fut ſuivi d'une enflure générale de tout le corps, le viſage devint livide, les yeux ſortoient d'une manière affreuſe hors de la tête ; enfin des Convulſions horribles terminèrent bientôt la vie & l'eſpérance du Criminel. On a autrefois reconnu à Anvers par une expérience auſſi évidente que malheureuſe, dont la mémoire eſt encore récente, dit *Dodonée*, combien le Napel eſt pernicieux : car des gens malaviſés ayant mis de ſes racines dans une ſalade, tous ceux qui en mangèrent furent ſurpris des plus cruels accidens, & perdirent la vie par une prompte mort. *Turner* dit auſſi que dans la même Ville, des François ayant mangé des racines de Napel dans une ſalade, moururent tous en deux jours, excepté deux Bâteleurs qui les avoient revomies. *Weſper dans ſon Hiſtoire de la Ciguë aquatique*, raconte qu'ayant ouvert un loup qu'on avoit empoiſonné avec le Napel, il lui trouva l'inteſtin *Duodenum* enflammé & ſphacelé ; & il aſſure qu'en temps de Peſte pluſieurs ſe ſont ſervis de cette plante pilée en guiſe de Véſicatoire ; ce qui démontre avec tout ce que nous venons de dire, ſa qualité cauſtique & corroſive. On pour-

roit donc douter raiſonnablement que le Napel eût quelques vertus médicinales. Cependant comme il arrive tous les jours qu'une même plante, ſuivant ſes différentes préparations, peut avoir de bons ou de mauvais effets ; ce que nous voyons dans le pied de Veau dont la racine récente eſt corroſive, & qui ſéchée eſt un de nos meilleurs ſtomachiques ; que de plus un Remède pris en une certaine doſe eſt un poiſon dangereux, qui pris en moindre quantité produit des effets admirables, comme l'Opium & les Cantharides, on ne doit pas conclure de ce qu'une plante a de mauvaiſes propriétés, qu'elle n'en puiſſe avoir de bonnes ; & c'eſt ce qui arrive au Napel, qui a quelques vertus médicinales qu'il ne convient pas d'ignorer. *Avicenne* aſſure que la racine du Napel ſéchée & incorporée avec le Miel, eſt un Remède inſigne en liniment contre la Gratelle. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie* 1. *année* 2. *Obſervation* 41. que le Docteur *Bernhard de Berniz* dit avoir connu un homme qui donnoit la racine de Napel pulvériſée à la doſe d'un gros dans les fiévres tierces & quartes, & cela avec ſuccès, & que cette plante tranſ-

plantée

plantée d'un lieu en un autre, par exemple, des Alpes dans les jardins, perd sa qualité vénéneuse; qu'elle n'est point un poison dans le Nord comme en Italie & dans les pays chauds, & qu'enfin l'on peut changer son mauvais caractére en la préparant diversement. D'autres Auteurs assurent la même chose, entr'autres *Jean Faber*, qui dit que la Ciguë & le Napel, qui sont des plantes vénéneuses vers le Midi dans les Pyrénées, déposent toute leur malignité, si on les transplante du côté du Septentrion & dans des endroits humides. Je ne voudrois pourtant pas, ajoute *Rai* à ce sujet, éprouver sur moi-même les facultés du Napel cultivé dans les jardins: car en ayant mâché, il m'a un peu engourdi la langue, quoique cet engourdissement ne se fît pas sentir tout d'abord. *Jean Boecler*, Continuateur de la matière Médicale d'*Hermann*, pense comme *Rai*. *Gesner* dit avoir vu des Apoticaires en Savoye, se servir des racines de Napel à la place d'Hellebore noir, & *Sylvius* trouve mauvais que quelques-uns fassent la même chose en France. La cause d'une telle bévue venoit de la couleur noire de la racine du Napel, & de ce qu'elle purge violem-

ment comme l'Hellebore qu'ils n'avoient point. *Gesner* ajoute que si l'on mâche de la graine de Napel, elle fait cracher considérablement, & qu'il a éprouvé que sa racine affecte la langue d'un goût brûlant de Pyrèthre & de Staphis-aigre ; que quand on l'écrase, elle sent une odeur désagréable & rebutante ; que le miel recueilli sur cette plante est venimeux comme celui des fleurs du Nerion, que néanmoins ayant goûté plusieurs fois de ses fleurs, elles lui ont toujours semblé douces ; qu'il a même souvent vu dessus des Guêpes & des Mouches à miel : mais que les bestiaux ne touchent point à cette plante. *Jean Bauhin* dit avoir appris d'une femme de qualité qu'un jour plusieurs poules ayant mangé du Napel en étoient mortes : mais que celles à qui l'on avoit donné de l'Ail & du Vinaigre en étoient réchappées. *Saxonia* rapporte avoir oui dire qu'il y avoit un Médecin Allemand qui guérissoit tous les pestiférés, en leur appliquant un Vésicatoire fait avec la racine de Napel, lequel attiroit à soi tout le venin de la peste. *Melchior Friccius*, Médecin d'Ulm, dans un Traité intitulé *Paradoxes sur les Venins*, le vante pour cer-

taines maladies de la peau & pour les fièvres intermittentes.

Au reste, comme depuis *Théophraste* jusqu'à nous l'Aconit a toujours été regardé comme une plante dangereuse dans toutes ses parties, & que d'ailleurs nous avons des plantes dont les vertus ne sont point équivoques pour tous les cas où l'on pourroit employer le Napel, il sera toujours plus prudent de ne s'en pas servir, & d'attendre que quelque hasard développe davantage ses propriétés Médicinales, plutôt que d'en faire sur des hommes des expériences qui ne sont jamais sans danger, & qui sont toujours criminelles.

Le Napel fait mourir tout animal qui en mange, & si quelqu'un en réchappe il tombe aisément en étisie. Autrefois on empoisonnoit les fléches avec le suc de cette plante, & l'on prétendoit que la chair des animaux en devenoit plus tendre & plus délicate; mais on avoit soin d'emporter préalablement la circonférence de la playe. On détruisoit aussi les animaux sauvages, comme Lions, Tigres, Léopards, Panthères, Loups, Loups-cerviers, & Ours, avec l'Aconit adroitement mêlé à l'appas des viandes qu'ils aiment le plus.

Quant aux remèdes propres contre ce poison, on commence par donner promptement un émétique, suivi d'une boisson abondante de lait & de beurre bouillis ensemble, & l'on finit le traitement par quelques bols de Thériaque, d'Orviétan ou de Mithridat; on y peut joindre les sels volatils de Vipère, de Corne de Cerf, & de sel Ammoniac, tant pour fortifier l'estomac fatigué par l'effet du poison & du vomissement, que pour chasser par la transpiration les parties nuisibles qui pourroient s'être introduites dans la masse du sang.

Liniment contre la Gratelle.

Prenez de la poudre de racine de Napel séchée, autant que vous voudrez.

Incorporez-là avec une suffisante quantité de Miel pour former un Liniment.

On en frottera les parties galeuses, après les avoir lavées avec une forte décoction de feuilles & de racines de Mauve ou de Guimauve faite dans l'urine du Malade; ce qu'on réitérera jusqu'à guérison, ayant soin de purger plusieurs fois pendant l'usage de ce Remède.

NAPUS.

Navet.

ON diſtingue en Botanique & dans les boutiques deux ſortes de Navet, qui ſont le cultivé & le ſauvage.

Le Navet ou Naveau cultivé, Navet domeſtique ou commun; *Navus vulgaris*, Offic. *Napus ſativa radice albâ*, C. B. P. 95. *Napus*, J. B. 2. 842. Raii hiſt. 801. Dod. Pempt. 674. Inſt. R. H. 229. *Rapum ſativum alterum & Napus veterum*, Trag. 730. *Bunias ſive Napus*, Adv. Lob. icon. 200. *Bunias*, Ger. *Napus hortenſis*, *Napus domeſtica*, *Herbariorum.*

Sa racine eſt oblongue, ronde, groſſe par le collet, cependant moins groſſe que la Rave, charnue & tubéreuſe, plus menue vers le bas, de couleur blanche ou jaune, quelquefois noirâtre en dehors, blanche en dedans, d'une ſaveur douce & piquante, agréable, plus ſuave & plus délicate que le Raifort. Elle pouſſe une tige de la hauteur d'une coudée & davantage, qui ſe diviſe en rameaux. Ses feuilles ſont oblongues, profondément découpées, rudes ver-

tes, ſans pédicules, ou attachées à des pédicules membraneux; les inférieures ſont ſinuées, embraſſent la tige, & finiſſent en pointe. Selon Lobel, elles ſont moins rudes que celles de la Rave. Sa fleur eſt à quatre feuilles diſpoſées en croix, jaune comme celle du Chou; & quand elle eſt paſſée, il lui ſuccède une ſilique longue d'environ un pouce, ronde, qui ſe diviſe en deux loges remplies de ſemences aſſez groſſes, preſque rondes, de couleurs rougeâtres ou tirant ſur le purpurin, d'un goût âcre & piquant qui tient de l'amer. Cette âcreté eſt moindre que celle de la graine de Moutarde: quoiqu'elle en approche.

On le ſéme & on le cultive dans les jardins & dans les champs. Les racines du Navet ſont plus chaudes que celles de la Rave: du reſte, elles ont les mêmes vertus, & ſervent également pour la cuiſine. Le Navet ſe multiplie de graine, il veut une terre légére & ſabloneuſe, quoiqu'il vienne bien auſſi dans les terres fortes, quand elles ſont bien labourées. Il y en a de pluſieurs ſortes, de gros & de petits, les petits Navets ſont eſtimés les meilleurs & les plus agréables au goût. On fait cas

à Paris des Navets de Vaugirad, & de ceux de Freneuſe près Poiſſi; il y en a beaucoup qui ſont tout à fait inſipides, & que par cette raiſon l'on n'eſtime aucunement. *Galien* ne fait nulle différence entre la Rave & le Navet.

Le Navet contient beaucoup de phlegme, d'huile & de ſel eſſentiel. Sa racine & ſa ſemence s'employent en Médecine. L'uſage que l'on fait de ſa racine pour la cuiſine eſt trop connu pour nous y arrêter. Nous dirons ſeulement en paſſant que le Navet eſt flatueux, & qu'il ſe digère un peu difficilement, à cauſe d'un ſuc viſqueux & groſſier dont il eſt chargé; ce qui fait qu'il ne convient pas aux eſtomacs foibles & ſujets à ſe gonfler de vents. Quant à la Médecine, on s'en ſert en décoction dans les Bouillons propres pour la Poitrine. Ces Bouillons conviennent dans la toux invétérée, dans l'Aſthme, & dans la Phthiſie; ils facilitent doucement l'expectoration en détergeant les Poumons ſans y cauſer d'irritation. On prépare auſſi de la manière ſuivante un ſyrop pectoral qui eſt très-efficace dans les mêmes Maladies. On prend pour cela telle quantité qu'on veut de Navet, que l'on coupe par rouelles après les

avoir ratiſſés ; on en remplit un pot de terre, qu'on lute avec de la pâte & qu'on met au four après en avoir tiré le pain ; on l'y laiſſe pendant douze ou quinze heures ; on en ſépare enſuite le jus qui ſe trouve au fond du pot, & ſur quatre onces de ce jus on jette une once de Sucre candi en poudre. La doſe eſt d'une cuillerée, ou ſeule, ou mêlée avec un verre de Ptiſane ou d'eau ſimple ; ce qui ſe peut répéter pluſieurs fois le jour ; ce ſyrop convient ſur-tout dans les Rhumes invétérés.

On ſe ſert auſſi extérieurement de la même racine étant rapée, pour digèrer, pour réſoudre, & pour appaiſer les douleurs ; on l'applique en manière de Cataplaſme.

La ſemence de Navet eſt inciſive & apéritive ; elle excite l'urine ; elle eſt propre contre la jauniſſe, & elle chaſſe par la tranſpiration les mauvaiſes humeurs. Ainſi on l'employe avec ſuccès dans les fièvres malignes, dans les fièvres éruptives, lorſque la fièvre eſt médiocre, & que l'humeur qui ſe porte à la peau ne le fait pas aſſez abondamment pour l'avantage du malade.

Prenez des ſemences de Navet concaſſées, deux gros.

Faites les infuser pendant la nuit sur les cendres chaudes dans un verre de vin blanc.

Coulez le tout le lendemain avec expression pour une dose à prendre pendant neuf jours le matin à jeun dans la jaunisse & les embarras des Reins & du Foye.

Prenez six Oignons blancs, la moitié d'un mou de Veau, une douzaine de Navets ratissés & coupés par rouelles, & une once de sucre candi.

Faites bouillir le tout dans six livres d'eau, que vous réduirez à deux.

Passez-le ensuite sans expression, & partagez-le en quatre doses à prendre deux jours de suite, une le matin à jeun, & l'autre en se couchant, ce qui se répétera suivant le besoin dans les douleurs de Poitrine avec oppression & toux considérable.

Le Navet sauvage, la Navette; *Bunium seu Bunias*, Offic. *Napus sylvestris*, C. B. P. 95. J. B. 2. 843. Raii Hist. 802. Inst. R. H. 229. *Bunias sylvestris*; *Napus flore luteo*, Lob. icon. 200. *Bunias*

five Napus fylveftris noftras, Park. *Bunias fylveftris*, Lobelii, Ger. *Napus fylveftris*, Dod. *Napi alterum genus fylveftre*, Fuchs. *Rapum longum minus*, Tabern. icon. 406. *Braffica radice caulefcente fufiformi*, Linn. Hort. Cliff. 339. *Naveta*, Ruell. *Navetta vulgaris*, *Rapum fylveftre*, Quorumd.

Cette feconde efpèce de Navet ne différe de la précédente que par fa racine qui eft beaucoup plus petite, & n'eft guères plus groffe que le pouce, ronde, d'un goût âcre qui fent le fauvageon. Sa fleur qui eft jaune & quelquefois blanchâtre, fes filiques & fes femences font très-approchantes de celles du Navet cultivé. Ses feuilles font plus découpées que celles de l'autre, & ne tiennent pareillement à la tige par aucun pédicule. Le Navet fauvage approche par fa feuille plus du Chou que de la Rave, & fes feuilles inférieures qui fortent de la racine font un peu rudes, du moins en deffus. Il croît naturellement entre les Bleds, fur les levées & les rebords des foffés. Il fleurit en Avril & en Mai, & produit beaucoup de graines. Sa femence entre dans la Thériaque fous le nom de *femen Buniados*.

On en tire les mêmes principes Chymiques que du Navet domeſtique ; ſa ſemence a auſſi les mêmes vertus ; elle eſt même préférée en Médecine à celle du précédent ; on lui attribue une qualité alexitère, & c'eſt ſous cette idée qu'elle entre dans la compoſition de la Thériaque d'*Andromaque*. Perſonne n'ignore que les Oiſeliers en nourriſſent dans les cages bien des eſpèces de petits Oiſeaux, comme Serins, Chardonnerets, Linotes, Pinçons, & autres ſemblables. MM. *Rai*, *Garidel*, & d'autres Auteurs avancent que c'eſt de cette ſemence qu'on appelle *Navette ou Navuce*, que l'on tire une huile par expreſſion dont on ſe ſert communément pour brûler à la lampe, & que les Bonnetiers employent dans leurs Ouvrages : mais M. *Lemery*, *dans ſon Dictionnaire des Drogues ſimples*, obſerve que la graine qu'on appelle *Navette*, n'eſt pas toujours de la ſemence de Navet, comme beaucoup de gens le croyent ; & que c'eſt ſouvent la ſemence d'une eſpèce de Chou qu'on appelle en Flandres *Colſa*, & qu'on cultive pour cet effet en Normandie, en Brie, dans les Pays-Bas & en Hollande ; quoiqu'on y cultive auſſi la première eſpèce de Navette pour

en avoir l'huile. Cette huile de Navette est résolutive & adoucissante appliquée extérieurement : mais on s'en sert peu en Médecine pour l'usage intérieur.

Prenez des semences de Navet sauvage, un gros.

Pilez-les doucement dans un mortier de marbre, en versant peu à peu dessus huit onces d'eau de Scorsonère ou de Chardon-bénit.

Passez ensuite le tout par un linge, pour une émulsion à donner pour faciliter l'éruption de la Rougeole, & de la petite Vérole, ainsi que dans les fièvres malignes.

NARCISSO-LEUCOIUM.

PERCE-NEIGE, Violettes de Février ou de la Chandeleur, Violier bulbeux, Campanes blanches, Baguenaudes d'Hiver ou de Printemps; *Leucoium bulbosum, viola alba*, Offic. *Narcisso-Leucoium vulgare*, Inst. R. H. 387. Raii Hist. 1144. *Leucoium bulbosum vulgare*, C. B. P. 55. *Leucoium bulbosum, Hexaphyllon, cum unico flore rariùs bino*, J. B, 2, 590. *Leucoium bulbosum*,

Hexaphyllon, Dod. Pempt. 230. *Leucoium bulbosum*, *serotinum*, Ger. *Leucoium bulbosum*, *prœcox*, *majus*, Park. *Leuconarcissolirion pratense vernum*, Adv. Lob. *Viola alba bulbosa*, Fuchsii, Lugd. Hist. *Viola alba*, Theophr. *Februarii flos*, *Herbariorum.*

Sa racine est bulbeuse, composée de plusieurs tuniques blanches, hormis l'extérieure qui est brune, garnie en dessous de fibres blanchâtres, d'un goût visqueux, sans presque nulle acrimonie. Elle pousse trois, quatre ou cinq feuilles semblables à celles du Porreau, assez larges, fort vertes, lisses, luisantes. Il s'éléve d'entr'elles une tige à la hauteur de plus d'un demi-pied, anguleuse, canelée, creuse, revêtue avec ses feuilles jusqu'au milieu, d'une espèce de guaine ou fourreau blanc; elle ne porte ordinairement qu'une seule fleur au sommet, quelquefois deux, rarement trois. Cette fleur est le plus souvent à six feuilles, quelquefois à sept & à huit; ce qui dépend de la bonté du terroir, disposées en manière de petite cloche panchée, de couleur blanche, avec une pointe un peu aiguë, qui est marquée d'une tache verdâtre par dehors, & refléchie legèrement en dedans, d'une

odeur qui n'eſt point déſagréable, ſemblable ſelon *Fuchſius* à celle de la Violette de Mars, & ſelon *Cluſius* à celle de l'Aubépine. Lorſque la fleur eſt paſſée, ſon calice devient un fruit membraneux relevé de trois coins, fait en façon de Poire, & diviſé intérieurement en trois loges remplies de ſemences preſque rondes, dures, d'un blanc jaunâtre.

La Perce-neige ordinaire croît naturellement dans des prez humides ſur certaines montagnes, dans les forêts ombrageuſes, & dans les hayes; elle fleurit en Février, & diſparoît dès le mois de Mai, ſa racine ſubſiſtant cependant en terre comme celle du Narciſſe. C'eſt par ſes bulbes qu'on la multiplie; car on la tranſplante volontiers dans les jardins pour l'y cultiver, à cauſe de ſa fleur qui eſt des plus hâtives.

Cette plante contient beaucoup d'huile & de phlegme, & peu de ſel.

On ne ſe ſert guères que de ſa racine en Médecine; elle fournit un Emétique aſſez doux, dont on doit la découverte au haſard, comme preſque toutes celles qui ſe font dans la Nature. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *ann.* 1727. *pag.* 286. une obſervation du Docteur *Michael Va-*

lentin, qui raconte qu'une Payſanne étant venue vendre en Ville des Oignons de Perce-neige en guiſe de Ciboulettes, toutes les perſonnes qui en mangèrent furent ſurpriſes de vomiſſemens, qui cependant n'eurent aucunes ſuites fâcheuſes ; en ſorte qu'on pourroit s'en ſervir commodément dans les cas où cette évacuation eſt indiquée : ce qui ſeroit très-commode pour le menu peuple & pour les gens de la Campagne, où cette plante ſe trouve communément. Si l'on en croit *Paul Hermann*, la racine de notre Perce-neige eſt émolliente, digeſtive & réſolutive ; bouillie dans du Vin ou de la Bierre elle eſt bonne pour les fièvres, comme ſes fleurs le ſont pour la Cataracte, ſi l'on en diſtille l'eau ; & cette même eau diſtillée eſt recommandée pour les taches de rouſſeurs. *Schwenckfeldt* dit auſſi que les fleurs de cette plante bouillies dans du Vin, s'employent contre les douleurs de Côté.



NASTURTIUM.

Creſſon.

NOUS comprendrons ici ſous le nom de Creſſon quatre ou cinq plantes, quoique de différent genre; ſçavoir le Creſſon de jardin, le Creſſon ſauvage, le Creſſon de Fontaine, & la Capucine.

Le Creſſon des jardins, le Creſſon Alenois ou cultivé, le Naſitor; *Cardamum, ſive Naſturtium hortenſe*, Offic. *Naſturtium hortenſe, vulgatum*, C. B. P. 103. Inſt. R. H. 213. *Naſturtium vulgare*, J. B. 2. 912. *Naſturtium hortenſe*, Dod. Pempt. 712. Ger. Park. Raii Hiſt. 825. Trag. Fuchſ. Lugd. Hiſt. *Naſturtium noſtras*, Camer. Hort. *Cardamon*, *Naſturtium hortenſe*; Lob. *Creſſio vulgaris, Herbariorum.*

Sa racine eſt ſimple, ligneuſe, blanche, garnie de fibres menues, moins âcre que les feuilles. Elle pouſſe une ou pluſieurs tiges à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi, rondes, liſſes, ſolides, rameuſes, couverte d'une eſpèce de pouſſière bleuâtre qui s'en détache aiſément. Ses feuilles ſont ob-

longues, découpées profondément; d'un goût âcre, mais qui n'eſt point déſagréable. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges & des branches, petites, compoſées chacune de quatre pétales ou feuilles diſpoſées en croix, de couleur blanche-purpurine, portées ſur de courts pedicules. Quand les fleurs ſont tombées, il leur ſuccède de petits fruits preſque ronds, applatis, échancrés au ſommet, diviſés en deux loges qui ne contiennent que deux ſemences, une dans chaque cellule, rondelettes, rougeâtres, d'un goût brûlant. On cultive cette plante dans les jardins pour les ſalades; elle demeure verte tout l'Hiver; mais on en ſéme au Printemps, parce qu'alors elle eſt beaucoup plus tendre. Le Creſſon de jardin fleurit en Eté, ſurtout en Mai & en Juin.

Les Auteurs font ordinairement deux eſpèces, ou plutôt deux variétés de Creſſon Alenois, l'une à large feuille, l'autre à feuille plus découpée & friſée, du reſte ſemblable à la précédente par ſes tiges, fleurs & ſemences.

Le Creſſon des jardins contient beaucoup de ſel eſſentiel, médiocrement de phlegme & d'huile; ce qui rend cette

plante incisive, détersive, apéritive & antiscorbutique. Ses feuilles & sa semence atténuent & incisent les humeurs crasses & épaisses; & par son sel volatil âcre elle lève les obstructions de la Rate, de la Matrice, & débarrasse les bronches & les vésicules du Poumon de ses humeurs visqueuses. On tient dans les Boutiques une Eau distillée de Cresson Alenois, qui se donne depuis une once jusqu'à six: elle se prépare en versant deux livres d'eau commune sur chaque livre d'herbe coupée menu, & en distillant le tout à moitié au Bain-Marie ou au Bain de sable. Les émulsions faites avec la graine de Cresson Alenois font pousser la petite Vérole, & sont sudorifiques. On se sert aussi de la même graine dans les Phénigmes & dans les masticatoires. *Simon Paulli* rapporte d'après *Ambroise Paré*, qu'il n'a rien trouvé de meilleur contre la Galle & la Teigne des Enfans, qu'une pommade faite avec les feuilles & les semences de Cresson Alenois frites dans la poële avec du Sain-doux. On coule le tout, & l'on s'en sert en liniment pendant quelques jours; mais la guérison est prompte. Il faut seulement avoir soin de faire précéder les

Remèdes généraux avant que de faire cette onction. *Foreftus* recommande la femence de ce Creffon comme un grand Remède contre les affections foporeufes. Perfonne n'ignore l'ufage familier qu'on fait des feuilles de Creffon des jardins dans les falades : outre qu'il eft agréable, & qu'il pique le goût, comme il fortifie auffi l'eftomac, il fait digérer plus facilement les autres Herbes avec lefquelles on l'aiffaifonne.

Les femences de notre Creffon entrent dans l'Electuaire de *Micléta*, de *Nicolas d'Aléxandrie*, dans les Trochifques de Capres de *Mefué*, & dans l'emplâtre *Diabotanum*. Ses feuilles entrent dans l'eau Anti-fcorbutique de la Pharmacopée de Paris.

Opiate contre l'Apopléxie, la Paralyfie, & autres affections des Nerfs.

Prenez des femences de Moutarde, deux onces ; de celles de Creffon Alenois & de Roquette, de chacune deux gros ; des feuilles féches d'Origan & de Menthe, de chacune fix gros.

Pulvérifez le tout, & incorporez-le avec une fuffifante quantité de fyrop de Pivoine fimple, pour for-

mer une Opiate, dont la dose sera d'un gros le matin à jeun, & autant sur les cinq heures du soir, en continuant pendant quelque temps.

Liniment contre la Galle & la Teigne.

Prenez des feuilles de Cresson Alenois, deux poignées; des semences du même, deux onces.

Pilez le tout, & faites-le frire ensuite avec une suffisante quantité de Sain-doux.

Coulez-le avec un forte expression; & servez-vous-en en liniment contre les maladies ci-dessus, ayant soin de purger plusieurs fois pendant l'usage du Remède, qui doit être continué jusqu'à la guérison qui est prompte.

Le Cresson sauvage, la Corne de Cerf d'eau, ou l'Ambrosie sauvage rampante, le pied de Corneille de Ruel; *Nasturtium verrucarium*, Offic. *Ambrosia Campestris repens*, C. B. P. 138. *Coronopus Ruelli, sive Nasturtium verrucosum*, J. B. 2. 919. *Cornu Cervi alterum repens*, Dod. Pempt. 110. *Nasturtium sylvestre, capsulis cristatis*, Inst. R. H.

214. *Coronopus Ruelli*, Ger. Raii Hist. 843. *Coronopus recta vel repens Ruellii*, PARK. *Pes milvinus*, Columellæ. *Coronopus arvensis*, *Pseudo-Coronopus*, *Pseudo-Ambrosia*, *Nasturtium porcinum*, Nonnull.

Sa racine est oblongue, assez grosse; elle jette des tiges qui sont couchées par terre & ne s'élèvent presque jamais, longues d'un empan, rameuses, un peu roides. Ses feuilles sont découpées comme celles du Cresson, d'une odeur & d'une saveur qui en approchent. Ses fleurs sont petites, blanches, & disposées en croix à quatre pièces. Ses fruits sont autant de verrues grosses comme un petit Pois fait en forme de chausse-trape, qui renferment entre deux panneaux des semences menues, arrondies, noires, pareilles à peu près à un pepin de Raisin, ou de la figure & du goût de celles du Cresson Alenois. Cette espèce de Cresson commune aux environs de Paris vient le long des chemins, dans les endroits humides, où elle rampe. Elle fleurit en Juin, & est en vigueur tout l'Eté; elle approche en vertu de celle du Cresson des jardins, mais elle est plus douce & moins chaude. On la mange crue, dit Ruel,

dans les ſalades, & cuite avec du vinaigre; ou bien on la garde confite dans le ſel comme du Pourpier. On frotte les poireaux des mains avec les feuilles de cette plante; elle entre dans le Remède de *Mademoiſelle Stephens* pour la Pierre.

Le Creſſon d'eau ou aquatique, le Creſſon de fontaine ou des ruiſſeaux; *Naſturtium aquaticum*, Offic. *Naſturtium aquaticum, ſupinum*, C. B. P. 104. *Siſymbrium Cardamine, ſive Naſturtium aquaticum*, J. B. 2. 884. *Siſymbrium aquaticum*, Matth. 487. I. R. H. 226. *Sion Crateuæ Erucæ-folium*, Lob. icon. 209. *Siſymbrium Cardamine dictum*, Galen. *Naſturtium aquaticum, vulgare*, Park. Raii Hiſt. 816. *Naſturtium aquaticum, ſive Crateuæ ſium*, Ger. *Sium & Laver*, Dod. *Creſſo, Laver odoratum*, Euric. Cord. *Siſymbrium in riguis natum, ſimile Naſturtio*, Plin. *Creſſio, ſeu Creſcio aquaticus, Herbariorum. Naſturtiaria*, Quorumd.

Sa racine eſt filamenteuſe, blanche, & de chaque nœud ou jointure, ſortent pluſieurs fibres capillaires qui s'enfoncent dans l'eau. Elle pouſſe des tiges longues d'environ un pied, cour-

bées, & aſſez groſſes, creuſes, canelées, liſſes, rameuſes, d'un verd tirant quelquefois un peu ſur le rouge. Ses feuilles ſont preſque rondes, rangées pluſieurs ſur une côte qui eſt terminée par une ſeule feuille, toujours vertes, d'un verd-brun, ſucculentes, odorantes, d'un goût un peu piquant & agréable. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges & des rameaux, petites, blanches, compoſées chacune de quatre feuilles diſpoſées en croix, avec pluſieurs étamines à ſommets jaunes. Lorſque les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des ſiliques portées ſur des pédicules longs d'un demi pouce ou un peu plus, qui s'éloignent de la tige, un peu courbées, aſſez dodues, & qui ſe diviſent en deux loges remplies de ſemences preſque rondes, menues, rougeâtres, âcres au goût. On l'appelle Creſſon d'eau ou de fontaine, parce qu'il croît dans les petits ruiſſeaux & dans les eaux des fontaines les plus pures & les plus limpides. Il fleurit en Juillet & Août; & comme il eſt toujours verd, on en uſe fréquemment dans les ſalades, ſurtout l'Hiver, cette plante varie ſelon les lieux plus ou moins humides. D'abord ſes feuilles ſe montrent preſque toutes rondes, mais en croiſ-

ſant elles ſe découpent comme celles de la Roquette. Rien n'eſt plus commun que cette ſorte de Creſſon ; il a à peu près les mêmes facultés que notre Creſſon des jardins. Celui qu'on nomme *Cailli* à Rouen, & qu'on cultive aux environs de cette ville eſt préférable à tout autre, parce qu'il eſt très-petit, fort tendre, & d'un goût excellent.

Par l'analyſe qui a été faite de cette plante, par MM. de l'Académie Royale des Sciences, on a trouvé qu'elle étoit âcre & qu'elle ne rougiſſoit preſque pas le papier bleu : ſon ſel a été reconnu aſſez ſemblable à l'*Oxyſal Diaphoreticum Angeli ſalæ*, qui eſt un ſel alkali plus que raſſaſié d'acide. Outre ce ſel, il y a dans le Creſſon d'eau un peu de ſel Ammoniac ; un peu de ſouphre, & beaucoup de terre. Cette plante eſt un des meilleurs Anti-ſcorbutique que nous ayons dans ce pays-ci. On a coutume d'en faire bouillir une poignée dans un Bouillon dégraiſſé, ou dans un Bouillon d'Ecreviſſes ; ces Bouillons purifient le ſang, conviennent dans les Maladies de la peau qui reconnoiſſent pour cauſe l'épaiſſiſement & l'âcreté de la Lymphe, & ſoulagent fort les Hydropiques, les Scorbutiques & les Hypochondriaques.

pochondriaques. Mais nous remarquerons en paſſant qu'il vaut mieux faire ces Bouillons dans un vaiſſeau luté avec de la pâte & au Bain-Marie, que de les faire à découvert, parceque la vertu du Creſſon & de toutes les plantes âcres Anti-ſcorbutiques conſiſte dans un ſel volatil qui ſe diſſipe promptement par la chaleur du feu ; en ſorte qu'au lieu d'un bon Remède on n'a plus que l'expreſſion du marc d'une plante épuiſée qui ne peut produire aucun effet.

On tient dans les Boutiques une eau diſtillée & un ſyrop de cette plante, qui conviennent dans les mêmes Maladies. L'eau diſtillée ſe fait en prenant telle quantité qu'on veut de Creſſon, que l'on hache bien menu ; on ajoûte ſur chaque livre de la plante deux livres d'eau commune, & on diſtille le tout à moitié. Cette eau ſe donne depuis quatre juſqu'à huit onces dans les juleps & potions Anti-ſcorbutiques.

On fait le ſyrop en prenant trois livres de ſuc de Creſſon dépuré par l'ébullition, & deux livres de ſucre blanc, cuiſant le tout en conſiſtance de ſyrop. La doſe en eſt de demi-once juſqu'à une once dans les potions ci-deſſus.

Le ſuc, l'extrait & l'eſprit urineux de

cette plante ont aussi les mêmes vertus. On assûre que le suc flétrit les Polypes du nez, & les fait tomber, si on les en lave souvent. L'esprit urineux se fait en pilant la plante fraîche, & la laissant fermenter pendant huit jours avec un peu de levain; on distille ensuite le tout au Bain-Marie. La dose en est d'une ou de deux cuillerées dans une livre de petit lait, qu'on donne avec succès contre les affections scorbutiques. L'extrait se donne à deux gros; mais il n'a pas tant de vertu que les autres préparations. On voit aussi un très-bon effet du Cresson bouilli légèrement dans le lait pour les maladies de Poitrine. Plusieurs grands Praticiens en recommandent encore l'usage dans les embarras des Reins ou de la Vessie, pour emporter les obstructions des viscères, & pour provoquer les Règles des femmes. *Ettmuler* assûre que cette plante, & principalement sa semence, sont très-propres pour dissoudre le sang coagulé par quelque contusion interne ou externe. Enfin *Simon Paulli*, après *Ambroise Paré*, donne comme un spècifique pour la Galle de la tête des Enfans les feuilles de Cresson fricassées avec du Sain-doux.

Les feuilles de Cresson entrent dans

la décoction Anti-scorbutique, l'eau générale Anti-scorbutique & le syrop Anti-scorbutique de la Pharmacopée de Paris ; son eau distillée entre dans la composition de l'eau pour les Gencives de la même Pharmacopée.

Apozême Anti-scorbutique.

Prenez des racines de Raifort sauvage ratissées & coupées par tranches, une once ; de la racine de Pyrèthre concassée, un gros.

Faites bouillir ces racines dans trois chopines d'eau commune, que vous réduirez à une pinte.

Prenez ensuite des feuilles de Cresson de fontaine & de *Beccabunga*, de chacune une poignée.

Pilez-les ensemble dans un mortier de marbre, & jettez-les ensuite dans la Décoction ci-dessus, en la retirant du feu & la couvrant bien jusqu'à ce qu'elle soit presque refroidie.

Coulez le tout avec une légère expression, & ajoûtez à la colature une once de syrop de Cresson.

La dose en est de trois à quatre verres par jour un peu dégourdis.

Bouillon Anti-ſcorbutique.

Prenez un poulet charnu, ou un cœur de veau coupé par tranches bien lavées.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, que vous réduirez à moitié.

Retirez le vaiſſeau du feu, & ajoûtez-y des feuilles de Creſſon, deux poignées; de *Beccabunga* & de *Cochlearia*, de chacun une poignée; de l'écorce d'Orange ſéche & du ſel d'Abſinthe, de chacun un gros.

Laiſſez refroidir, le vaiſſeau bien couvert, & paſſez enſuite le tout avec une legère expreſſion, pour partager en quatre Bouillons à prendre tièdes en deux jours, l'un le matin à jeun & l'autre ſur les cinq heures du ſoir.

Opiate Anti-ſcorbutique.

Prenez des feuilles de Creſſon de fontaine, deux poignées, de celles de *Cochlearia* & de *Beccabunga*, de chacune une poignée.

Pilez le tout fortement dans un mortier de marbre, & ajoûtez-y en-

suite des semences de Cresson & de Moutarde pulvérisées, de chacune deux gros.

La dose en est de demi-once à six gros à prendre dans du pain à chanter.

Vin Anti-scorbutique.

Prenez des racines de Raifort sauvage, une livre, de celles de Bardane, six onces; des feuilles de Cresson d'eau, de *Cochlearia*, de *Beccabunga* & de Fumeterre, de chacune deux poignées.

Lavez le tout, & le laissez égouter.

Pilez-le ensuite, & mettez-le dans une cucurbite de cuivre étamée: ajoûtez-y quinze pintes de bon vin de Bourgogne, ou à son défaut d'excellent vin rouge, & de la semence de Moutarde pilée, quatre onces.

Laissez infuser le tout pendant douze heures au Bain-Marie le plus doux, ayant soin de bien boucher la cucurbite avec du linge & un double parchemin mouillé.

Retirez-le du feu, & le laissez refroidir sans le déboucher; puis passez-le à froid sans expression, & ajoûtez-y dix gros de sel Ammo-

niac. Quand il sera fondu, mettez la Liqueur dans des bouteilles de pinte bien bouchées, & gardez-les à la cave pour l'usage. Ce vin se conserve au moins trois mois.

Il faut purger le Malade avant que de le mettre à l'usage du vin ci-dessus, avec une purgation ordinaire ; le lendemain matin on lui fera prendre six onces de cette liqueur, & autant le soir deux heures après le souper. Il le faut continuer pendant un mois, ayant soin de se purger tous les huit jours, & n'en point prendre le jour de la purgation.

Eau de Limaçons Anti-scorbutique.

Prenez des Limaçons dégorgés & pilés avec leurs coquilles, trois livres ; des écorces d'Oranges fraîches, trois onces ; des feuilles de Cresson d'eau, de *Beccabunga* & de Treffle d'eau, de chacune trois poignées ; du petit Lait clarifié, six livres.

Distillez le tout aux deux tiers, & gardez l'eau au frais dans des bouteilles bien bouchées.

La dose en est de dix onces le matin, & autant l'après-midi.

Gargarisme Anti-scorbutique.

Prenez des feuilles de Ronce & d'Aigremoine, de chacune une poignée.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau commune, que vous réduirez à trois septiers.

Ajoûtez-y un moment avant que de retirer le vaisseau du feu, des feuilles de Cresson d'eau & de *Cochlearia*, de chacune une poignée.

Passez le tout avec expression, & ajoutez-y du Miel Rosat, une once, pour un Gargarisme à répéter plusieurs fois le jour.

Onguent contre la Galle de la tête des Enfans.

Prenez du Cresson de fontaine & de la graisse de Porc récente, de chacun une livre, du suc de Cresson exprimé, six onces.

Faites macérer le tout pendant trois jours, & cuire ensuite jusqu'à la consomption de l'humidité : coulez-le avec une forte expression, & gardez cet Onguent pour l'usage.

REMARQUE.

On aura du Creſſon fraîchement cueilli & dans ſa vigueur ; on le pilera bien dans un mortier ; on le mêlera avec la graiſſe dans un pot de terre verniſſé ; on couvrira le pot, & on laiſſera la matière en digeſtion pendant trois jours. Enſuite on tirera par expreſſion ſix onces de ſuc d'autre Creſſon, après l'avoir bien pilé ; on verſera ce ſuc dans le pot avec les autres drogues, & l'on fera bouillir le mêlange doucement juſqu'à la conſomption de l'humidité aqueuſe, l'agitant fort ſouvent avec une ſpatule de bois : puis on le coulera avec une forte expreſſion, & on gardera l'onguent pour l'uſage.

La grande Capucine, le grand Creſſon d'Inde ou du Pérou ; *Cardamum, ſive Naſturtium Indicum*, Offic. *Naſturtium Indicum majus*. C. B. P. 306. *Naſturtium Indicum folio peltato ſcandens*, J. B. 2. 920. *Cardamindum ampliori folio & majori flore*, Inſt. R. H. 430. *Viola Indica, ſcandens, Naſturtii ſapore, maxima, odorata*, Hort. Lugd. Bat. *Naſturtium Indicum*, Park. Ger. Raii Hiſt. 487. *Naſturtium peregrinum, quod Pe-*

ruvianum, Lugd. Hiſt. *Flos ſanguineus*, Monard. *Acriviola*, *Naſturtium Hiſpanicum*, *Naſturtium peregrinum*, *Flos cruentus*, Nonnull.

Sa racine eſt petite, fibreuſe, blanche, rampante ; elle pouſſe pluſieurs tiges aſſez minces qui grimpent & s'entortillent autour des arbres & des plantes voiſines. Ses feuilles ſont alternes, arrondies & comme compaſſées en forme de petits boucliers, ordinairement plus larges que longues, quelquefois anguleuſes comme le Lierre, d'un verd clair en deſſus & liſſes, plus pâles en deſſous, un peu velues, & chargées de quelques nervures qui partent de la queue placée preſqu'au centre de la feuille, comme dans le nombril de Vénus, & forment autant de rayons qui vont ſe terminer juſqu'au bord ; leurs queues ſont longues d'une palme ou d'une palme & demie, entortillées de même que les tiges. Des mêmes nœuds d'où partent les pédicules des feuilles, ſortent d'autres pédicules qui ſoutiennent des fleurs compoſées de cinq pétales ou feuilles arrondies, d'une belle couleur jaune tirant ſur le ponceau, très-odorantes, plus étroites à leur naiſſance, & barbues en cet endroit, diſ-

poſées dans les échancrures du calice qui eſt d'un jaune-verdâtre & d'une ſeule pièce découpée en cinq parties oblongues, étroites, & terminées à leur partie poſtérieure d'un éperon creux qui a la figure d'un Capuchon ou Capuce qui a donné le nom à la plante, long de près d'un pouce, jaune & rayé de quelques lignes de pourpre. Quelques étamines rougeâtres & chargées de ſommets de même couleur naiſſent du centre de la fleur, & environnent un Piſtile dont la baſe devient un fruit à trois coques ou capſules, qui renferment chacune une ſemence preſque ronde, de groſſeur médiocre, couverte d'une écorce verte & ridée.

La petite Capucine ou le petit Creſſon d'Inde; *Cardamum ſeu Naſturtium Indicum minus*, Offic. *Naſturtium Indicum minus*, C. B. P. 306. *Cardamindum minus & vulgare*, Inſt. R. H. 430. *Naſturtium Indicum*, Dod. Pempt. 397. *Flos ſanguineus verus*, Quorumd.

Elle eſt ſemblable à la précédente, ſinon qu'elle eſt plus petite en toutes ſes parties, & que ſa fleur eſt d'un jaune d'or ou de ſoufre plus ou moins lavé, dont les feuilles ſont marquées à

leur baſe d'une tache de vermillon remarquable par ſa couleur brillante & par ſa figure rhomboïde, avec des lignes ou rayes enſanglantées & agréables à la vue. Quelquefois elle double, & cette variété qui eſt fort recherchée des Curieux a cela de commode qu'elle ſe multiplie aiſément de bouture, comme les autres ſe multiplient de graine.

La Capucine n'a rien de commun avec le Creſſon ordinaire que l'odeur & le goût, avec les propriétés. On la cultive dans les jardins, principalement à cauſe de ſa beauté; elle nous vient originairement du Pérou, d'où elle a été apportée non ſeulement en Europe, mais auſſi dans les autres contrées des Indes Occidentales; elle fleurit preſque pendant tout l'Eté, & dure bien avant dans l'Automne, juſqu'à ce qu'enfin elle périſſe par le froid des premiéres gelées qu'elle ſouffre impatiemment: mais dans les pays chauds elle demeure verte & donne des fleurs toute l'année. On en fait des paliſſades fort réjouiſſantes; elle lève facilement, & demande peu de terre; ſes graines ne tiennent guères, & elles tombent d'elles-mêmes ſi-tôt qu'elles ſont meures.

Les deux eſpèces de Capucine dont nous venons de parler ont les mêmes vertus, & ces vertus ſont à peu près pareilles à celles du Creſſon Alenois ; elles contiennent beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel. Les feuilles & les fleurs peuvent être données avec ſuccès aux Scorbutiques ; elles ſont cependant d'un uſage plus familier dans les alimens que dans les Remèdes : on en confit au vinaigre les boutons de fleurs avant leur développement comme on fait les Câpres, & on les ſert en ſalade & en aſſaiſonnement ſur les tables les plus délicates. On doit avoir ſoin d'ajoûter dans la bouteille où on les confit trois ou quatre gouſſes meures de *Capſicum* ou Poivre d'Inde ; ſans cette précaution on trouve au bout de quelque temps de gros vers qui ſont éclos dans le vinaigre, & qui dégoûtent d'employer les Capucines confites ; mais au moyen de ces fruits il n'y en paroît point, & la bouteille ſe conſerve bonne juſqu'à la fin. Les fleurs de Capucine ſe mettent auſſi dans les ſalades préparées avec les Laitues & autres Légumes ; ce qui y ajoute la grace du goût & de la vue, outre qu'elles remédient aux eſtomacs froids & débiles, ou venteux. *Simon*

Paulli raconte qu'un homme digne de foi nouvellement arrivé de l'Amérique lui avoit donné comme un grand ſecret contre la Galle invétérée & les playes récentes, l'huile ſimple faite par infuſion des fleurs de Capucine, qui ſe prépare en prenant telle quantité que l'on veut de bonne huile d'Olives, dont on emplit à moitié une bouteille qu'on achève de remplir avec des fleurs de Capucine; on expoſe cette bouteille au Soleil bien bouchée, juſqu'à ce que le tout ait acquis une conſiſtance de bouillie, pour s'en ſervir en liniment.

Nepeta.

Herbe au Chat, ou Cataire; *Mentha Cataria ſive Nepeta*, Offic. *Mentha Cataria vulgaris & major*, C. B. P. 228. *Mentha Cattaria*, J. B. 3. 225. Raii Hiſt. 548. *Cataria major vulgaris*, Inſt. R. H. 202. *Cataria herba*, Dod. Pempt. 99. *Calamenthæ* 1. *genus*, Fuchſ. *Nepeta vulgaris*, Trag. *Nepeta Germanica*, Camer. *Mentha felina*, Tab. Ger. Eyſt. *Herba Gattaria*, Matth. *Cataria herba*, *vulgò Calamintha tertia*, Dioſc. Cæſ. *Calamintha montana*, Lon.

Herba felis, Lugd. Hiſt. *Nepeta floribus interruptè ſpicatis pedunculatis,* Linn. Hort. Cliff. 310. *Herba Cati*, *Calamintha felina ſeu Cataria*, *Balſamita montana ſeu major*, Quorumd.

Sa racine eſt ligneuſe, diviſée en pluſieurs branches; elle pouſſe une tige qui s'élève à la hauteur de trois pieds & plus, quarrée, velue, rameuſe, rougeâtre en bas proche de la terre, du reſte blanchâtre, & qui produit des rameaux toujours oppoſés deux à deux. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de la grande Ortie ou de la Méliſſe, dentelées en leurs bords, pointues, lanugineuſes, blanchâtres, attachées à de longues queues, d'une odeur de Menthe forte, d'un goût brûlant & âcre. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges & des branches, ordinairement preſſées, formées en gueule, purpurines ou blanchâtres, diſpoſées en maniére d'épis; chacune de ces fleurs eſt un tuyau découpé par le haut en deux lèvres & ſoutenu par un calice fait en cornet. Lorſque la fleur eſt paſſée, il lui ſuccède quatre ſemences ovales. Cette plante croît dans les jardins, le long des chemins, ſur les bords des levées & des foſſés dans des endroits humides; les

chats l'aiment paſſionnément; ils ſe roulent deſſus, & en mangent avec plaiſir. On la trouve aux environs de Paris ; elle fleurit en Juin & Juillet.

L'Herbe aux Chats eſt aromatique, âcre, amère, & ne rougit point le papier bleu; ce qui fait connoître qu'elle contient un ſel volatil aromatique huileux, dans lequel la partie urineuſe domine, de même que dans le ſel volatil huileux artificiel. Elle eſt fort apéritive, & propre à provoquer les Règles & à guérir les vapeurs; il faut s'en ſervir à la manière de Thé, ou la faire infuſer dans du vin. On l'employe comme les autres plantes Anti-hiſtériques dans les Lave-pieds contre les mêmes maladies. *Taberna-Montanus* dit que ſi on la fait bouillir dans l'Hydromel, elle guérit la jauniſſe & la toux violente. *Gaſpard Hoffmann* aſſure qu'elle guérit la Galle, en trempant ſeulement les mains dans ſa décoction. Il eſt étonnant combien les Chats recherchent cette plante; ils l'embraſſent & la baiſent en faiſant mille contorſions. On remarque qu'ils l'aiment beaucoup mieux, ſi on la tranſplante de la Campagne dans les jardins; car alors elle devient plus tendre par la culture, & ſon odeur eſt plus

douce & moins forte. Voilà pourquoi on ne sçauroit l'élever dans un jardin à moins de la couvrir d'épines; à force de se rouler dessus, les Chats la brisent, & battent tellement l'endroit où elle est plantée qu'il est impossible de la faire venir d'un beau port. C'est à raison de cette sympathie qu'on lui a donné le nom d'*Herbe au Chat*.

Les feuilles de la Cataire entrent dans l'eau Générale, dans l'eau Hystérique & dans les Trochysques Hystériques de la Pharmacopée de Paris. Toute la plante entre dans le syrop d'Armoise, & ses sommités dans la poudre *de Chalybe* de la même Pharmacopée.

NERION.

LAURIER-ROSE, Nerion, Oléandre, Rosage ou Rosagine; *Nerium, Rhododendrum seu Rhododaphne*, Offic. *Nerion floribus rubescentibus*, C. B. P. 464. Inst. R. H. 605. *Nerion, sive Rhododendron flore rubro*, J. B. 2. 141. *Nerium, sive Oleander*, Ger. Raii Hist. 1767. *Oleander, Laurus Rosea*, Lob. icon. 364. *Oleander, sive Laurus Rosea*, Park. *Rhododaphne*, Gesn, Hort. Cæs.

Nerion flore rubro, Eyſt. *Rhododendron*, Dod. Bellon. *Neris*, Nicand. *Roſa Laurea*, Apul. *Arbor Roſea*, *Oleandrum Roſago*, Nonnull.

Sa racine eſt longue, ligneuſe, polie, d'un goût ſalé; elle jette beaucoup de tiges, aſſez groſſes, fermes, droites, d'un verd pâle tirant ſur le jaune, pleines de ſuc. Ses feuilles ſont oblongues, pointues, plus grandes & plus larges que celles de l'Amandier, épaiſſes, dures & roides, diſpoſées pour l'ordinaire trois à trois, quelquefois oppoſées deux à deux le long des rameaux, d'un verd-brun en-deſſus comme les feuilles de Laurier, & blanchâtres en deſſous à cauſe des taches ſemées çà & là, ſans ſuc. Ses fleurs ſont fort belles à voir, grandes, odorantes, d'un beau rouge à peu près comme les roſes incarnates; dont chacune eſt un tuyau évaſé par le haut en manière de ſoucoupe diviſée en cinq parties comme dans la Pervenche, à cinq ſommets blancs & velus. Quand les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des ſiliques preſque cylindriques, longues comme le doigt, qui regardent en haut, & renferment pluſieurs ſemences garnies d'aigrettes. Le

Laurier-Rose à fleur blanche n'est qu'une variété du précédent.

Dioscoride dit que cet Arbrisseau se plaît dans les lieux maritimes & le long des Rivières ; & l'expérience le confirme, jointe au témoignage des plus grands Botanistes, tels qu'*Anguillara*, *Camerarius*, *Matthiole*, *Dalechamp*. Il croît quelquefois en Arbre ; il a le port du Laurier par son feuillage qui est toujours verd, & du Rosier par sa fleur, d'où vient son nom. On le cultive soigneusement dans les jardins dont il fait un agréable ornement ; il donne beaucoup de fleurs, & sa culture n'est point difficile. Il faut seulement avoir soin de le défendre des grandes gelées durant l'Hiver. *Dioscoride* & *Pline* disent que les feuilles & les fleurs du Nerion sont un poison aux Mulets, aux Asnes, aux Chiens, aux Moutons, & à la plûpart des Quadrupèdes ; mais qu'elles sont utiles aux hommes contre les morsures des serpens, étant bues dans du vin, sur-tout si l'on y ajoûte de la Rue, & que les animaux foibles, comme les Chévres & le menu Bétail, meurent s'ils boivent de l'eau où les feuilles du Laurier-Rose ont trempé : mais *Galien*, que nous sommes plus disposés à croire en

cette rencontre, dit que le Nerion pris intérieurement eſt pernicieux à l'homme & aux bêtes.

Le Laurier-Roſe contient beaucoup de ſel & d'huile. Cet Arbriſſeau doit être regardé comme un poiſon non ſeulement pour les hommes, mais encore pour toutes ſortes d'animaux qui en mangent; il excite des angoiſſes inſupportables; le ventre ſe gonfle, & il s'enſuit bientôt une inflammation univerſelle de tous les viſcéres, & une extinction radicale de toute chaleur naturelle. Les Remèdes contre ce poiſon ſont l'huile d'Olives, l'huile d'Amandes douces, le lait & le beurre frais bouillis enſemble & bûs abondamment; la décoction des figues, de racines de Guimauve & d'autres choſes mucilagineuſes & graſſes, propres pour adoucir & envelopper l'âcreté de ce poiſon corroſif. Selon *Galien*, les feuilles de Laurier-Roſe étant écraſées & appliquées extérieurement ſont digeſtives, réſolutives, & bonnes contre la morſure des bêtes venimeuſes. Ces mêmes feuilles ſont employées dans la poudre Sternutatoire de la Pharmacopée de Paris.

NICOTIANA.

Nicotiane.

QUOIQUE la Nicotiane ſoit originairement venue d'Amérique, & par conſéquent étrangère par rapport à nous, il nous a paru néanmoins que nous pouvions bien la mettre ici au nombre des plantes de notre Pays, vu qu'elle eſt devenue ſi commune par la culture qu'elle s'eſt comme naturaliſée dans toute l'Europe. Il en faut dire à peu près autant de la Melongène, de la Pomme de Merveille, du Myrte, du Nerion, & d'autres plantes ſemblables qui ſe ſont familiariſées dans nos jardins. On diſtingue dans les boutiques trois ſortes de Tabac, le grand, le moyen & le petit.

La Nicotiane à large feuille, le grand ou vrai Tabac mâle, l'Herbe à la Reine, l'Herbe de l'Ambaſſadeur, l'Herbe du Grand-Prieur, l'Herbe de Sainte Croix, la Tornabonne, l'Herbe Sainte ou Sacrée, le Petun; *Nicotiana major*, Offic. *Nicotiana major, latifolia*, C. B. P. 169. Inſt. R. H. 117. *Nicotiana major, ſive Tabacum majus*, J. B. 3. 629.

Hyoſcyamus Peruvianus Dod. Pempt. 452. *Sana Sancta Indorum*, Lob. 584. *Tabacum latifolium*, Cam. Eyſt. *Tabacco latifolium*, Park. Raii Hiſt. 713. *Perebecenuc Oviedo*, Lugd. Hiſt. 1901. *Picielt Mexicanorum* Hern. 312. *Buglosſum Antarcticum*, *aliis Tabacum*, Monard. *Petum Theveti latifolium*, Cluſ. *Tornabona, quæ à Tornabonio miſſa*, Cæſ. *Herba Sanctæ Crucis fœmina*, Caſt. *Herba Reginæ*, *Herba Legati*, *Herba Prioris*, *Herba Sancta ſive Sacra*, *Herba Divina*, *Herba Medicæa*, *Herba Panacea*, *Vulneraria Indica*, *Eleemoſinaria*, Quorumd.

Sa racine eſt blanche, fibreuſe, d'un goût fort âcre; elle pouſſe une tige haute de cinq à ſix pieds, groſſe comme le pouce, & même plus ronde, velue, remplie de moëlle blanche. Ses feuilles ſont amples; plus grandes que celles de l'Aunée ou de la Patience aquatique, ſans queues, alternes, attachées à la tige par de larges appendices, velues, un peu pointues, nerveuſes, d'un verd-pâle tirant ſur le jaune, glutineuſes au toucher, d'un goût âcre, chaud & brûlant, mais qui ſe diſſipe aiſément, leſquelles étant mâchées ou contuſes teignent d'une couleur jaune; le ſom-

met de la tige se divise en plusieurs rameaux ou rejettons qui soutiennent des fleurs faites en Campanes ou en Godets découpés en cinq parties de même que le calice, renversées ou rabattues ordinairement sur les bords, de couleur purpurine; & les sommets des étamines sont semés d'une petite poussière cendrée. Lorsque les fleurs sont passées, il leur succède des fruits membraneux, oblongs, partagés en deux loges, par une cloison mitoyenne, lesquelles contiennent une infinité de semences menues, très-petites eu égard à la grandeur de la plante, & roussâtres. Toute la plante a une odeur forte, ainsi que la suivante. C'est une plante d'Eté parmi nous; cependant elle endure quelquefois l'Hiver dans nos jardins, lorsqu'il est modéré; elle fleurit comme les autres Nicotianes en Juillet & Août dans ce pays-ci, & est ordrnairement annuelle; au lieu que dans le Bresil où la terre est bonne & l'air toujours tempéré, elle fleurit continuellement & vit dix ou douze ans; sa graine se peut conserver six années en sa fécondité, & ses feuilles près de cinq en leur force.

La Nicotiane à feuille étroite, le

Tabac de Virginie, le Petun des Amazones ; *Nicotiana major, ſeu Tabacum anguſtifolium*, Offic. *Nicotiana major, anguſtifolia*, C. B. P. 170. Inſt. R. H. 117. *Nicotiana, ſive Tabacum folio anguſtiore*, J. B. 3. 630. *Hyoſcyami Peruviani altera*, icon. Dod. Pempt. 452. *Tabacum, ſive Herba Sancta minor*, Lob. icon. 584. *Herba Sanctæ Crucis mas*, Caſt. *Petum anguſtifolium*, Cluſ. Exot. 310. *Tabacco anguſtifolium*, Park. Raii Hiſt. 714. *Sana Sancta Indorum*, Ger. *Tabacum anguſtifolium*, Cam. Hort. *Tubac, Tubacka, Tabacca, Pœtum, Petunum, alterum paulò minore folio*, Nonnull.

Cette ſeconde eſpèce de Nicotiane différe de la précédente en ce que ſes feuilles ſont plus étroites, plus pointues, & attachées à leur tige par des queues aſſez longues : du reſte, elles ſe reſſemblent l'une & l'autre.

La Nicotiane à feuille ronde, la petite Nicotiane, le Tabac femelle, le faux Tabac, le Tabac du Méxique ; *Nicotiana fœmina*, Offic. *Nicotiana minor*, C. B. P. 170. Inſt. R. H. 117. *Priapeia, quibuſdam Nicotiana minor*, J. B. 3. 630. Raii Hiſt. 715. *Hyoſcya-*

mus luteus, Dod. Gesn. Hort. Cam. Ger. Anguill. *Hyoscyamus Peruvianus*, Taber. *Tabacco Anglicum*, Park. *Petum quartum*, Clus. ad Monard. *Tornabonæ congener*, Cæsalp. *Priapæa, Peti tertium genus, Petum minus folio rotundiore*, Nonnull.

Sa racine est tantôt simple & grosse comme le petit doigt, tantôt divisée en plusieurs fibres, tendres, blanches, qui se répandent au large, mais peu avant dans la terre ; elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi ou de deux pieds, ronde, velue, solide, quelquefois de la grosseur du doigt dans un terrain gras, rameuse, glutineuse au toucher. Ses feuilles sont espacées, rangées alternativement, arrondies, obtuses par le bout, grasses, d'un verd-brun, godronnées, attachées à des queues courtes. Ses fleurs sont au haut des tiges & des rameaux, assez nombreuses, portées sur de courts pédicules, divisées en cinq découpures dont les bords sont renversés, avec cinq étamines dont les sommets sont de couleur cendrée ainsi que le Pistile, plus petites que celles des espèces précédentes, & d'une couleur jaune verdâtre ; chaque fleur est soutenue sur un calice velu, visqueux, partagé en cinq quartiers. Quand les fleurs sont passées, il

leur

leur ſuccède des capſules arrondies en forme de nombril, qui dans la maturité s'ouvrent en deux parties, remplies d'un nombre innombrable de menues ſemences d'un jaune-tanné, & d'un goût âcre. Cette plante nous vient auſſi originairement de l'Amérique ; elle eſt annuelle, & ſe renouvelle aiſément de graine : car dès qu'une fois elle a été tranſplantée dans un jardin, elle y repullule tous les ans avec abondance, & commence à paroître au mois de Mai. *Cluſius* dit que cette eſpèce de Tabac eſt bonne à la plûpart des maladies auxquelles ſert le véritable Petun, mais qu'elle eſt beaucoup plus foible ; auſſi a-t'elle peu d'odeur en comparaiſon des autres. En Eſpagne & en Portugal le Tabac demeure toujours verd comme le Citronnier ; mais dans les pays froids il périt aux premières gelées, & l'hiver on ne le peut conſerver que très-difficilement dans les ſerres, en pot ou en caiſſe. En Amérique il vient très-haut, ſurtout le mâle, & ſon odeur eſt des plus pénétrantes. Depuis qu'il nous a été apporté des Iſles, on l'a cultivé ſoigneuſement en Europe ; on employe indifféremment les feuilles des deux premières eſpèces pour faire le Tabac en corde &

en poudre, dont l'ufage eft fi commun; on ramaffe en Août & en Septembre les feuilles des plantes dont on a coupé les fommités pour les empêcher de porter de la fleur. Nous n'expliquerons point la préparation du Tabac en corde & en poudre, dont il y a de plufieurs fortes qui font employées pour le plaifir autant que pour la néceffité, & dont l'excès ou l'abus n'eft pas moins dangereux qu'un ufage réglé en peut être utile. Il nous fuffira de parler ici de la manière dont on s'en fert pour les ufages de la Médecine.

On a donné à cette plante bien des noms différens. Dans les Indes Occidentales, fon pays natal, elle a toujours porté celui de Petun, fur tout au Brefil & dans la Floride, & elle le garde encore aujourd'hui dans l'un & dans l'autre monde. Les Efpagnols qui la connurent premièrement à Tabaco Province du Royaume de Jucatan ou de la Nouvelle Efpagne fur la mer Méxique, lui donnèrent le nom de Tabac, du lieu où ils l'avoient trouvée, & ce nom a prévalu fur tous les autres. *Jean Nicot* Maître des Requêtes, Ambaffadeur de *François II.* auprès de *Sebaftien* Roi de Portugal en 1560, en ayant eu

connoiſſance par un Portugais, Officier de la Maiſon Royale, d'autres diſent par un Marchand Flamand qui l'avoit apportée de la Floride, la préſenta au Grand-Prieur à ſon arrivée à Liſbonne; & puis à ſon retour en France à la Reine *Catherine de Médicis* Mère du Roi; & tous trois l'ayant miſe en réputation par les expériences qu'ils en firent faire, elle fut nommée *Nicotiane*, l'*Herbe du Grand-Prieur*, ou l'*Herbe de la Reine*. Le *Cardinal de Sainte Croix*, Nonce en Portugal, & *Nicolas Tornabon*, Légat en France, l'ayant les premiers introduite en Italie lui acquirent les noms d'*Herbe de Sainte Croix* & de *Tornabonne*. Quelques-uns l'ont appellée *la Bugloſe* ou *la Panacée Antarctique*; d'autres l'*Herbe Sainte* ou *Sacrée*, apparemment à cauſe de ſes vertues miraculeuſes. Il y a eu des Botaniſtes qui à raiſon de ſa vertu Narcotique qui lui eſt commune avec la Juſquiame, en ont fait une eſpèce, & l'ont nommée *la Juſquiame du Pérou*: mais comme elle en diffère tant par ſon port extérieur, que par ſes parties principales qui ſont la fleur, les capſules & la ſemence, quoiqu'elle en ait les propriétées, elle conſtitue un genre propre & particulier. Au reſte, *Thevet* a diſputé

à *Nicot* la gloire d'avoir donné le Tabac à la France ; & c'eſt ſans conteſtation que *François Drack* fameux Capitaine Anglois qui conquit la Virginie, en enrichit ſon Pays. *Jean Liébault*, dans ſa *Maiſon Ruſtique* a avancé que le Tabac étoit originaire d'Europe, & qu'avant la découverte du Nouveau Monde on en trouva diverſes plantes dans les Ardennes : mais *Magnénus* le rend à l'Amérique ; & pour réſoudre la difficulté de *Liébault*, il oſe dire que les vents en avoient pu apporter la ſemence des Indes dans l'Europe.

Les trois eſpèces de Tabac ſont d'uſage, mais on ſe ſert plus communément du mâle tant intérieurement qu'extérieurement. Néanmoins au défaut du Tabac mâle on peut ſe ſervir du Tabac femelle pour les maux externes, quoiqu'il n'ait pas tant d'efficacité. Les vertus de cette plante ſont eſtimées ſi grandes & en ſi grand nombre, qu'on l'a appellée *Panacée* ou l'*Herbe à tous maux*. La Nature n'a jamais rien produit dont l'uſage ſe ſoit étendu ſi univerſellement & ſi rapidement, & l'on s'en eſt fait depuis quelque temps une ſi furieuſe habitude qu'il n'eſt guères de perſonne qui n'en uſe ; ce n'étoit au-

trefois qu'une ſimple production ſauvage d'un petit canton de l'Amérique: mais depuis que cette plante a été envoyée en Europe, tout le monde connoît ſon mérite & ſa vogue ; & l'on en prend ſoit par le nez en feuilles, rapé ou en poudre, ſoit en fumée ou en mâchicatoire. Les lieux les plus renommés où elle croît ſont Verine, le Bréſil, Borneo, la Virginie, le Méxique, l'Italie, l'Eſpagne, la France, la Hollande, l'Angleterre; car le Tabac vient par-tout & ſe vend très-cher, quoiqu'il coûte fort peu. Il eſt à preſent défendu d'en cultiver preſque par toute la France. Ailleurs on ne le cultive guères que pour avoir ſes feuilles; il demande une terre graſſe & humide, bien expoſée au midi, bien labourée & amendée par beauçoup de fumier bien conſommé. Plus le climat eſt Septentrional, plus il veut d'attention & être planté à l'abri d'un bon mur qui le pare du vent du Nord & du froid ſon ennemi capital. Le temps de le ſemer en ce pays-ci eſt au commencement d'Avril; les Indiens & les Eſpagnols le ſément en Automne, ou en Août au plutôt. Le Tabac a eu ſes Antagoniſtes ainſi que ſes Panégyriſtes; on en a dit le pour &

contre, les uns tout le bien, & les autres tout le mal possible. *Amurat IV.* Empereur des Turcs, le Grand Duc de Moscovie, & le Roi de Perse, en défendirent l'usage à leurs Sujets sous peine de la vie, ou d'avoir le nez coupé. *Jacques Stuart* Roi d'Angleterre, a fait un Traité sur le mauvais usage du Tabac, de même que *Simon Paulli* premier Médecin du Roi de Dannemarck. On trouve une Bulle d'*Urbain VIII.* par laquelle il excommunie ceux qui prennent du Tabac dans les Eglises. Un des plus curieux morceaux du Voyage de l'Amérique par le Pere *Labat* Jacobin, est l'origine & la préparation du Tabac, dont il parle au long dans le dernier Chapitre de son quatriéme Tome ; il dit que cette plante fut comme une pomme de Discorde qui alluma une guerre très-vive entre les Sçavans, & qu'en 1699. M. *Fagon* premier Médecin du Roi n'ayant pu se trouver à une Thèse de Médecine contre le Tabac, à laquelle il devoit présider, en chargea un autre Médecin dont le nez ne fut pas d'accord avec la langue ; car on remarqua que pendant tout le temps que dura l'Acte il eut la tabatiére à la main, & ne cessa pas un moment de pren-

dre du Tabac. Quelques-uns ont prétendu que le Tabac d'Europe étoit le moins nuiſible, & qu'il étoit à préférer à celui d'Amérique, tant parce que ce dernier eſt moins conforme à notre tempérament, que parce qu'il eſt déja vieux lorſqu'on nous l'apporte. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous les autres Tabacs ne ſont que des plantes avortées en comparaiſon de celui de l'Amérique, qui eſt toujours le plus fort. Les plus célèbres Auteurs qui ont écrit du Tabac, ſont *Magnenus*, *Thorius*, *Everart*, *Cohauſen*, *Falkenburg*, *Dorſtenius*, *Schriverius*, *Marrandon*, *Albinus*, *Barnſtein*, *Lauremberg*, *Victor Pallu*, *de Prade*, *Charles Etienne* & *Jean Liébault*, *Simon Paulli*, *Jacques I.* Roi d'Angleterre.

Les trois eſpèces de Nicotiane que nous venons de décrire ſervent preſque également en Médecine; elles donnent par l'analyſe chimique un eſprit, beaucoup d'huile & de ſel fort âcre, volatil & fixe. Toutes purgent par haut & par bas avec violence, & conviennent priſes intérieurement dans l'Apopléxie, la Léthargie, & dans pluſieurs autres maladies. Mais il faut une main habile & prudente pour diriger ce Remède; car le caractère âcre & cauſtique de cet-

te plante la doit faire redouter; & si elle peut faire du bien, elle peut aussi faire beaucoup de mal. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Decurie 2. ann.* 8. *Observ.* 206. qu'une personne ayant jetté malicieusement un petit morceau de Tabac dans un vaisseau où cuisoient des pruneaux, tous ceux qui en mangèrent furent surpris peu après d'anxiétés, de défaillances, & de vomissemens si énormes qu'ils pensérent tous en mourir. *Borelli* rapporte, *Centurie* 4. *Observ.* 31., qu'un jeune homme ayant voulu essayer de fumer, & n'ayant pas eu l'adresse de rejetter la fumée du Tabac, se trouva si mal de celle qu'il avala, qu'il tomba dans une jaunisse qui lui dura très-long-temps, & dont il ne fut guéri que par l'usage des Conserves de fleurs de Genêt & de Souci.

On doit se servir des différentes préparations de cette plante avec bien de la précaution : mais en les plaçant dans les cas où elles conviennent, elles produisent des effets merveilleux. *Zacutus Lusitanus* en parle ainsi contre l'Epilepsie : j'ai vu, dit-il, plusieurs Enfans, & même des Adultes, auprès desquels j'avois tenté une infinité de Remèdes contre cette

maladie, des Cautères entretenus longtemps ouverts, ſans que le tout eût ſervi de rien, & qui étoient prêts à ſuccomber ſous la violence de leurs accès, lorſque je m'aviſai de leur preſcrire un ſyrop composé de miel & de ſuc de feuilles de Nicotiane, dont ils prenoient quelques cuillerées dans la journée trois heures après le repas, en continuant pendant quarante jours. Au bout de ce temps qu'ils en eurent pris environ trois onces, ils ſe trouvèrent guéris radicalement de leur maladie, ſans eſſuyer depuis de nouvelles rechutes. J'avois eu ſoin de faire précéder cet uſage du ſyrop de quelques purgations. *Riviere* aſſûre la même choſe dans ſa Pratique en indiquant le ſyrop de Nicotiane *de Quercetan* contre l'Epilepſie; ce qui eſt encore prouvé par une Obſervation des *Ephémérides d'Allemagne, Décurie* 2. *ann.* 3., où le Docteur *Ludovic Hanneman* rapporte qu'ayant donné à une Epileptique un lavement composé d'une décoction de feuilles de Nicotiane, elle en fut ſi efficacement purgée par haut & par bas, que depuis ce temps-là elle n'avoit reſſenti aucune attaque de ſa maladie: mais cette façon d'employer le Tabac en lavement n'eſt pas ſans dan-

ger, & M. *Chomel*, célèbre Médecin de Paris, dans son *Traité des Plantes usuelles*, observe qu'ils produisent quelquefois des effets aussi fâcheux que les Purgatifs les plus âcres, & qu'il a vu des Malades qui ayant pris de ces lavemens dans des assoupissemens léthargiques avoient en effet recouvré le sentiment & la connoissance, mais étoient tombés ensuite dans des Convulsions accompagnées de vomissemens, de sueurs froides, d'un pouls foible & frémissant, & autres accidens funestes, quoiqu'ils eussent rendu ce Remède aussitôt après l'avoir reçu; & s'ils n'avoient été promptement secourus par l'eau tiède, le lait & l'huile d'Amandes douces, pris par haut & par bas, ils auroient péri infailliblement. Il faut donc se donner de garde de les employer dans les tempéramens secs, bilieux, & susceptibles d'irritation; mais dans les tempéramens phlegmatiques & relâchés nous les croyons non seulement sans danger, mais encore efficaces. Ainsi ils conviennent dans les cas où il faut réveiller les Esprits, & augmenter les oscillations des solides comme dans toutes les affections soporeuses, qui reconnoissent pour cause une surabondance de séro-

fité, ou un grand épaiſſiſſement de la lymphe.

Pour revenir au ſyrop de Nicotiane de *Quercetan*, ce ſyrop eſt encore excellent dans l'Aſthme & la Toux opiniâtre ; il procure une expectoration facile & abondante, ſans faire vomir ; tout l'art conſiſte à dépouiller le Tabac de ſa vertu émétique par une digeſtion du ſuc de ſes feuilles dans l'Hydromel & l'Oxymel pendant deux ou trois jours. Cet Auteur nous a laiſſé deux ſortes de ſyrop de Tabac ; le ſimple, qui ſe donne depuis une demi-cuillerée juſqu'à une cuillerée quelques jours de ſuite. L'autre compoſé, dont la doſe eſt depuis une once juſqu'à deux ; on ajoûte dans ce dernier les plantes pectorales-bechiques, ſçavoir le Capillaire ; le Tuſſilage, & autres ſemblables : le Séné même & l'Agaric y ſont employés. *Melchior Fricht* Médecin Allemand, de qui nous avons un *Traité de l'uſage qu'on peut faire des Poiſons en Médecine*, aſſûre n'avoir jamais trouvé de meilleur Remède contre la vomique du Poumon & l'Empyême, que la Décoction de Tabac mêlée avec du ſucre, & qu'il en a vu pluſieurs fois des effets merveil-

leux ; ce qui eſt confirmé par de célèbres Praticiens.

Nous ne nous arrêterons pas ſur l'uſage du Tabac en poudre pris par le nez ; perſonne n'ignore qu'il excite l'éternuement & procure une abondante évacuation de ſéroſités, ſur-tout à ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude. On mâche & on fume auſſi les feuilles de cette plante ſéchées & miſes en corde, leſquelles par le ſel âcre & piquant qu'elles contiennent, expriment des glandes du palais & de la bouche une quantité de ſalive aſſez conſidérable, pour decharger le Cerveau d'une ſurabondance de lymphe qui pourroit cauſer de dangereuſes maladies.

Ainſi le Tabac pris par le nez, mâché ou fumé, eſt très-utile pour prèvenir l'Apopléxie, la Paralyſie, les Catarrhes, les Fluxions, la Migraine, & le Rhumatiſme. Mais il faut avoir attention d'en uſer modérément ; car ſi l'on en fait excès, l'uſage en devient certainement funeſte. *Olaüs Borrichius*, dans une lettre écrite à *Bartholin*, rapporte d'une perſonne qui s'étoit deſſéché le cerveau à force de prendre du Tabac, qu'après ſa mort on ne lui

trouva dans la tête qu'un petit grumeau noir composé de plusieurs membranes. *Simon Pa lli* prouve aussi que ceux qui prennent du Tabac par excès sont sujets à perdre l'odorat, & que celui qu'on prend en fumée gâte le cerveau, & rend le crâne noir, quoique cela soit difficile à croire; le même Auteur ajoûte que les Marchands trompeurs mettent le Tabac dans des retraits ou latrines, afin qu'étant chargé du sel volatil des excrémens il en devienne plus âcre, plus puant & plus fort. Nous pourrions en citer bien d'autres exemples; mais nous nous bornerons à deux tirés des Journaux d'Allemagne lesquels sont du Docteur *Joseph Lanzoni année* 1730. *pag.* 179. Ce Docteur rapporte avoir connu un soldat qui avoit contracté une telle habitude de prendre du Tabac en poudre, qu'il ne pouvoit s'en passer, en consommant par jour jusqu'à trois onces; que ce soldat à l'âge de 32. ans commença à être attaqué de vertiges, qui furent bientôt suivis d'une Apopléxie violente qui l'emporta. L'autre éxemple qu'il rapporte, est d'une personne que l'usage immodéré du Tabac d'Espagne rendit aveugle, & ensuite Paralytique. Enfin il seroit

trop long de rapporter ici tous les mauvais effets que le Tabac produit, lorſqu'on en fait excès : il affoiblit la mémoire; il cauſe des tremblemens par les irritations qu'il excite dans les nerfs : il conſume cette lymphe douce qui ſert de nourriture aux parties, & par-là il jette dans l'amaigriſſement & la conſomption, ſur-tout les gens naturellement maigres & bilieux, qui par cette raiſon devroient ſe l'interdire.

Quant à l'uſage extérieur de cette plante, les feuilles fraîches du Tabac ont des vertus différentes de celles qui ſont ſéches ; car elles ſont vulnéraires-deterſives, étant appliquées ſur les ulcères & les vieilles playes ; elles les nettoyent, & les conduiſent à une heureuſe cicatrice. On les écraſe, ou on les fait macérer dans le vin, ou infuſer ou bouillir dans l'huile. Celle que l'on retire de la plante par la diſtillation eſt très-bonne contre la Gratelle & les Dartres ; on en incorpore un gros avec deux onces de graiſſe, & l'on s'en ſert en liniment. Il y a des perſonnes qui employent la décoction des feuilles ſéches, ou qui font un Onguent de la poudre incorporée avec le Beurre contre ces mêmes maladies, & pour faire mourir la vermine

des Enfans : mais ces dernières préparations ſont moins ſûres que la première, & il s'en eſt enſuivi dans pluſieurs occaſions que les Malades après avoir été frottés ont été ſaiſis de Convulſions & de vomiſſemens énormes, qui en ont fait périr quelques-uns, & mis d'autres dans un extrême danger. Le Rèmede dans ces cas fâcheux eſt de donner quelque Cordial & une Limonade pour boiſſon. *Jean Bauhin* aſſûre que la Nicotiane eſt contraire aux poux & principalement aux puces qu'elle tue ; ce qu'on peut éprouver ſur les Chiens ; car auſſitôt qu'on les a frottés, ſoit de l'herbe, ſoit de ſon ſuc, elles quittent priſe comme par enchantement, & tombent en bas. En Italie on ſe ſert de ſa ſemence pour appaiſer le Priapiſme, & c'eſt peut-être delà qu'on a donné à la dernière eſpéce le nom de *Priapée*. Quelques-uns veulent que la Nicotiane ſoit froide à raiſon de ſa vertu Narcotique : mais ſon odeur réſineuſe qui n'eſt pas déſagréable, & ſa grande acrimonie qui brûle la gorge & ne purge pas moins violemment par le vomiſſement que l'Ellebore même, comme il demeure conſtant par l'expérience de pluſieurs Praticiens, tout cela démontre ſuffiſamment qu'elle

eſt chaude de ſa nature ; d'autant plus ; dit *Jean Terrentius*, que juſqu'ici l'on n'a connu aucun Narcotique qui ne ſoit chaud. *Willis* recommande l'uſage du Tabac dans les Camps & Armées, comme pouvant ſuppléer à la diſette des vivres qui n'y eſt que trop fréquente, & rendre les ſoldats moins ſenſibles à la peine & au danger, outre que c'eſt un fort bon Remède pour les préſerver & les guérir de leurs maladies tant internes qu'externes.

Les feuilles de Nicotiane entrent dans l'Eau d'Arquebuſade ou Vulnéraire, dans le Baume tranquille, dans l'Onguent de Nicotiane *de Joubert*, dans le Mondificatif d'Ache, & dans l'Onguent ſplenique *de Bauderon*. Le ſuc de cette plante entre dans l'emplâtre *Oppodeltoch*.

Ptiſane Anti-Aſthmatique.

Prenez des feuilles ſéches de Tabac, une once.

Faites-les bouillir dans trois pintes d'eau à la conſomption du tiers.

Ajoûtez-y ſur la fin des feuilles de Mauve, de Branche-urſine & de violette, de chacune une poignée.

Coulez le tout, & ajoûtez-y trois onces de ſucre blanc.

La dose est de trois verres tièdes par jour, deux le matin à jeun à deux heures de distance l'un de l'autre; & le troisiéme dans l'après-dînée.

Cette décoction est excellente dans la vomique du Poumon, dans l'Empyême, & dans l'Asthme humide.

Lavement Anti-Narcotique, ou contre les affections soporeuses.

Prenez des feuilles de Mercuriale, de Mauve & de Pariétaire, de chacune une poignée; du Séné & de la pulpe de Coloquinte, de chacun deux gros; des feuilles de Tabac, un demi-gros.

Faites bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau commune, & ajoûtez dans une livre de la colature du vin émétique trouble, & du Miel mercurial, de chacun trois onces.

Le tout pour un lavement.

Prenez des racines d'Iris de Florence, trois gros; des feuilles séches de Betoine, de Marjolaine & de Muguet, de chacune un gros; du Tabac, deux gros.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le exactement pour un sternutatoire.

Prenez du suc de Nicotiane, trois onces; de la Cire jaune, trois onces; de la Résine de Pin, une once & demie; de la Térébentine, une once; de l'huile d'Olives, une quantité suffisante, pour former un Cérat, auquel on ajoûtera du Mercure précipité blanc, deux gros.

Ce Cérat convient dans les ulcères anciens, malins & calleux; il les mondifie, & les cicatrise.

NIGELLA.

Nielle.

NOUS ne connoissons guères que deux espèces de Nielle qui soient d'usage en Médecine, sçavoir la Nielle des Champs, & la Nielle des jardins.

La Nielle des champs, la Nielle sauvage ou bâtarde, la Barbue ou Poivrette commune; *Melanthion sylvestre, seu Nigella sylvestris*. Offic. *Nigella arvensis, cornuta*, C. B. P, 145. Inst. R. H.

258. Raii Hist. 1070. *Melanthium sylvestre, sive arvense*, J. B. 3. 209. *Melanthium sylvestre*, Dod. Pempt. 303. *Nigella arvensis*, Park. *Nigella sylvestris*, Trag. Gith, *Melaspermum, sive Melanthium agreste, Melanthion spurium, Nigella agrestis, Cuminum nigrum, Cuminum sylvestre alterum*, Quorumd.

Sa racine est fibreuse, petite, blanchâtre; elle jette une tige tantôt simple, tantôt rameuse, maigre, canelée, qui atteint à peine la hauteur d'un pied. Ses feuilles ressemblent à celles d'Aneth, ou plutôt à celles de la Nielle des jardins, mais plus minces & plus espacées, découpées en petits filamens, alternes. Ses fleurs sont comme étoilées, composées de cinq feuilles, de couleur bleue, assez grandes & agréables, sans barbes, de feuilles menues qui les soutiennent comme dans la Nielle domestique, dont le milieu est occupé par une couronne de plusieurs pièces. Quand les fleurs sont tombées, il leur succède des fruits membraneux, terminés par cinq cornets à peu près comme dans l'Ancolie, qui au sommet s'écartent les uns des autres, mais qui sont unis ensemble depuis le milieu jusqu'en bas, partagés ainsi dans leur lon-

gueur en autant de loges qui renferment plusieurs semences noires & de peu d'odeur. On trouve cette plante presque partout dans les bleds, sur-tout après la moisson, où elle fleurit vers la fin de l'Eté; elle passe pour avoir la même efficacité que la Nielle cultivée, pour toutes les maladies auxquelles cette dernière convient. Aussi l'employe-t'on à son défaut.

La Nielle Romaine, la Nielle des jardins, la Nielle cultivée ou domestique, le Cumin noir ou le faux Cumin; *Melanthion sativum, seu Nigella Romana*, Offic. *Nigella flore minore, simplici, candido*, C. B. P. 145. Inst. R. H. 258. Raii Hist. 1071. *Melanthium calyce & flore minore, semine nigro & luteo*, J. B. 3. 208. *Melanthium*, Dod. Pempt. 303. Ger. *Nigella Romana, sive sativa*; Park. *Melanthium sativum*, Tab. Trag. Matth. Lac. *Nigella vulgaris semine nigro & subflavo*, Gesn. Hort. *Melanthium, sive Nigella Romana, odora*, Lob. icon. 740. *Salusandria*, Dioscorid. *Melanthium hortense. Nigella domestica, Nigella alba simplex, sive Citrina, Cuminum nigrum Germanicum*, Nonnull.

Sa racine est menue & fibreuse com-

me celle de la précédente ; elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied, grêles, canelées, assez nombreuses. Ses feuilles sont médiocrement larges, vertes, découpées menu. Ses fleurs sont placées aux sommités de ses rameaux, grandes, séparées les unes des autres, composées chacune de cinq feuilles disposées en rose, d'un blanc-pâle, accompagnées au milieu de plusieurs étamines qui sont entourées par une couronne de petits corps oblongs. Quand les fleurs sont passées, il leur succède des fruits membraneux, assez gros, terminés par plusieurs cornes, & divisés en plusieurs loges qui renferment des semences anguleuses, noires ou jaunes; d'une odeur aromatique & d'un goût piquant. Cette plante se cultive dans les jardins où elle vient aisément, & fleurit en Juillet, Août & Septembre. On se sert de sa semence en Médecine; on en fait venir d'Italie, parce qu'elle est estimée la meilleure; il faut la choisir nouvelle, bien nourrie, d'une belle couleur noire ou jaune. On cultive une troisième espèce de Nielle qui est plus petite que la précédente & qui se distingue encore par ses fleurs bleuâtres & par l'odeur de sa graine que l'on pren-

droit pour du Cumin, tant elle est forte. On appelle cette espèce *Nigella Cretica*, Nielle de Candie ou du Levant; elle a les mêmes propriétés, & fleurit en Juin.

La semence de Nielle, qui de toutes les parties de la plante est la seule dont nous nous servions en ce pays-ci, contient du sel volatil, & beaucoup d'huile aromatique mêlée avec beaucoup de phlegme, qui même est nuisible dans la semence récente; ce qui a obligé *Hoffmann* après *Tragus* d'avertir qu'on doit bien dessecher cette graine après l'avoir lavée, en la torréfiant doucement pour consumer cette humidité qui est fort pernicieuse. Son infusion est apéritive, & rétablit les Règles; elle est aussi incisive; elle attenue les viscosités des Bronches du Poumon, & en facilite l'expectoration. La dose en est d'un gros le matin à jeun incorporé avec le miel. On employe avec succès dans la Colique venteuse une Ptisane faite avec les sommités de Camomille, de Mélilot, & la graine de Nielle; & comme cette semence abonde en sel volatil huileux, elle atténue au moyen de ce principe les matières glaireuses qui s'amassent dans les sinus des Narines, &

remedie parfaitement au Rhume de cerveau & à l'enchifrenement. Pour cela on fait infuser pendant quelques heures une pincée de feuilles de Marjolaine dans un verre de vin blanc où l'on a jetté un gros de graine de Nielle; on passe le tout par un linge, & on tire cette liqueur par le nez, ayant soin auparavant de s'emplir la bouche d'eau, parce que sans cela ce qu'on attire par le nez passeroit dans la bouche & dans le gosier : l'huile essentielle tirée de cette semence produit le même effet en en frottant le bas des narines. Quoique l'on ne fasse usage en ce pays-ci que de la graine de Nielle, *Schroder* assûre que sa racine étant mâchée arrête les Hémorrhagies, & que pilée & mise dans la narine d'où coule le sang elle produit le même effet.

Cette graine entre dans le syrop d'Armoise, dans l'électuaire de bayes de Laurier *de Rhasis*, dans les Trochisques de Câpres *de Mesué*, & dans l'huile de Scorpion *de Matthiole.*

Prenez de la semence de Nielle torrefiée, du Tabac, du Styrax calamite, de chacun un scrupule; de l'Ambre gris, deux grains.

Mêlez le tout, & l'enfermez dans un

nouet que l'on portera au nez de temps en temps dans l'enchifrenement & le Rhume de Cerveau.

Opiate Anti-Asthmatique.

Prenez de la graine de Nielle lavée, bien dessechée, & puis pilée, deux gros; des fleurs de Soufre, un gros & demi; du Benjoin pulvérisé & du Blanc de Baleine, de chacun un gros.

Incorporez le tout avec le miel de Narbonne pour former une Opiate à prendre à la dose d'un gros & demi le matin à jeun, enveloppé dans du pain à chanter, en buvant par-dessus un gobelet d'infusion de fleur de Tussilage.

NIGELLASTRUM.

NIELLE des Bleds, fausse Nielle, ou Nielle bâtarde, Alesne; *Pseudo-Melanthion, seu Nigellastrum*, Offic. *Lychnis segetum major*, C. B. P. 204. Inst. R. H. 335. Raii Hist. 998. *Pseudo-Melantium*, J. B. 3. 341. *Nigellastrum*, Dod. Pempt. 173. *Lychnis, sive Lychnoides segetum & Nigellastrum*, Park. *Lychnis*

Lychnis arvensis, Tab. *Lychnis segetum*, Schwenckf. *Githago*, Trag. *Melanthium ex tritico, sive triticeum*, Hippocr. *Anthemon foliosum*, Gesn. Hort. *Agrostemma*, Linn. Hort. Cliff. 175. *Lolium*; *Nigella arvensis falsò*, Quorumd.

Sa racine est petite, simple & blanche ; elle jette une tige à la hauteur de deux coudées, oblongue, velue, genouillée, vuide, divisée en quelques rameaux. Ses feuilles sont opposées deux à deux le long de la tige, étroites, longues, égales en leurs bords, embrassant la tige par une large base, & finissant insensiblement en une pointe aiguë, velues, revêtues de longs poils blanchâtres. Ses fleurs naissent à la cime des tiges & des rameaux, à cinq petales ou feuilles fendues en deux, ordinairement purpurines, quelquefois blanches, ou d'un jaune-pâle, canelées vers le centre par des lignes de couleur plus foncée avec de petits points noirâtres, soutenues d'un calice oblong, canelé, velu, divisé en cinq quartiers, & plus haut que la fleur. Lorsque les fleurs sont tombées, il leur succède de petites têtes ou Capsules seminales oblongues, à peu près de la figure d'un Gland, qui dans la maturité s'ouvrent en cinq

parties, & contiennent plusieurs semences, grosses, anguleuses, canelées, rudes, noires comme celles de la Nielle ordinaire quand elles sont meures, d'un goût amer, sans odeur. Cette plante naît dans les champs, & se trouve partout dans les bleds; elle est en vigueur & fleurit aux mois de Mai, de Juin & Juillet. *Rai* observe que sa graine vue au Microscope ne représente pas mal un Hérisson roulé sur lui-même. Elle est annuelle comme la Nielle commune.

La Nielle des Bleds est de peu d'usage en Médecine, quoiqu'il y ait des Auteurs graves qui lui attribuent de grandes qualités: mais comme l'on a des Remèdes approuvés par l'expérience pour remplir les mêmes indications, cela fait qu'on vérifie moins les propriétés de cette plante. Il est cependant nécessaire de les connoître, les autre plantes ne se trouvant pas toujours sous la main dans les occasions où l'on auroit besoin de s'en servir, tandis que celle-ci étant extrêmement commune peut leur être substituée facilement. *Fuchsius* recommande la décoction de ses feuilles en Lotion contre la Galle, la Teigne, & les autres maladies de la peau causées par le

vice de la Lymphe ; il lui attribue auſſi une vertu mondifiante & conſolidante, & il l'employoit dans la curation des ulcères, des fiſtules, & pour arrêter les Hémorrhagies. *Simon Paulli* confirme cette dernière propriété, & rapporte que l'ayant oui recommander à *Sennert* pour ce cas-là il s'en étoit ſervi avec tant de ſuccès dans des Hémorrhagies épidémiques qui de ſon temps infectoient le Dannemarck, qu'on l'avoit preſque regardé comme un Magicien par les cures ſurprenantes qu'il faiſoit & qui tenoient du miracle. La façon de s'en ſervir eſt de tenir ſous la Langue un petit morceau de cette racine nouvellement tirée de terre.

NOLI ME TANGERE.

BALSAMINE jaune, Balſamine ſauvage ou des bois, Merveille à fleur jaune, Herbe impatiente ou *Noli me tangere*; *Impatiens herba, ſive Noli me tangere*, Offic. *Balſamina lutea, ſive Noli me tangere*, C. B. P. 306. Inſt. R. H. 419. *Noli me tangere*, J. B. 2. 908. *Impatiens herba*, Dod. Pempt. 659. *Perſicaria ſiliquoſa*, Ger. Raii Hiſt. 1328.

Mercurialis sylvestris, *Noli me tangere dicta*, *sive Persicaria siliquosa*, Park. *Chrysæa*, *Persicaria siliquata*, *Balsamita altera*, Lugd. Hist. *Æschynomene* Plin. *Impatiens pedunculis solitariis multifloris*, Linn. Hort. Cliff. 428. *Balsamina sylvestris*, *Mercurialis sylvestris altera*, Nonnull.

Sa racine est à fleur de terre, fibreuse; elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, tendre, d'un verd-clair, tournant en bas sur le purpurin, lisse, luisante, vuide rameuse, genouillée par intervalles avec des tubérosités qui imitent les nodus des Gouteux, empreinte d'un suc insipide. Ses feuilles sont rangées alternativement, semblables à celles de la Mercuriale, mais un peu plus grandes, plus larges, dentelées en leurs bords, de dents longues & pointues, faites plus en croissant, à base plus large d'une belle couleur verte, pleines de suc. Des aisselles des feuilles sortent des pédicules longs, menus, inclinés vers la terre, divisés en trois ou quatre rameaux, d'où pendent de petites fleurs à quatre feuilles inégales, semblables à celles des autres espèces de Balsamine, soutenues à dos par deux petites feuilles vertes, de couleur jaune;

representant une forte de monstre marin à petit corps & à queue deliée, courte, recourbée, pointue, lequel ouvre une grande gueule & dont la queue est semblable à la corne d'un bœuf, marquées de points rouges foncés, accompagnées dans leur milieu de plusieurs étamines blanchâtres.

Quand les fleurs sont passées, il leur succède des fruits longs, menus, noueux, d'un blanc-verdâtre, rayé de lignes vertes, panchées vers la terre, lesquels s'ouvrent en mûrissant, étant agités par le vent, ou par le moindre attouchement, & élancent par une manière de ressort en se tortillant comme des vermisseaux des semences oblongues, cendrées, brunes, ou rougeâtres. C'est aussi cette sensibilité ou vertu de ressort capable de faire peur à ceux qui ne la connoissent pas, qui lui a merité le nom de *Noli me tangere*. Cette plante qui est annuelle croît dans les bois, aux lieux humides & ombrageux; elle se trouve aux environs de Paris, & fleurit en Juin.

La Balsamine jaune contient beaucoup de phlegme, d'huile & de sel essentiel. Quelques Auteurs, & entr'autres *Dodonée*, l'ont crue d'une qualité

maligne, & l'ont miſe entre les poiſons : cependant l'expérience ne prouve point qu'elle produiſe de méchans effets, au contraire l'on y en reconnoît de fort bons. Elle eſt très-apéritive, propre pour faire uriner, pour briſer la pierre du Rein & de la veſſie, étant priſe en décoction, ou ſon eau diſtillée. *Geſner* prouve ces propriétés par pluſieurs expériences, & aſſûre que ſi l'on boit abondamment de cette Eau diſtillée, elle cauſe même le *Diabetes.* C'eſt donc avec raiſon qu'on la peut placer entre les plus puiſſans diurétiques. Quelques Auteurs lui donnent auſſi une vertu émétique & purgative : mais on ne reconnoît pas cet effet en ce pays-ci ; ce qui vient apparemment de la différence des climats qui modifient différemment les vertus des Plantes. Quant à ſon uſage extérieur, elle eſt vulnéraire, déterſive, réſolutive, & étant pilée elle s'applique avec ſuccès ſur les vieux ulcères, les déterge, & les méne à cicatrice. *Schwenckfeldt* rapporte d'après l'expérience des laboureurs & des gens de la Campagne, que cette plante mêlée avec l'Aigremoine ſert à rétablir les membres luxés.

NUMMULARIA.

NUMMULAIRE ou herbe aux écus ; Monnoyère, herbe à cent maux ou maladies ; *Nummularia*, *Centimorbia*, Offic. *Nummularia major lutea*, C. B. P. 309. *Nummularia*, *ſive Centimorbia*, J. B. 3. 370. *Nummularia*, Dod. Pempt. 600. Ger. Raii Hiſt. 1099. *Nummularia vulgaris*, Park. *Centimorbia*, Geſn. *Lyſimachia humifuſa*, *folio rotundiore*, *flore luteo*, Inſt. R. H. 141. *Hirundinaria minor*, Tab. icon. 874. *Nummularia ſupina*, *ſive Nummularia*, Officinarum, Rupp. Flor. Jen. 14. *Lyſimachia foliis ſubrotundis floribus ſolitariis caule repente*, Linn. Hort. Cliff. 52. *Numularia Centummorbia*, *Hirundinaria*, *vel potiùs Hirudinaria*, Nonnull.

Sa racine eſt traçante, menue, fibreuſe ; elle pouſſe pluſieurs tiges longues, grêles, anguleuſes, rameuſes ; qui rampent & ſerpentent à terre, portant des feuilles oppoſées deux à deux, larges d'un doigt, arrondies, & un peu crêpées, vertes-jaunâtres, d'un goût fort aſtringent & deſſicatif ſans mordication. Des aiſſelles des feuilles

ſortent des fleurs grandes, jaunes, formées en roſette d'une ſeule piéce, pointues, attachées à des pédicules courts; dans quelques rameaux on obſerve trois feuilles & autant de fleurs à chaque nœud. Quand les fleurs ſont tombées, il leur ſuccède de petits fruits ſphériques qui renferment des ſemences fort menues & à peine viſibles. La rondeur de ſes feuilles lui a fait donner le nom de *Nummularia*, & ſes grandes propriétés celui de *Centimorbia*. Cette plante croît à la campagne dans des lieux humides, le long des foſſés & des chemins, proche des courans d'eau, ou des ruiſſeaux. Elle eſt commune par-tout, & fleurit depuis le mois de Mai juſques bien avant dans l'Eté. On remarque qu'elle s'étend plus ou moins en grandeur, ſuivant les terres où elle naît & que celle qui ſe trouve dans les jardins croît plus grande que celle des champs. *Fuchſius* l'appelle l'*Herbe qui tue les moutons*, parce que les Payſans croyent, peut-être ſans raiſon, qu'elle ulcère les poumons des agneaux & des brebis qui en mangent.

Les feuilles de la Nummulaire ſont aigrelettes, ſtyptiques, & rougiſſent fort le papier bleu. L'acide abonde dans cet-

te plante, & y produit avec la terre un ſel alumineux enveloppé de quelque peu d'huile ; ce qui rend l'herbe aux Ecus aſtringente & très-vulnéraire, très-propre pour arrêter toutes ſortes de flux de ſang & les fleurs-blanches, & pour conſolider les playes intérieures & les ulcères du Poumon ; elle produit les mêmes effets ſur les playes & ulcères extérieurs. *Camerarius* aſſûre qu'elle eſt bonne contre le Scorbut bouillie avec le lait. *Tragus* conſeille de la faire bouillir avec du vin & du miel, & d'en faire boire la décoction à ceux qui ont un ulcère au Poumon : mais ſi l'on s'en ſert dans la Dyſſenterie & contre les Fleurs-blanches, la décoction s'en doit faire dans l'eau ou dans le lait. *Fuchſius* ordonne l'herbe appliquée en cataplaſme ſur les ulcères pour les deſſécher. Si l'on en croit *Matthiole*, *Schroder*, *Ettmuller* & *Rai*, elle guérit les Deſcentes des petits Enfans, étant priſe en poudre intérieurement, & appliquée extérieurement. La doſe en eſt d'un ſcrupule dans une cuillerée de lait ou de bouillie une fois le jour, en continuant pendant quelque temps.

Le ſuc de cette plante entre dans l'emplâtre *Oppodeltoch*.

Décoction contre la Dyssenterie.

Prenez de la Nummulaire, une poignée.

Faites-la bouillir dans une pinte de lait à la réduction de moitié.

Coulez le tout par un linge, & ajoûtez-y du syrop de grande Consoude, une once & demie, pour donner en trois doses à trois heures de distance l'une de l'autre.

NYMPHÆA.

Nenuphar.

LE Nenuphar est une plante aquatique dont il y a deux espèces connues dans les boutiques, l'une à fleur blanche qui est préférée à l'autre dont la fleur est jaune.

Nenuphar ou Nenufar blanc, Blanc d'eau, Lis d'étang, Volet, Plateau à fleur blanche; *Nenuphar album, Nymphæa alba*, Offic. *Nymphæa alba major*, C. B. P. 193. Inst. R. H. 260. *Nymphæa alba*, J. B. 3. 770. Dod. Pempt. 585. Ger. Raii Hist. 1320. *Nymphæa major alba*, Lugd Hist. Eyst. *Nymphæa flore albo*, Clus. *Nymphæa candida*, Trag.

Fuchs. Turn. Cæs. *Nymphæa calice tetraphyllo, corolla multiplici*, Linn. Flor. Lappon. 176. *Nenuphar album*, Brunf. *Herculania mater*, Apul. *Heracleon*, *Heraclea*, *Papaver aquaticum*, *Rhopalon*, *clavus seu digitus veneris*, *clava sive radix Herculis*, *alga palustris*, Quorumd.

Sa racine est longue, grosse comme le bras, quelquefois comme la jambe d'un homme, garnie de nœuds sur son écorce, de couleur brune en dehors; blanche en dedans, charnue, fongueuse, empreinte de beaucoup de suc visqueux, attachée au fond de l'eau dans la terre par plusieurs fibres, vivace. Elle pousse des feuilles grandes, larges, presque rondes, échancrées en cœur ou en fer à cheval, épaisses, charnues, cuirassées, nageantes à la surface de l'eau, veineuses, de couleur verte-blanchâtre sur le dos, d'un verd brun en dessous, ayant chacune deux petites oreilles obtuses d'un goût herbeux assez fade: ces feuilles sont soutenues par des queues longues, grosses comme le doigt d'un Enfant, cylindriques, rougeâtres, tendres, succulentes, fongueuses. Ses fleurs sont grandes, grosses, larges quand elles sont épanouies, à plusieurs feuilles disposées en rose, bel-

les, blanches comme celles du lis, presque ſans odeur, contenues dans un calice ordinairement à cinq feuilles blanchâtres, ſoutenues chacune par ſon pédicule ſemblable à la queue de la feuille, ayant les feuilles marginales d'un blanc-verdâtre extérieurement comme dans l'*Ornithogalum*, & leur milieu occupé par des étamines nombreuſes. Lorſque la fleur eſt paſſée, il paroît un fruit rond, reſſemblant à une tête de Pavot, partagé dans ſa longueur en pluſieurs loges remplies de ſemences oblongues, noirâtres, luiſantes, plus grandes que du Millet. Cette plante qui eſt fort en uſage dans la Médecine ne ſe cultive point dans les jardins; elle croît naturellement dans les marais, dans les eaux croupiſſantes, ou dans les ruiſſeaux qui coulent lentement, dans les Etangs & les grandes pièces d'eau, dans les rivières où elle fait un agréable coup d'œil, elle fleurit en Mai & Juin, quelquefois juſqu'en Automne. On employe dans les Boutiques ſa racine, ſes feuilles, ſes fleurs & ſa ſemence. *Rai* dit que le Nenuphar du Bréſil à fleur blanche décrit par *Marggrave* & nommé *Aguapé* par les Naturels du pays, ne lui paroît pas faire une eſpèce différente du

nôtre : mais il ne croit pas ce que *Theophraste* & *Pline* rapportent de la sympathie admirable que le *Lotus* d'Egypte a avec le cours du Soleil, sçavoir qu'au coucher du Soleil cette plante ferme sa fleur & se cache dans l'eau, & qu'à son lever elle sort hors de l'eau & s'ouvre toute entière ; cependant *Prosper Alpin* & *Jean Bauhin* en parlent comme d'un fait constant, & assûrent avoir observé la même chose dans notre Nenuphar blanc.

Nenuphar jaune, Jaunet d'eau, Plateau à fleur jaune ; *Nenuphar luteum*, *Nymphæa lutea*, Offic. *Nymphæa lutea major*, C. B. P. 193. Inst. R. H. 261. Park. Lugd. Hist. Clus. *Nymphæa lutea*, J. B. 3. 771. Dod. Pempt. 585. Ger. Raii hist. 1319. *Nymphæa citrina*, Cord. Hist. *Nymphæa flore ex toto luteo*, Cæs. *Nymphæa calice magno pentaphyllo*, Linn. Flor. Lappon. 176. *Nenuphar luteum*, Brunf.

Cette espèce différe de la précédente en ce que ses feuilles sont un peu moins rondes ou un peu oblongues, en ce que sa fleur est jaune, en ce que son fruit est de figure conique, contenant des semences plus grandes que celles du

Nenuphar blanc, & en ce que sa racine est verte en dehors. Le Nenuphar jaune se trouve dans les mêmes lieux & fleurit dans le même temps que le blanc; & dans les pays où le Nenuphar blanc est plus rare, comme en Angleterre & dans les environs de Paris, on substitue à sa place le Nenuphar jaune. *Rai* observe que la fleur de ce dernier lui a semblé sentir l'Eau de Vie. Quant à l'étymologie, *Nenufar* est un mot Arabe, & on lui a donné le nom de *Nymphæa*, comme qui diroit *Nymphe*, à cause que cette plante naît & se plaît dans les eaux, où les Poétes ont feint que les Nymphes ou les Naïades habitoient.

La racine du Nenuphar est un peu gluante, amère, & rougit fortement le papier bleu. Par l'analyse Chymique, elle donne beaucoup d'acide & d'huile, très-peu de sel volatil concret : ainsi il n'est pas surprenant qu'elle soit fort adoucissante. On employe ordinairement ses racines dans les Ptisanes rafraîchissantes, qui conviennent dans l'ardeur d'urine, dans l'inflammation des Reins & des autres viscères, dans les fièvres ardentes, les insomnies ; enfin dans tous les cas où il est nécessaire d'ap-

paiſer le mouvement violent du ſang & des eſprits. On tient dans les boutiques une eau diſtillée de ſes fleurs ; on en fait un ſyrop & de la conſerve, & une huile par infuſion & par coction. L'Eau diſtillée ſert ordinairement de baſe aux juleps & aux potions rafraîchiſſantes, dans leſquelles on la preſcrit depuis trois juſqu'à ſix onces. Le ſyrop qu'on prépare avec les fleurs, & qui eſt un peu ſomnifère, entre dans les mêmes Remèdes, & ſe donne depuis demi-once juſqu'à une once. La conſerve ſert à lier les poudres dans les bols & opiates calmantes & narcotiques. Enfin l'huile qu'on prépare avec ſes fleurs a les mêmes propriétés d'être anodyne & calmante : on s'en ſert dans les fièvres qui accompagnent les délires ; on en frotte les temples du Malade, qui s'en trouve ſoulagé. Le miel de Nenuphar, qui ſe donne depuis deux juſqu'à trois onces dans les lavemens emolliens & refrigérans, ſe fait avec les calices & les étamines des fleurs qui n'entrent point dans l'infuſion deſtinée à faire le ſyrop. *Pline* en a impoſé, en diſant que l'uſage de la décoction de la racine de cette plante pouvoit rendre impuiſſans ceux qui en buvoient pendant douze jours. L'expérience journa-

lière démontre le contraire. *Tragus* assûre que cette même décoction faite dans de bon vin rouge est très-bonne pour arrêter les pertes de sang & le flux immodéré des Menstrues, & qu'il l'a vu réussir dans des cas désespérés; il en dit autant de la semence. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie* 3. *années* 7. & 8. *pag.* 77. *de l'Appendix*, une Observation qui rapporte la guérison de plusieurs Malades attaqués de fièvres tierces par l'application des racines de *Nymphæa* coupées suivant leur longueur, & appliquées sous la plante des pieds.

Les fleurs de Nenuphar entrent dans le syrop de Tortue, & dans la poudre de *Diamargaritum frigidum.* Le syrop entre dans les Pilules Hypnotiques; l'huile dans le Baume Hypnotique, & l'Eau distillée dans le Looch commun de la Pharmacopée de Paris.

Quant au Nenuphar jaune, nous avons déja dit que cette seconde espèce se substitue à celle ci-dessus, & qu'elle a les mêmes qualités, quoique dans un dégré inférieur. Cependant on employe ordinairement les fleurs du Nenuphar blanc, & les racines du jaune. Ces dernières entrent dans le lavement ra-

fraîchiſſant, dans la poudre de Camphre & dans les Trochiſques de Camphre de la Pharmacopée de Paris.

Ptiſane rafraîchiſſante.

Prenez de la meilleure Avoine nettoyée & lavée, deux onces; de la racine de Nenuphar récente & ratiſſée, une once.

Faites bouillir le tout dans trois livres d'eau à la conſomption du tiers.

Ajoûtez-y ſur la fin du cryſtal minéral, un gros.

La colature pour boiſſon ordinaire.

Autre Ptiſane rafraîchiſſante & adouciſſante.

Prenez des racines de Guimauve & de Nenuphar lavées & ratiſſées, de chacune une once; de la graine de Lin enfermée dans un nouet, une pincée; de la Regliſſe effilée, deux gros.

Verſez ſur le tout une pinte d'eau bouillante, & laiſſez-le infuſer deux heures.

Paſſez enſuite par un linge.

La colature tiède pour boiſſon, dans

les maux de Reins, ardeurs & rétentions d'urine.

Lavement émollient & refrigérant.

Prenez des feuilles de Mauve, de Pariétaire & de Seneçon de chacune une demi-poignée.
Faites-les bouillir dans deux livres d'eau à la réduction de moitié.
Paſſez, & ajoûtez deux ou trois onces de miel de Nenuphar, pour un lavement.

Julep rafraîchiſſant & légérement hypnotique ou ſomnifère.

Prenez des eaux de Nenuphar & de Laitue, de chacune trois onces; du ſyrop de Nenuphar, une once.
Mêlez le tout pour un Julep à donner deux fois le jour dans les fièvres ardentes, les inſomnies & les agitations.

Emulſion pour boiſſon dans la gonorrhée & l'ardeur d'urine.

Prenez des quatre ſemences froides majeures, une demi-once; des ſemences de Pavot blanc, deux

gros ; & quatre Amandes douces pelées.

Pilez le tout dans un Mortier de marbre en verſant deſſus peu à peu de la décoction d'Orge, trois livres.

Edulcorez enſuite la colature avec du ſyrop de Nenuphar, une once & demie.

La colature pour boiſſon.

Electuaire de Chaſteté.

Prenez des ſemences d'Ortie & de Juſquiame, de chacune un gros ; du Camphre, deux gros ; de la regliſſe, quatre ſcrupules.

Pulvériſez le tout, & mêlez-le éxactement.

Ajoutez-y enſuite de la conſerve de fleurs de Nenuphar, trois onces ; du ſyrop de la même plante, une quantité ſuffiſante, pour compoſer un électuaire à prendre juſqu'à ſa fin à la doſe d'un gros & demi, deux fois le jour, enveloppé dans du pain à chanter, en buvant immédiatement par deſſus un verre de petit lait ferré.

OCIMUM.

Basilic.

ON distingue en Botanique plusieurs sortes de Basilic : mais dans la pratique de la Médecine comme dans l'usage ordinaire on n'employe guères que les deux suivans, le commun & le petit.

Le Basilic commun ou moyen, le Basilic aux sauces ou des Cuisiniers; *Ocimum, Ocymum, Ozimum, Basilicon seu Basilicum vulgare*, Offic. *Ocimum vulgatium*, C. B. P. 226. Inst. R. H. 204. Raii Hist. 541. *Ocimum medium vulgatius & nigrum*, J. B. 3. 247. *Ocimum vulgare majus*, Park. *Ocimum magnum*, Tab. icon. 343. *Ocimum medium Citratum*, Ger. *Basilicum, sive Ocimum*, Brunf. *Ocimum medium vulgatius*, Lob. icon. 503. *Ocimum medium*, Matth. Fuchs. Lugd. Hist. *Basilica major*, Trag. 31. *Ocymum Garyophyllatum, Ocymum odoratius, Ocimum medium album & rubrum, Herba Basilica, Herba Regia*, Quorumd.

Sa racine est ligneuse, noire, fibrée, elle pousse une tige à la hauteur d'en-

viron un demi-pied & plus, touffue, qui ſe diviſe en beaucoup de petits rameaux quarrés, tirant un peu ſur le rouge, velus, garnis de feuilles faites comme celles de la Pariétaire, mais plus petites, liſſes, tantôt avec des inciſions ou découpures en leurs bords, tantôt ſans découpures, d'une odeur forte, aromatique & très-agréable, ſans nul bon goût. Ses fleurs ſont verticillées, & diſpoſées en épi aſſez long, peu ſerré aux ſommités des branches, de couleur blanche tirant ſur le purpurin, fort odorantes : chacune d'elles eſt en gueule, ou faite en tuyau découpé par le haut en deux lévres; de façon que ces fleurs ſont comme renverſées : car la partie qui devroit tenir la place de la lèvre ſupérieure pend en bas, & l'autre qui eſt découpée en trois Lobes regarde en haut, le calice étant découpé par les bords en quatre quartiers dont le ſupérieur eſt creuſé en cuilleron. Quand la fleur eſt paſſée, il lui ſuccède une capſule qui renferme des ſemences oblongues, menues, noirâtres.

Le petit Baſilic, le Baſilic qui ſe met dans des pots ſur les fenêtres & ſur les boutiques; *Ocimum ſeu Baſilicum mini-*

mum, Offic. *Ocimum minimum* C. B. P. 226. J. B. 3. 247. Inſt. R. H. 204. Raii Hiſt. 541. *Ocimum vulgare minus*, Park. *Ocimum Caryophyllatum minus*, Tab. icon. 344. Ger. *Ocimum minimum Garyophyllatum*, Lob. icon. 504. *Baſiſilica minor*, Trag. *Ozimum Leptophyllum*, *Ocymum parvum criſpum & globoſum*, *Ocimum exiguum*, *minutum*, *nanum*, *pumilum*, *Ocimum album & nigrum minimum*, Nonnull.

Sa racine eſt fibreuſe, fort menue : elle jette une tige à la hauteur d'environ une palme, ou un peu plus grande, chargée de rameaux très-touffus & un peu ligneux qui forment un globe aſſez épais : ces rameaux ſont garnis de feuilles ſemblables à celles du ſerpolet ou de la Marjolaine, arrondies, verdâtres ou tirant ſur le purpurin, d'une odeur très-forte & très-agréable qui tient du Girofle. Ses fleurs ſont petites, diſpoſées par anneaux ou verticillées le long des branches & des rameaux. Quand les fleurs ſont tombées ; il leur ſuccède des capſules qui contiennent de petites ſemences noirâtres. Cette ſeconde eſpèce eſt beaucoup plus tendre & délicate que le Baſilic commun, & l'on obſerve que dans les pays froids, par

exemple en Angleterre, elle n'amène pas facilement ſa graine à maturité. On cultive le Baſilic dans les jardins & dans les maiſons, où il rend un parfum des plus agréables & propre à réjouir le cerveau & à récréer les eſprits. C'eſt auſſi à raiſon de ſon excellente odeur qu'on lui a donné le nom de *Baſilic*, comme qui diroit *plante* ou *herbe Royale*; digne d'être portée dans les mains d'un Roi, ou d'être admiſe dans les palais des Rois. Ces plantes ſont annuelles, & fleuriſſent pour l'ordinaire en Juillet, Août & Septembre. Toutes les différentes eſpèces de Baſilic ſont aromatiques, & ont les unes l'odeur d'Anis, d'autres l'odeur du Baume, & quelques-unes ſont plus ou moins agréables. Les Auteurs veulent qu'on ſe ſerve préférablement de celles qui ſentent le clou de Girofle ou le Citron.

Le Baſilic contient beaucoup d'huile éxaltée & de ſel volatil. Les feuilles, les fleurs & la ſemence en ſont eſtimées Céphaliques, Cordiales & pectorales. On en éléve dans les jardins, comme nous avons déja dit, un grand nombre d'eſpèces qui peuvent être également employées en Médecine : mais l'uſage a donné la préférence à celles que nous

venons de décrire. On les fait sécher à l'ombre ; on les réduit en une poudre qu'on mêle avec la plûpart des Herbes aromatiques préparées de la même manière. Cette poudre est appellée Céphalique, par rapport à la vertu qu'elle a de décharger le Cerveau, en faisant couler par le nez beaucoup de sérosités, sur-tout lorsqu'on en a pris le matin quelques pincées à jeun. Il y a des personnes qui s'accommodent mieux de cette poudre, que du Tabac qui fait une trop forte impression & irrite trop vivement le nez de ceux qui n'y sont pas accoutumés. Il est vrai qu'il y a des Auteurs, comme *Pline*, *Hollier*, *Camerarius*, & d'autres, qui en blâment l'usage, s'imaginant qu'elle engendre des scorpions ; ce qu'ils prouvent en disant qu'on trouve souvent des scorpions sous les pots de Basilic, & qu'on a des expériences de personnes, qui faisant usage de cette poudre avoient été attaquées de maux de tête & de phrénésie violentes qui les avoient fait périr, & qu'à l'ouverture qui en avoit été faite on leur avoit trouvé dans la tête un nid de scorpions vivans. Quand le fait serai vrai, ce qui n'est pas, nous nions la cause que ces Médecins y assignent, & la façon de

de raiſonner aujourd'hui en Phyſique ne s'accorde pas avec les générations équivoques & ſpontanées. Le célébre *Wedelius* rapporte dans les *Ephémérides d'Allemagne, Decurie* 1. *année* 111, *Obſervat.* 79., qu'il a fait pluſieurs expériences pour vérifier ſi la poudre de Baſilic engendroit des Scorpions : mais qu'il n'a jamais pu réuſſir dans aucune. Ainſi ſans attribuer à cette plante la vertu de produire ces inſectes, il eſt plus naturel de penſer que les Scorpions attirés par l'odeur agréable du Baſilic qu'ils aiment apparemment, comme les chats aiment le *Marum* & la Cataire, ſe cachent plus volontiers ſous les pots où l'on en éléve que ſous d'autres. Quant à l'expérience de ceux dans la tête deſquels on a trouvé des nids de Scorpions, on doit croire que ces inſectes ayant dépoſé leurs œufs ſur les feuilles du Baſilic, ces perſonnes en auront attiré quelques-uns par le nez qui ſe seront mêlées avec la poudre qu'on en aura faite, & que ces œufs étant éclos dans les ſinus frontaux par la douce chaleur du lieu, les petits Scorpions qui en ſont venus auront cauſé les accidens qui ont fait périr les Malades.

Pour revenir aux propriétés de notre

plante, on en prend les feuilles & les fleurs en infusion comme le Thé, pour les douleurs de tête & les fluxions de cette partie : mais il faut auparavant les faire sécher à l'ombre ; car le Basilic frais entête, & il est plus doux & plus agréable quand il est sec.

Il y a des Cuisiniers assez habiles pour employer avec tant d'art le Basilic, le Thym, le Serpolet, la Sarriette & nos autres herbes aromatiques, que les mets qu'ils préparent avec ces assaisonnemens sont aussi agréables au goût que s'ils y employoient les épices des pays étrangers.

Les feuilles du Basilic commun entrent dans l'Eau générale, l'Eau hysterique, l'Eau de Menthe composée & l'Esprit carminatif *de Sylvius* de la Pharmacopée de Paris. La semence entre dans la poudre *Diarrhodon*, la poudre Réjouissante, & le syrop d'Armoise, de la même Pharmacopée ; & l'herbe entière entre dans l'onguent *Martiatum*.

Prenez du Poivre long, des feuilles séches de Basilic & de Marjolaine, & du Succin, de chacun trois gros ; de la noix Muscade & du Macis, de chacun un gros.

Réduiſez le tout en poudre, & enfermez-le entre deux toiles, dont on fera un bonnet piqué pour porter ſur la tête dans les Catarrhes & les grandes douleurs de cette partie provenantes de cauſe froide.

Prenez des feuilles ſéches de Baſilic, de Marjolaine, de Romarin, de Bétoine & de Muguet, de chacune parties égales.

Réduiſez-les en poudre ſubtile, pour s'en ſervir en guiſe de Tabac.

OCULUS BOVIS.

ŒIL de Bœuf, fauſſe Camomille jaune; *Buphthalmum vulgare*, Offic. *Buphthalmum Tanaceti minori foliis*, C. B. P. 134. Inſt. R. H. 495. *Chamæ-lum*, *Buphthalmum caule ramoſo, foliis pinnati-fidis, laciniis linearibus dentatis ſerratis, floribus pedunculatis*, Linn. Hort. Cliff. 414. *Chryſanthemum, quorumdam*, J. B. 3. 122. *Buphthalmum Germanis*, Trag. 152. *Buphthalmum vulgare, Chryſanthemo congener*, Cluſ. Hiſt. 332. *Cotula lutea, ſive tertia*, Dod. *Aſter Atticus*, Cord. *Buphthalmum vulgare*, Ger. Raii Hiſt. 341. *Buphthalmum Matthio-*

li, sive vulgare, millefolii foliis, PARK. *Buphthalm n, Oculus Bovis*, Lob. icon. 772. *Chrysanthemum perenne, brevioribus & incanis foliis, Tanaceti instar alatis*, Hist. Oxon. *Chamœmelon aureum*, Fuchs. *Cotula non fœtida*, Lox. *Boaria, Boanthemum, Oculus vaccæ, Oculus bubulus, bovinus vel bovillus, Buphthalmum legitimum seu verum, Buphthalmum Germanicum, Camomilla crocea, Cachla, Genitura vel semen Mercurii, Bellis aurea, Herba crispula, solidago Buphthalmica*, Nonnull.

Sa racine est dure & ligneuse, vivace; elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi ou de deux pieds, grêles, garnies d'un duvet court, blanchâtre, qui sont en grand nombre, rougeâtres près de la terre, rameuses. Ses feuilles sont découpées comme par paires jusqu'à la côte, lanugineuses, dentelées en leurs bords, semblables à celles de la Mille feuille ou de la petite Tanaisie; d'une odeur de Camomille. Ses fleurs naissent aux sommets des branches & des rameaux, radiées comme celles de la Camomille, mais plus grandes, de couleur jaune comme le *Chrysanthemum* ordinaire, portées de même sur un calice blanchâtre & écailleux. Quand les fleurs sont

passées, il leur succède des semences menues & anguleuses. Cette plante croît dans les champs, aux bords des chemins & des ravines, en Allemagne, en Italie, en Provence & ailleurs ; on la cultive dans les parterres, parce qu'elle donne beaucoup de fleur, & que sa fleur est assez agréable, quoique sans odeur. D'ailleurs elle résiste à l'hiver, & dure long-temps ; elle fleurit en Eté, c'est-à-dire, en Juin & Juillet. Sa fleur a la figure d'un *œil de Bœuf*, & c'est ce qui lui en a fait donner le nom. Il ne faut pas la confondre avec la grande Pâquerette, qu'on appelle aussi assez communément *œil de Bœuf*.

Cette plante contient beaucoup d'huile, & médiocrement de sel essentiel ; elle est déterfive, vulnéraire, émolliente, & résolutive. Quoiqu'elle ne soit pas d'un usage familier en Médecine, comme elle entre dans l'Eau vulnéraire & qu'on la substitue à la grande Pâquerette, nous avons cru ne pouvoir nous dispenser de la placer ici. *Tragus* estime la décoction des fleurs dans le vin pour chasser les vers, & pour adoucir les douleurs de la Colique : il ajoûte qu'il s'est servi avec succès de cette décoction dans les maladies du foie, &

que ce Remède est un bon Apéritif. Selon *Jean Bauhin*, ses fleurs ont toutes les facultés de la Camomille odorante, & on peut les employer à la place des sommités d'Absinthe. En certains cantons d'Allemagne les femmes de la Campagne en ramassent les fleurs au mois de Juin, les séchent & les gardent pour le besoin ; elles en frottent même leurs lits au lieu de saffran.

ŒNANTHE.

ŒNANTHE, Filipendule aquatique, ou Persil de marais; *Œnanthe, sive Filipendula tenuifolia*, Offic. *Œnanthe apii folio*, C. B. P. 162. Inst. R. H. 312. Raii Hist. 441. *Œnanthe, sive Filipendula Monspessulana, folio Apii*, J. B. 3. 190. *Œnanthe Apii folio major*, PARK. *Filipendula tenuifolia*, Tab. icon. 141. *Filipendula angustifolia*, Ger. *Œnanthe species Dalechampii, Scrophularia quorumdam*, Lugd. Hist. 785. *Œnanthe Pastinacæ sylvestris folio, semine oblongo; Œnanthe angustifolia, sive Selinophyllos; Filipendula ferè Apii hortensis folio*, Nonnull.

Ses racines sont glanduleuses, ou des

Navets noirs en dehors, blancs en dedans, ſuſpendus par des fibres longues comme par autant de filamens, qui s'étendent plus au large ou ſur les côtés qu'ils ne pénétrent avant dans la terre, d'un goût doux & aſſez agréable, approchant un peu de celui du Panais ; elles pouſſent pluſieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds, bleuâtres, anguleuſes, canelées, rameuſes. Ses feuilles jouent beaucoup ; elles ſont premièrement larges, répandues à terre, & ſemblables à celles du Perſil des jardins, du goût duquel elles approchent, ſi ce n'eſt qu'elles ont un peu plus d'aſtriction, d'un verd preſque luiſant ; enſuite elles prennent la figure de celles de la *queue de Pourceau.* Ses fleurs ſont diſpoſées en ombelles aux ſommités des branches, petites, compoſées chacune de cinq feuilles rangées en fleur de lis, de couleur blanche, tirant ſur le purpurin. Lorſque les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des ſemences jointes deux à deux, oblongues, canelées ſur le dos, garnies à leur extremité d'enhaut de pluſieurs pointes. Cette plante croît aux lieux marécageux ; on la cultive auſſi dans les jardins curieux ; elle fleurit l'Eté en Juin, Juillet & Août. Selon *Jean Bauhin*, elle chan-

ge un peu dans les jardins ; mais elle ne change pas jusqu'au point de ressembler au Panais par de petites feuilles placées au-dessous des ombelles, comme *Matthiole* la représente.

Cette espèce d'Œnanthe contient beaucoup de sel & d'huile. Sa racine est d'usage en Médecine ; on la regarde avec raison comme déterſive, apéritive & diurétique ; & M. *Magnol* dans le *Catalogue des Plantes des environs de Montpellier* assûre qu'elle a les mêmes vertus que la Filipendule ordinaire, & qu'elle peut lui être substituée ; ce qui ne doit pas être. Nous aurions pu nous passer d'en parler ici, puisque la Filipendule est décrite ci-dessus ; mais comme elle porte un nom commun avec une autre plante venimeuse appellée *Œnanthe à feuilles de Ciguë*, nous avons cru en devoir donner la description, afin qu'on ne la confonde pas avec cette dernière espèce, & que ses propriétés ne fussent pas mises en oubli.

OLEA.

Olivier.

L'OLIVIER est un arbre de grandeur mediocre, dont il y a deux espèces, qui ne diffèrent entr'elles que par accident, & que conséquemment les meilleurs Botanistes ne regardent que comme une variété, sçavoir un cultivé & l'autre sauvage. Nous ne parlerons point ici du dernier, parce qu'on ne se sert point de ses Olives; mais uniquement du cultivé à gros & à petit fruit.

L'Olivier à gros fruit, les Olives d'Espagne; *Olea major sive Hispanica*, Offic. *Oliva maxima Hispanica*, C.B. P. 472. *Olea sativa*, J. B. 1. 1. Ger. Park. Raii Hist. 1541. *Olea fructu maximo*, Inst. R. H. 599. *Oliva Crassior, circà Hispalim nascens*, Clus. Hist. 25. *Oliva superba, nucis ferè magnitudine*, Cæsalp. 73.

Ses racines sont en partie droites, en partie obliques, rampantes à fleur de terre, fermes, solides; elles portent un tronc plus ou moins élevé, noueux, dont l'écorce est lisse & de couleur cen-

drée, le bois également ferré, assez solide, quelquefois tortu, de couleur jaunâtre, d'un goût un peu amer. Ses feuilles sont oblongues & étroites, presque semblables à celles du saule, pointues, épaisses, charnues, grasses, dures, de couleur verte-brune en dessus, ou selon d'autres d'un verd-jaunâtre, blanchâtres en dessous, mais sans poil, attachées à des queues très-courtes, & pour l'ordinaire opposées deux à deux. Il sort d'entre leurs aisselles des pédicules qui contiennent des fleurs disposées en grapes, blanchâtres, semblables à celles du sureau, consistant chacune en une seule feuille évasée en haut & fendue en quatre parties, mais retrécie par le bas en tuyau. Quand la fleur est passée, il lui succède un fruit oblong ou ovale, verd, charnu succulent, de différente grosseur; car en Espagne il égale une Prune médiocre, au lieu qu'en Italie & en Languedoc il surpasse à peine un gland ordinaire : c'est ce qu'on appelle *Olive*, qui d'abord est verte, puis jaunâtre, enfin noirâtre dans la maturité, quoiqu'il y en ait aussi en Espagne, qui, comme le remarque *Clusius*, deviennent blanches sur la fin. Ces sortes de fruits ont un goût fort âcre, amer, qui a je ne sçais quoi

d'acerbe & de dégoûtant, & renferment dans leur chair un noyau oblong & pierreux qui contient une ſemence ou amande unique de la même figure. On cultive cet arbre dans les Pays chauds & dans nos provinces Méridionales, en Languedoc, en Provence, en Italie & en Eſpagne. Il aime les lieux ſecs & argilleux, expoſés au Midi ou au Levant; il fleurit en Juin & Juillet. L'olivier dure long-temps, ſon bois eſt beau, veiné & de bonne odeur; il brûle auſſi bien verd que ſec; il charge beaucoup, eſt d'un grand revenu, & ſon fruit eſt de garde; on en fait l'huile d'Olives qui eſt d'un ſi grand uſage, ſur-tout en aliment. Il ne demande pourtant pas à beaucoup près tant de ſoins que la vigne, il ne ſçauroit venir dans les pays Septentrionaux, & ſi on l'y cultive dans les jardins il faut le garantir du froid; encore n'y fleurit-il que tard & rarement, & quoiqu'on le cultive le plus ſoigneuſement il ne produit néanmoins que de la fleur & peu de fruit. Il y a bien des ſortes d'Olives, dont les différences ſe tirent de la figure, de la couleur, de la grandeur, du ſuc, de la variété des Lieux, ou du nom des inventeurs, qu'il ſeroit trop long de parcourir; mais quoiqu'il en ſoit de ces

différences, on n'en obſerve pas tant que dans les Pommes, les Poires & les Prunes, parce que l'Olivier eſt de ſa nature moins propre à varier ſes productions. Les branches ou rameaux d'olivier étoient autrefois des ſignes de concorde, d'amitié & de paix, comme celles de Laurier ſont préſentement les marques de la gloire.

Les Olives contiennent beaucoup d'huile, de phlegme & de ſel eſſentiel. On les confit avec de l'eau & du ſel, & elles deviennent enſuite agréables au goût : car avant cette préparation elles ſont amères, âpres, & ont un goût inſupportable. Leurs effets en général, étant ainſi préparées, ſont de donner de l'appétit & fortifier l'eſtomac ; elles diſſolvent les glaires attachées à ſes parois ; elles les font couler : ce qui les rend un peu relâchantes. Enfin elles ne font jamais de mal, qu'autant qu'on en mange avec excès.

On ſe ſert beaucoup de l'huile tirée des Olives par expreſſion ; elle eſt émolliente, réſolutive, adouciſſante, & d'un uſage auſſi commun dans la Pharmacie qu'elle eſt utile dans la cuiſine, ſoit pour aſſaiſonner les ſalades ; ſoit pour apprêter le poiſſon, & quantité d'autres ali-

mens. Celle qui ſe tire de l'eſpèce appellé *Picholines* qu'on cultive dans la Provence & l'Italie, eſt la meilleure & la plus douce par ſa ſaveur & ſon odeur. Voici comme on la prépare. On amaſſe au mois de Novembre & de Décembre une grande quantité d'Olives bien mûres : car il faut qu'elles le ſoient pour donner de l'huile ; avant cela leur ſuc eſt trop gluant. On met ces Olives à couvert pendant quelque temps dans un endroit de la maiſon, où elles s'échauffent, & où elles perdent de leur humidité aqueuſe. Enſuite on les écraſe ſous la meule, & on les met dans des Cabats de jonc ou de Palmier que l'on place les uns ſur les autres au preſſoir. La premiére huile qui en ſort eſt appellée *Huile vierge*. On arroſe les Olives d'eau chaude, & en les preſſant de nouveau & aſſez facilement il en ſort une bonne huile. On agite enſuite les Olives déja preſſées ; on y verſe encore de l'eau chaude ; on les preſſe plus fortement qu'auparavant, & il découle une huile chargée de lie, & moins bonne qu'aucune. Ces huiles ſe ſéparent facilement de l'eau, parce qu'elles nagent deſſus : mais il ſe précipite au fond une eſpéce d'huile que les An-

ciens appelloient *Amurca*, & qui a ses usages.

L'huile vierge est préférable aux autres pour les alimens & pour les Remèdes; elle adoucit les tranchées de la colique & les douleurs du Tenesme, & de la Dyssenterie, soit qu'on la donne par la bouche à une ou deux cuillerées, soit qu'on la mêle avec les décoctions émollientes en lavement, ou dans de l'eau seule, à la dose de deux ou trois onces.

Plusieurs personnes mangent à jeun des rôties à l'huile pour avoir le ventre libre. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Decur.* II. *Ann.* III. *pag.* 188. une observation du Docteur *Bernard Valentin* qui dit avoir connu un homme affligé d'une Hernie intestinale qui lui causoit souvent une suppression des matières stercorales, en sorte qu'il étoit des semaines entières sans aller à la garderobe, & cela accompagné de coliques & de douleurs étranges, dont il ne pouvoit se délivrer qu'en avalant plusieurs jours de suite quelques onces d'huiles d'Olives.

D'autres en avalent une ou deux cuillerées dans un verre d'eau tiède pour se

faire vomir doucement. *Schroder* assûre qu'en Westphalie on fait avaler une si forte dose d'huile d'Olives avec de la Bière à ceux qui ont été blessés, que la sueur que ce Reméde excite a l'odeur de l'huile que les Malades ont prise. On employe encore l'huile pour faire mourir les vers, & pour brider la violence des poisons corrosifs, tels que l'Arsenic, l'Orpiment, le Mercure sublimé; il faut la donner pour ce dernier cas en forte dose, si l'on veut qu'elle ait un effet suffisant.

L'huile Omphacine recommandée par les Anciens contre les Hémorrhagies se tiroit, selon eux, des Olives vertes : il y a même des Auteurs, qui prétendent qu'elle étoit naturelle, quoique ce soit sans fondement : car il est certain que les Olives vertes ne fournissent qu'un suc visqueux & gluant, parce que leurs principes sulphureux ne sont dévelopés que dans la parfaite maturité. Ainsi il paroît plus probable que cette huile Omphacine étoit artificielle, c'est-à-dire une infusion de Drogues astringentes dans l'huile d'Olives ordinaire.

Quant à l'usage extérieur de l'huile, il est des plus anciens; on s'en servoit autrefois autant pour conserver la santé

que pour la rétablir. Les Athlétes qui ſe préparoient à la lutte ſe faiſoient oindre tout le corps, pour ſe rendre les muſcles plus ſouples & ſe faciliter cet exercice; ils ſe rouloient enſuite dans le ſable deſſéché pour tempérer, dit *Hippocrate*, la chaleur & l'humidité de l'huile; ce qui mélé avec les ſueurs du corps dans l'exercice, formoit les *ſtrigmenta* qu'on faiſoit racler avec ces ſortes d'étrilles dont *Mercurial* nous a donné la figure dans ſon *Traité de la Gymnaſtique*. Ces raclures, ou pour mieux dire, ces ordures étoient fort eſtimées des Anciens pour pluſieurs maladies, & *Dioſcoride* les vante pour détruire les Condylômes, les Rhagades, & pour unir les crevaſſes & les fiſſures qui ſe forment aux mammelles & dans d'autres parties. *Pline* aſſure que le revenu de ces raclures étoit très-conſidérable. Ceux qui n'avoient envie que de ſe conſerver de l'embonpoint, prenoient d'abord le bain d'eau chaude, & ſe faiſoient enſuite oindre d'huile pour, en bouchant les pores de la peau, empêcher la trop grande tranſpiration que la chaleur du bain auroit pu cauſer, & pour, en donnant plus de ſoupleſſe aux muſcles, faciliter la nourriture des parties.

Aujourd'hui ces uſages ſont abolis: Quelques Médecins employent encore le demi-bain d'huile dans la Colique Néphrétique, pour faciliter la deſcente du calcul dans la Veſſie, & dans les Goutes-crampes, les contractions des Nerfs & la convulſion de quelque partie. Le Docteur *Lanzoni* aſſure dans les *Ephémérides d'Allemagne*, avoir guéri par le bain d'huile répété pendant huit jours, une fille attaquée de Vermine qu'il n'avoit pu détruire par d'autres Remèdes. On ſçait que l'huile & le vin battus enſemble ſont un Baume propre pour la brûlure; c'eſt ce qu'on appelle *Baume de l'Evangile* ou *Samaritain*. Le marc ou la lie d'huile d'Olives, appellée *Amurca*, eſt un bon remède pour le Rhumatiſme & pour la Sciatique: on y ajoute de l'Eau-de-Vie pour la rendre plus pénétrante.

Les feuilles de l'Olivier ſont aſtringentes; pluſieurs s'en ſervent dans les Gargariſmes pour les inflammations du goſier.

Nous ne dirons rien des huiles tant ſimples que compoſées, qu'on trouve dans les Pharmacopées, & dont les vertus doivent autant être attribuées aux plantes qui y ont infuſé qu'à la ſimple

huile. Il eſt toujours vrai de dire que l'huile d'Olives eſt l'ingrédient ordinaire ou la baſe des Baumes, des Onguens & des Emplâtres.

L'huile commune entre dans le Baume tranquille, dans celui de *Leucatel*, dans le Baume verd de Mets; dans l'onguent mondificatif d'Ache, le *Baſilicum*, l'onguent de la Mère, celui des Apôtres, le *Martiatum* & autres; on s'en ſert encore dans les emplâtres *Diachylon* ſimple, Divin, *Diapalme*, de Nuremberg, la Toile à *Gaultier*, &c. de la Pharmacopée de Paris.

L'Olivier à petit fruit, les Olives picholines, ou les menues Olives; *Olea minor*, Offic. *Olivæ minores & Genuenſes & ex Provincia*, C. B. P. 472. *Olea fructu oblongo minori*, Inſt. R. H. 599. *Oliva minor, oblonga*, Bot. Monſp. & H. R. Monſp. *Olea communis, ſeu vulgatior*, Nonnull.

Cette ſorte d'Olivier qui eſt un des plus communs & des plus recherchés, ne différe du précédent que par la petiteſſe de ſon fruit: car, comme nous l'avons déja inſinué, le fruit de l'Olivier eſt plus ou moins gros, ſuivant les lieux où il naît, celui qui croît en Pro-

vence & en Languedoc, eſt gros comme un Gland de chêne : mais celui qui croît en Eſpagne, eſt plus gros qu'une Muſcade ordinaire. Ainſi il ſeroit ſuperflu d'en donner ici une deſcription particulière.

Les Picholines, appellées ainſi du nom de l'inventeur de leur préparation, ſont des Olives qu'on a coupées en pluſieurs endroits, macérées dans une leſſive de ſarment, & trempées enſuite dans de la ſaumure ; elles ſont plutôt en état d'être mangées que les autres, parce que par les inciſions qu'on leur a faites la ſaumure s'eſt diſtribuée plus vîte & profondément dans toute leur ſubſtance.

Les différentes huiles qui en ſortent, ſont d'une qualité ſupérieure à celles qu'on tire des Olives d'Eſpagne. M. *Garidel* dit qu'en Provence les payſannes ſe ſervent de l'eau des Olives pour calmer les affections Hyſtériques ; elles la donnent auſſi très-ſouvent aux hommes qui ſouffrent un ſemblable mal connu ſous le nom de maladie Hypochondriaque : non-ſeulement on fait boire ladite eau, mais on la donne en Lavement. La doſe en boiſſon eſt d'un bon verre.

Prenez de l'huile d'Olives, une livre; pour un lavement à donner dans les grandes constipations.

Ou bien,

Prenez des feuilles de Mauve, de Mercuriale & de Pariétaire, de chacune une poignée.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau réduite à moitié.

Coulez, & ajoûtez deux onces d'huile d'Olives, pour un lavement.

Potion vermifuge huileuse.

Prenez de l'eau de Pourpier, six onces; de la confection d'Hyacinthe & du *semen contrà*, de chacun un demi-gros; du syrop de Limons, une demi-once, de l'huile vierge, une once.

Mêlez le tout, pour une Potion.

Liniment contre la brûlure.

Prenez de bonne huile d'Olives, une once; de la cire Vierge, deux gros.

Faites fondre la cire sur les cendres chaudes.

Ajoûtez-y ensuite l'huile, & gardez le tout pour l'usage.

On en frottera les parties affectées;

les couvrant de papier brouillard ; ce qu'on répétera de temps en temps.

Onguent pour le même cas.

Prenez de la meilleure huile d'Olives, une once & demie ; de la cire vierge, une once ; & deux jaunes d'œufs durcis ſous la cendre.

Faites fondre la cire ſur un feu doux, & ajoûtez-y enſuite l'huile & les jaunes d'œufs, remuant le tout juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'onguent, que l'on gardera pour l'uſage.

La manière de s'en ſervir eſt de prendre un peu de cet Onguent froid, de l'étendre peu épais ſur du linge, & d'en couvrir la partie brûlée ; ce qu'on répétera deux fois le jour juſqu'à la guériſon qui ſera prompte.

OLIVELLA.

CAMELÉE, Garoupe, Olivier nain ou bâtard; *Olivella*, Offic. *Chamælæa tricoccos*, C. B. P. 462. J. B. 1. 584. Inſt. R. H. 651. Raii Hiſt. 1710.

Park. *Chamelæa*, Dod. Pempt. 363. *Chamelæa vera*; Camer. *Chamelæa Arabum tricoccos*, Ger. *Mezereon Arabum*, Adv. Lob.

Sa racine eſt dure & ligneuſe, elle pouſſe pluſieurs tiges menues, rameuſes, qui croiſſant à la hauteur d'un pied & demi ou de deux pieds & même davantage, en manière d'Arbriſſeau, garnies de feuilles ſemblables à celles de l'Olivier, mais plus mouſſes, plus petites & plus noirâtres. Ses fleurs naiſſent dans les aiſſelles des feuilles, petites, jaunâtres, le plus ſouvent d'une ſeule pièce coupée en trois parties. Quand les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des fruits à trois noyaux, peu charnus, verds au commencement, mais en mûriſſant ils deviennent rouges, couverts d'une pellicule qui eſt d'un goût amer & brûlant : ces noyaux ſont oſſeux ou fort durs, & contiennent chacun une ſemence ordinairement oblongue. Les fruits étant cueillis & gardés quelque temps noirciſſent & deviennent graiſſeux comme les Olives. Cette plante croît dans les pays chauds, comme en Italie, en Provence, en Languedoc, aux lieux deſerts, rudes & incultes. Selon *Cluſius*, elle vient abondamment en

Eſpagne au Royaume de Valence & d'Arragon, & dans toute la Catalogne; mais beaucoup plus baſſe & plus blanche que dans la Gaule Narbonnoiſe où elle eſt & plus vigoureuſe & plus verte. Les curieux la cultivent en Flandres, en Allemagne, & ailleurs; mais dans les pays froids il eſt difficile de la conſerver durant l'hiver, à moins qu'on ne la mette à la cave ou dans des ſerres. Elle fleurit en Avril, quelquefois en Eté & dans les plus grandes chaleurs, ſelon les lieux. Ordinairement ſon fruit eſt mûr au mois d'Août; il reſte attaché aux branches comme celui de l'Epurge & de la Lauréole; elle demeure pareillement toujours verte. Toutes ſes parties, ſon fruit, ſes feuilles & ſon écorce, ont un goût âcre & brûlant.

Cette plante contient beaucoup de ſel eſſentiel & fixe, & d'huile. Nous ne ſçavons pas ſi la Camelée dont les Anciens ſe ſervoient étoit la même que la nôtre; cela paroît même fort douteux. Ils regardoient cette plante comme un purgatif des plus violens, qui par ſa qualité cauſtique & brûlante pouvoit ulcérer l'eſtomac & les inteſtins. Auſſi s'attachoient ils beaucoup à la corriger, ſoit en la faiſant macérer dans

le vinaigre ou dans quelque autre acide, ſoit en la faiſant infuſer dans le vin : mais nous ne trouvons point tant d'énergie dans la plante que nous venons de décrire. *Jean Bauhin* nous aſſure qu'à l'imitation du fameux *Rondelet* qui en faiſoit beaucoup d'uſage de ſon temps à Montpellier, il en donnoit l'Extrait à la doſe d'un ou de deux gros mêlés avec d'autres purgatifs Hydragogues dans tous les cas où il y avoit indication de purger les tempéramens phlegmatiques & pituiteux, qu'elle purge même fort doucement, & non pas avec la violence de la Lauréole à laquelle on la comparoit, & que cette même plante pilée & appliquée en Cataplaſme ſur le Pubis étoit un Remède des plus efficaces pour faire couler les urines des Hydropiques.

Opiate fondante, martiale & apéritive.

Prenez du ſaffran de Mars apéritif, une demi-once; de la Gomme Armoniac & de la Myrrhe, de chacun un gros & demi; du Diagrède, de l'*Aquila alba*, de l'Extrait de Camelée, & de la poudre de Cloportes, de chacun un demi-gros; des ſels d'Abſinthe & de Tamariſc,

de

de chacun un gros ; du ſaffran Oriental & de la Canelle, de chacun deux ſcrupules.

Pulvériſez le tout, & incorporez-le avec une ſuffiſante quantité de ſyrop de Chicorée compoſé de Rhubarbe, pour prendre le matin à jeun à la doſe d'un gros & demi enveloppé dans du pain à chanter, en continuant pendant douze jours & buvant par-deſſus un verre de Ptiſane apéritive.

ONOBRYCHIS.

SAIN-FOIN ou gros Foin; *Onobrychis*, Offic. *Onobrychis foliis viciæ, fructu echinato major, floribus dilutè rubentibus*, C. B. P. 350. Inſt. R. H. 390. *Polygalon Geſneri*, J. B. 2. 335. *Onobrychis*, Dod. Pempt. 548. *Onobrychis quibuſdam flore pallido, vel Polygalon*, J. B. Raii Hiſt. 936. *Onobrychis vulgaris*, Park. *Onobrychis, ſive Caput gallinaceum*, Ger. *Caput gallinaceum Belgarum*, Adv. Lob. *Onobrychis*, Dioſcor. Plin. & Galen. *Polygala multorum, quibuſdam Onobrychis*, Lugd. Hiſt. *Glaux, ſive Criſta gallinacea*, Quorumd.

Sa racine eſt longue, médiocrement groſſe, dure, ligneuſe, garnie de quelques fibres, noire en dehors, blanche en dedans, vivace. Elle pouſſe pluſieurs tiges longues d'environ un pied, droites, fermes, d'un verd rougeâtre; ſes feuilles ſont aſſez ſemblables à celles de la Veſce ou du Galega, mais plus petites, vertes en deſſus, blanches & velues en deſſous, pointues, attachées par paires ſur une côte qui ſe termine par une ſeule feuille, d'un goût amer, & d'une odeur legèrement bitumineuſe. Ses fleurs ſont légumineuſes, diſpoſées en épis longs & fort ſerrés, qui ſortent des aiſſelles des feuilles, ordinairement rouges, rarement blanches, ſoutenues par des calices velus. Quand les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède de petites gouſſes taillées en crête de Coq, hériſſées de pointes rudes, leſquelles renferment chacune une ſemence qui a la figure d'un petit Rein, groſſe comme une Lentille, & preſque ſemblable au Senegré, d'aſſez bon goût lorſqu'elle eſt verte.

Il y a une autre eſpèce de Sain-foin qui ne différe de la précédente qu'en ce qu'elle eſt plus petite en toutes ſes parties, excepté en ſes gouſſes. Il y a auſſi le

Sain-foin d'Eſpagne, dont la fleur eſt couleur de feu, ou blanche, & que les Curieux cultivent dans leurs jardins. On ne doit pas non plus confondre, comme font quelques-uns, notre Sain-foin avec la Luzerne qui eſt auſſi d'un très-grand rapport, & qu'on appelle quelquefois *Grand Treffle*; ce ſont des plantes bien différentes.

Le Sain-foin eſt ainſi appellé, parce que c'eſt le foin le plus ſain, le plus appétiſſant, le plus nourriſſant & le plus engraiſſant qu'on puiſſe donner aux beſtiaux. D'autres néanmoins, particuliérement les Anciens, écrivent *Sainct-foin*, comme qui diroit *Foin ſacré*, à cauſe de ſon excellence. Tout le monde convient que les meilleurs prez ſont ceux qui ſont ſemés de Treffle, de Luzerne & de Sain-foin. Le Sain-foin ragoûte, nourrit & engraiſſe conſidérablement le bétail; mais il l'échauffe un peu: il vient aiſément par-tout, même dans des terrains ſecs & ſtériles: on le ſéme pour la nourriture des bêtes de charge: il donne beaucoup de lait aux Vaches & aux autres animaux femelles qui en mangent; d'où vient que *Geſner* l'appelle à juſte titre *Polygalon*. Il faut obſerver de ne pas donner du Sain-foin

verd aux Beſtiaux; ils s'en trouveroient mal: on doit attendre qu'il ſoit ſec; encore ne leur en faut-il donner qu'en petite quantité, parce qu'il fait tant de ſang que les bêtes qui en mangeroient trop ſeroient en danger d'être ſuffoquées. Sa graine eſt très-propre à nourrir les poules, à les échauffer, & à les faire pondre ſouvent. Un pré à Sainfoin rapporte pendant quatre ans avec vigueur, & communément pendant huit à dix ans. Il y a même des terres où il ſe plaît tant, qu'on l'y coupe quatre & juſqu'à ſix fois l'année, & il y dure juſqu'à des vingt & trente années. Le Sainfoin a encore cet avantage, que loin de fatiguer la terre il engraiſſe ſi bien un fonds de peu de valeur, que ſans le ſecours d'aucun autre amendement ce fonds produira des grains pendant trois ans de ſuite, ſans ſe repoſer. Il fleurit d'ordinaire en Juin & en Juillet; mais il n'eſt pas d'un grand uſage en Médecine.

Cette plante contient beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel; elle eſt déterſive, apéritive & ſudorifique. Les Anciens en faiſoient plus d'uſage que n'en font les Modernes; & cela ſelon les apparences, parce que la connoiſſance des

Plantes étant devenue d'âge en âge plus étendue, on en a trouvé d'autres plus énergiques pour remplir les mêmes indications. *Dioſcoride* & *Galien* ſe ſervoient de ſes feuilles pilées & appliquées en Cataplaſme, pour réſoudre les tumeurs & les enflures La décoction de ces mêmes feuilles ſéches dans le vin eſt un grand remède, ſuivant *Pline*, contre la ſtrangurie. On ſe ſervoit encore en onction de ſon ſuc mêlé avec de l'huile pour provoquer la ſueur. Aujourd'hui l'on employe pour la même intention la décoction de cette plante dans de l'eau commune, dont on fait boire abondamment au Malade. On a obſervé que le Sain-foin étant recueilli avec ſoin, bien ſéché & conſervé dans des boétes, a l'odeur du Thé; auſſi le fait-on prendre à des Connoiſſeurs pour du Thé verd. Ses feuilles ſe contournent de même; mais il faut avoir l'attention de le cueillir un peu avant la fleur.



ONOPORDON.

LES Botaniſtes ont donné le nom d'*Onopordon* à deux ſortes de Chardons qui ont quelque uſage en Médecine, & dont nous allons parler.

Chardon commun, grand Chardon aux Aſnes, Artichaud ſauvage, Epine blanche ſauvage ou des champs, *Acanthium*, *Spina alba*, Offic. *Spina alba tomentoſa, latifolia, vulgaris*, C. B. P. 383. *Spina alba ſylveſtris*, Fuchſio, J. B. 2. 54. *Acanthium vulgare flore purpureo*, Tabern. icon. 686. *Carduus tomentoſus, Acanthi folio, vulgaris*, Inſt. R. H. 441. *Acanthium vulgare*, Park. Raii Hiſt. 313. *Acanthium album*, Ger. *Acanthium*, Matth. Dod. *Carduus alatus, tomentoſus, latifolius, vulgaris*, Hiſt. Oxon. *Carduus Leucanthemus*, Schrod. *Onopordon Athenæi*, Anguill. Geſn. Hort. *Acanthium, Onopordon aliis*, Camerar. Hort. *Acanthion, ſive Carduus albus*, Brunf. *Carduus ſylveſtris in ruderibus naſcens*, Cæſalp. *Onopordum foliis decurrentibus margine ſpinoſis*, Linn. Hort. Cliff. 393. *Spina alba agrorum*, *Agriocinara*,

Acantha Leuce seu Leucacantha, Nonnull.

Sa racine est tendre, blanche, douceâtre tant que la plante croît; mais ces qualités changent par l'âge & lorsque la tige est formée. Elle pousse une tige haute de trois ou quatre coudées, c'est-à-dire de quatre à cinq pieds, plus grosse que le pouce, canelée, creuse, revêtue d'une espèce de cotton blanc, & munie dans toute sa longueur de membranes fort épineuses, sinuées, éminentes ou qui débordent, lanugineuses. Les feuilles qui en sont une continuation, sont plus grandes que la main, larges, sinuées, hérissées de petites épines sur les bords, couvertes des deux côtés d'un duvet blanchâtre, sur-tout les plus petites avant que la tige soit formée, semblables à celles de l'Acanthe. Les sommités des tiges & des rameaux portent de grosses têtes qui pour l'ordinaire sont seules, plattes & larges, composées d'écailles qui se terminent chacune en une pointe longue, aiguë & roide, d'un jaune foncé comme celles des feuilles. Ces têtes soutiennent des bouquets à fleurons purpurins, quelquefois blancs, évasés par le haut, découpés en lanières.

Quand les fleurons ſont tombés, il leur ſuccède des ſemences canelées, garnies d'aigrettes, reſſemblantes à celles du Cnicus, mais plus petites, de couleur diverſifiée, & d'un goût âcre tirant ſur l'amer. Cette plante croît aux lieux rudes & incultes, ſur les bords des chemins & des foſſés, le long des hayes, des levées, & preſque par-tout : elle fleurit la ſeconde année depuis Juin juſqu'en Août, & ſa racine périt dès que la graine eſt mûre, comme il arrive à la plûpart des autres Chardons qui ne vivent que juſqu'à la parfaite maturité de la ſemence.

Sa racine eſt d'uſage en Médecine. On lui attribue une vertu apéritive, diurétique, carminative, ſtomachique, diſcuſſive & réſolutive. Quelques-uns la recommandent pour le mal de dents; d'autres font grand cas de la graine pour les Convulſions & les mouvemens épileptiques des petits Enfans. Selon *Jean Bauhin*, ſes fleurs peuvent ſervir à faire cailler le lait; ce qui a fait donner à la plante le nom de *Préſure*.

Chardon à groſſe tête, Pet d'Aſne des Pariſiens; *Cardus Eriocephalus*; Offic. *Cardus capite rotundo, tomentoſo*, C. B.

P. 382. Inst. R. H. 441. *Carduus capite tomentoso*, J. B. 3. 57. *Carduus Eriocephalus*, Dod. Pempt. 723. *Carduus tomentosus*, *Corona Fratrum dictus*, Park. Raii hist. 311. *Onopordum*, Plin. Lugd. Hist. *Acanthium montanum*, *Carduus montanus echino lanugine obducto*, *Carduus globosus capitulo majore seu latiore*, *corona fratrum Herbariorum*, Nonnull.

Sa racine est grosse, d'un goût aromatique qui n'est pas désagréable, de même que la tige & les feuilles, si l'on en excepte une substance moëlleuse, blanche, qui est séche & insipide. Elle jette une tige lanugineuse, canelée, haute de trois à quatre coudées, divisée en un grand nombre de branches, sans piquans; mais quoiqu'elle ne soit point épineuse, à peine peut-on y toucher avec la main par rapport aux piquans des feuilles. Les feuilles sont longues d'un pied ou d'un pied & demi, mais étroites, revétues de duvet par dessous & d'un verd noirâtre par dessus, rudes comme la Vipérine, garnies de longues pointes, roides & aigues, composées de plusieurs feuilles plus petites qui sont quatre à quatre par intervalle, sçavoir deux de chaque côté, l'une placée en devant, & l'autre en arriére. Les som-

mets des branches portent des têtes grosses, rondes, écailleuses, armées de pointes peu piquantes, & entrelacées d'un duvet blanc & délié, mais très-épais, lesquelles donnent des fleurs à plusieurs étamines & de diverses couleurs; & au dessous des fleurs se trouve une pulpe ou chair blanche, d'un goût agréable & aromatique. Quand les fleurs sont passées, il leur succède des semences oblongues, luisantes, cendrées, canelées, médiocrement applaties, douces, & enveloppées d'une espèce de laine ou de cotton. Lorsqu'on sépare les têtes des tiges, il en sort un suc laiteux. Cette plante croit sur les bords des chemins, des champs, des prez, dans les lieux élevés, montagneux & incultes; on la trouve en plusieurs endroits aux environs de Paris, quoiqu'elle soit plus rare que la précédente; elle fleurit aux mois de Juillet & d'Août, & quelquefois plus tard. Ce Chardon qui est fort beau se propage par sa semence tombée de ses têtes, & étant semé il subsiste l'Hiver en feuilles; mais il ne pousse sa tige que la seconde année, où il meurt, lorsque sa graine est parvenue à sa maturité. *Jean Bauhin* dit qu'on l'a nommé *Corona Fratrum*,

parce que ſes branches étant toutes de méme hauteur & chargées de leurs têtes, entourent celle du milieu qui eſt ſur le ſommet de la tige, de la même manière que les Moines entourent pour l'ordinaire leur Abbé, ou leur Prieur.

Cette plante eſt auſſi de quelque uſage en Médecine. *Pierre Borel*, dans la 51e *Obſervation de ſa 2me Centurie*, nous apprend qu'un Payſan avoit été guéri d'un Cancer au nez, en y appliquant ſouvent le ſuc de cette plante, & le marc en cataplaſme, & qu'il tenoit ce ſecret d'un autre Payſan qui en avoit guéri pluſieurs. M. *Tournefort* étend cette vertu juſqu'au Cancer des mammelles. Ces expériences ſont faciles à vérifier, cette eſpèce de Chardon étant aſſez commune. Il eſt même étonnant qu'on n'ait rien de trop certain ſur cet article, ſurtout dans une maladie auſſi intéreſſante pour la Médecine que le Cancer, qui eſt preſque toujours regardé comme incurable. *Rai* dit que quelques-uns font cuire dans l'eau les têtes de ce Chardon avant que les fleurs paroiſſent, & que les ayant aſſaiſonnées avec du beurre & du poivre, ils les ſervent ſur table en entremets comme des Artichauds, & en font leurs délices.

OPHIOGLOSSUM.

OPHIOGLOSSE, Langue de Serpent, petite Serpentaire, herbe ſans Couture; *Ophiogloſſum*, Offic. *Ophiogloſſum vulgatum*, C. B. P. 354. Inſt. R. H. 548. *Ophiogloſſon*, J. B. 3. 708. Dod. Pempt. 139. Raii Hiſt. 126. Trag. Ger. Fuchſ. Camer. Tabern. Eyſt. *Ophiogloſſum, ſive lingua ſerpentina*, Park. Cæſalp. Caſt. *Lancea Chriſti, vel Luciola*, Geſn. Hort. *Ophiogloſſon, ſive Henophyllon*, Lob. icon. 808. *Lingua ſive Lingulaca*, Plin. *Lingula vulneraria*, Cord. Hiſt. *Serpentaria ſecunda*, Brunſ. *Ophiogloſſum fronde ovata*, Linn. Flor. Suec. 305. *Folium unifolium*, *Monophyllum*, *Ophiogloſſus*, *Echiogloſſum*, *lingua viperina*, Quorumd.

Sa racine eſt garnie de pluſieurs fibres aſſez groſſes, qui ſont ramaſſées comme en un faiſceau, de même que dans l'Ellebore, ſur-tout ſi elle trouve un terroir un peu gras. Elle pouſſe une queue haute comme la main, laquelle ſoutient une ſeule feuille ſemblable en quelque façon à une petite feuille de Poirée, mais plus graſſe; charnue, liſſe & nul-

lement nerveuſe, droite, tantôt étroite & oblongue, tantôt large & arrondie, d'un goût douceâtre mêlé de quelque viſcoſité virulente. Il ſort du ſein de cette feuille à l'endroit par où elle tient au pedicule, un fruit qui a la figure d'une petite langue applatie qui va ſe terminer inſenſiblement en pointe, dentelée des deux côtés comme une lime, & diviſée dans ſa longueur en pluſieurs petites cellules qui renferment au lieu de ſemence une fine farine ou pouſſière menue, qu'elles laiſſent échapper lorſqu'elles viennent à s'ouvrir dans la maturité. C'eſt l'extrémité de l'épi faite en langue de ſerpent, qui a procuré à cette plante le nom qu'elle porte. Elle croît dans les prez, dans les marais & autres lieux humides, quelquefois même dans des endroits montagneux où il y a des ſources; tranſplantée dans les jardins en des lieux ombrageux, elle y dure & repouſſe tous les ans en Avril, ou au plus tard dans le mois de Mai, reſtant en vigueur juſqu'au mois de Juin; mais peu après elle ſe fane entiérement, & on ne la voit plus. Cependant ſa racine s'enfonce profondement en terre, de façon qu'elle eſt difficile à arracher. *Gaſpard Bauhin* obſerve que la langue de ſerpent

varie, ayant quelquefois la feuille ſinuée, & l'épi qui communément eſt ſimple, ou double, ou même triple. *Mentzelius* a remarqué la même choſe, outre d'autres variétés par rapport à la grandeur. Quelques-uns croyent que les Anciens n'ont point parlé de cette plante; du moins les Botaniſtes ne conviennent point entr'eux ſous quel nom elle leur a été connue. On la trouve aſſez fréquemment aux environs de Paris dans des fonds humides.

La langue de ſerpent contient beaucoup d'huile & de phlegme, peu de ſel. Tous les Auteurs conviennent qu'elle eſt vulnéraire, ſoit priſe intérieurement, ſoit appliquée extérieurement. *Dodonée* dit que *Baptiſta Sardus* prétendoit guérir les Deſcentes par l'uſage de la poudre de cette plante; & *Cæſalpin* l'eſtimoit bonne pour les ulcères, étant pilée & appliquée en cataplaſme. La maniére de s'en ſervir la plus commune eſt de la faire infuſer au Soleil pendant du temps dans de bonne huile d'Olives, & de paſſer enſuite le tout par un linge avec une forte expreſſion. On a par ce moyen un Baume très-utile pour les playes, & autant eſtimable que l'huile de Millepertuis. On employe encore ce Baume dans

les maux de gorge violens ; on en frotte la partie, & l'on en fait avaler quelques cuillerées au Malade.

Les feuilles de cette plante entrent dans les Baumes *vulnéraires* & *Oppodeltoch* de la Pharmacopée de Paris.

Ophrys.

Double-feuille, Herbe à deux feuilles, Herbe au Charpentier ou aux Coupures ; *Ophrys seu Bifolium*, Offic. *Ophris bifolia*, C. B. P. 87. Inst. R. H. 437. Ger. *Bifolium majus, sive Ophrys major quibusdam*, J. B. 3. 533. Raii Hist. 1232. *Pseudo-Orchis Bifolium*, Dod. Pempt. 242. *Bifolium sylvestre vulgare*, Park. *Ophris*, Matth. Fuchs. Anguill. Cost. *Bifolium majus, Ophris*, Plinii, Schwenck. *Perfoliata sylvestris mas*, Brunf. *Ophrys foliis ovatis*, Linn. Hort. Cliff. 429. *Alisma, Orchis spuria, sive satyrium degener*, Quorumd.

Sa racine est fibreuse, grise, & s'étend de côté & d'autre. Elle pousse une seule tige haute, tantôt d'un demi-pied, tantôt d'un pied, quelquefois même d'un pied & demi, ronde, laquelle porte vers son milieu seulement deux feuilles op-

posées l'une à l'autre, larges, nerveuses; semblables à celles du Plantain commun. Sa sommité est garnie de fleurs composées chacune de six feuilles, dont les cinq supérieures représentent une maniére de casque, & la sixiéme ou l'inférieure ressemble en quelque façon à une figure humaine, de couleur verdâtre, ou d'un verd blanchâtre. Quand la fleur est passée, le calice devient un fruit semblable à une lanterne percée de trois fenêtres, ou à trois côtés, qui contient des semences très-menues comme de la sciure de bois. Le goût de la racine est un peu amer, mêlé de quelque viscosité acrimonieuse, & celui de la tige & des feuilles est visqueux. Cette plante se trouve aux environs de Paris; elle croît dans les bois & autres lieux humides & ombrageux où elle fleurit en Mai & Juin: auquel temps il faut principalement la ramasser. Quoiqu'elle ne soit pas d'un usage bien commun en Médecine, on employe cependant sa racine & ses feuilles. Il est à remarquer que la double-feuille varie pour la grandeur, & que la seconde espèce nommée *Ophrys trifolia* ne différe de la précédente qu'en ce qu'elle porte trois feuilles ordinairement inégales, dont les deux

premiéres ſont oppoſées, & la troiſiéme qui eſt plus petite naît de l'union des deux autres.

Cette plante contient beaucoup de Phlegme & d'huile, & peu de ſel. Les Anciens & les Modernes s'accordent tous à la regarder comme vulnéraire, déterſive, & conſolidante. On ſe ſert en cataplaſme de ſa racine pilée & appliquée ſur les vieilles playes, & ſur les ulcères : d'autres font infuſer toute la plante, racine & feuilles, dans de bonne huile d'Olives ; & laiſſant le tout expoſé quelque temps au Soleil, ils s'en ſervent enſuite comme d'un Baume.

OPULUS.

OBIER ou Opier, Sureau d'eau ou aquatique ; *Sambucus aquatica*, Offic. *Sambucus aquatica flore ſimplici*, C. B. P. 564. *Sambucus aquatica*, J. B. 1. 552. *Sambucus paluſtris*, Dod. Pempt. 846. *Opulus Ruellii*, Inſt. R. H. 607. *Sambucus aquatilis*, *ſive paluſtris*, Ger. Raii Hiſt. 1586. *Sambucus paluſtris*, *ſive aquatica*, Park. *Opulus*, Linn. Hort. Cliff. 109. *Lycoſtaphylos ſive uva Lupina*, *Clinotrochos ſeu Lectirotaria*, *Plata-*

nus fœmina, *Obierus sive Opierus*, Quorumd.

Sa racine est grosse, ferme, blanche. Elle pousse une tige à la hauteur de cinq ou six coudées, qui devient grosse à remplir la main, ou peu s'en faut, & se divise en plusieurs rameaux semblables à ceux du sureau, noueux par intervalles, couverts d'une écorce lisse, cendrée, pleins d'une moëlle fongueuse, blanche, fort tendres & fragiles. Des nœuds sortent des feuilles larges, anguleuses, assez semblables à celles du petit Erable, ou de l'Alisier. Ses fleurs sont de deux sortes, un peu odorantes, disposées en parasol; celles de la circonférence sont plus grandes que les autres, & d'une belle couleur blanche, ressemblantes à des rosettes à cinq quartiers, qui reçoivent dans leur trou un pistil sortant du milieu du calice; mais ces fleurs sont stériles, & ne laissent aucune graine après elles. Celles qui occupent le milieu ou le centre du parasol, sont plus petites, se développent plus tard, & ressemblent à des godets coupés en cinq quartiers, dans le fond desquels il y a un trou qui reçoit la pointe du Calice; elles sont de couleur jaunâtre. Lorsque ces fleurs sont passées, le calice de-

vient une baye un peu plus groſſe que celle du ſureau, molle, qui rougit à meſure qu'elle mûrit, & eſt d'un goût tout-à-fait déſagréable; laquelle renferme une ſemence platte, large, dure, rouge, échancrée en cœur. Cet arbriſſeau ſe plaît le long des eaux & des bords des Riviéres; il croît parmi les Aulnes dans les prez humides & dans les vallons ombrageux d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Angleterre. On le trouve fréquemment dans les environs de Paris aux lieux humides & marécageux, où il fleurit en Mai; ſes bayes meuriſſent en Automne, durent tout l'Hiver, & ſervent d'appas pour attraper certains oiſeaux qui les aiment beaucoup.

Il y a une autre ſorte d'Obier que M. *Tournefort* appelle *Opulus flore globoſo*, & qui ne différe du précédent qu'en ce que ſes fleurs ſont ramaſſées en rond ou en globe épais, ordinairement blanches comme neige, mais quelquefois purpurines. C'eſt une variété à fleur ſtérile, produite par la culture & par un jeu de la nature. On l'appelle communément *Roſe de Gueldres*, *Pain blanc*, ou *Pain mollet*, & elle fait un ornement des plus agréables dans les jardins des curieux, où elle eſt devenue auſſi commune qu'el-

le étoit rare autrefois. On met ses fleurs dans les appartemens pour le plaisir de la vue & de l'odorat.

L'Obier est de peu d'usage en Médecine. Quelques Auteurs assûrent que l'eau distillée de ses fleurs pousse les urines & fait vuider les graviers. *Prevotius* dit qu'un Bouillon gras dans lequel on fait bouillir deux gros du fruit de cette plante avec un peu de sommités d'Absinthe, fait vomir, sans beaucoup de peine. *Dalechamp, dans l'Histoire des plantes de Lyon*, lui attribue la même vertu émétique. Selon *Cordus*, le suc de ses bayes est amer en Automne, & modérément doux & acide; mais au Printemps suivant, lorsqu'il a été desséché par l'Hiver, il est plus astringent.

ORCHIS.

Satyrion.

RAI se plaint avec raison qu'il y a beaucoup d'obscurité & de confusion dans l'Histoire des Orchis, tant à cause de la multitude des espèces & de la ressemblance que quelques-unes ont entr'elles, qu'à cause des descriptions trop générales & imparfaites qu'en donnent

les Botanistes ; ce qui embarrasse les plus versés dans cette étude. Le mal est que les figures ne sçauroient tirer d'embarras ceux qui s'appliquent à les connoître, soit parce que les marques caractéristiques & propres à faire distinguer les diverses espèces du même genre ne peuvent être exprimées par la peinture ; de sorte qu'il faudroit un *Œdipe* pour les déviner. Sans entrer dans cet examen qui seroit ici déplacé, il nous suffira de dire qu'entre les différentes espèces d'Orchis qui naissent dans les prez, dans les forêts, sur les collines & les montagnes, aux lieux ombrageux, ou exposés au Soleil, secs ou humides, & qui fleurissent en différens temps, au Printemps, en Eté, en Automne, on employe le plus communément pour l'usage de la Médecine les espèces à racines bulbeuses, comme ayant les racines les plus charnues, & particulièrement les deux suivantes.

Orchis, Satyrion, Testicule ou Couillon de Chien mâle à feuilles étroites, de *Fuchsius* ; *Orchis, seu Satyrium*, Offic. *Orchis Morio mas foliis maculatis*, C. B. P. 81. Inst. R. H. 432. *Orchis major, tota purpurea, maculoso folio*, J. B. 2. 763. *Testiculus Morionis mas*, Dod.

Pempt. 236. Lugd. Hiſt. *Cynoſorchis Morio mas*, Tabern. icon. 66. Germ. emac. *Teſticulus primus*, Matth. *Serapias, ſeu Morio maculoſus, Teſticulus Caninus*, Nonnull.

Sa racine eſt compoſée de deux tubercules preſque ronds, charnus, gros comme des noix muſcades, dont l'un eſt plein & dur, l'autre ridé & fongueux, accompagnés de groſſes fibres. Elle pouſſe d'abord ſix ou ſept feuilles, & quelquefois davantage, longues, médiocrement larges, liſſes, ſemblables à celles du lis, mais plus petites, ordinairement marquées en deſſus de quelques taches d'un rouge-brun, & quelquefois ſans taches, ſa tige eſt haute d'environ un pied, ronde, ſtriée, embraſſée par une ou deux feuilles, & porte en ſa ſommité un long épi de fleurs agréables à la vue, purpurines, nombreuſes, un peu odorantes, blanchâtres vers le centre, & parſemées de quelques points d'un pourpre foncé. Chaque fleur eſt compoſée de ſix feuilles inégales, dont les cinq ſupérieures forment en ſe courbant une maniére de Coëffe : la feuille inférieure eſt plus grande que les autres ; elle commence par une maniére de tête ou de caſque, & finit

par une queue ou pointe aiguë comme un éperon. Les fleurs ſont plus ou moins ſerrées dans l'épi. Quand la fleur eſt paſſée, le calice devient un fruit ſemblable à une lanterne à trois côtés, qui contient des ſemences ſemblables à de la ſciure de bois. Cette plante fleurit vers la fin d'Avril, & au commencement de Mai. On la trouve fréquemment dans les broſſailles, les boſquets & les prez. On peut bien reconnoître cet Orchis, & le diſtinguer des autres du même genre, en ce qu'il commence à fleurir le premier de tous ceux qui naiſſent naturellement chez nous : il croît en pluſieurs endroits des environs de Paris, & donne une variété qui ne différe du précédent que par accident, n'ayant point de taches noirâtres ſur les feuilles. M. Vaillant obſerve que quelquefois ſes feuilles ſe couchent & forment une roue à terre ; il ajoûte qu'il a compté juſqu'à 43 fleurs ſur un pied.

Orchis ou Satyrion à larges feuilles ; grand Teſticule de Chien ; *Orchis latifolia ſeu major*, Offic. *Cynoſorchis militaris major*, C. B. P. 81. *Orchis ſtrateumatica major*, J. B. 2. 758. *Orchis militaris major*, Inſt. R. H. 432. *Orchis la-*

tifolia altera, Cluf. Hift. 267. *Orchis ftrateumatica vel ftratiotes major, five militaris*, C. Gemmæ, Lob. icon. 184. *Orchis ftrateumatica*, Ger. Raii Hift. 1213. *Orchis militaris, five ftrateumatica, major*, Park. *Orchis bafilica, Tefticulus Caninus major*, Nonnull.

Sa racine eft compofée, comme dans l'efpèce précédente, de deux bulbes ou tubercules charnus, mais plus gros, en forme de groffes olives. Elle pouffe une tige à la hauteur de près d'une coudée, chargée en fa fommité d'un épi long, pyramidal, plus ou moins ferré, de fleurs amples, belles à voir, blanchâtres en dedans, pointillées ou femées de taches purpurines, plus rouges en dehors, d'une odeur forte & défagréable, lefquelles repréfentent un homme armé, ou un foldat couvert d'un cafque, fans mains & fans pieds. Ses feuilles font très-amples, longues & larges tout enfemble, arrondies dans les commencemens, & fortent de terre comme dans la plupart des Orchis dès le mois de Novembre. Sa femence eft comme celle du précédent. Cette plante fleurit en Mai; elle eft commune dans prefque tous les bois des environs de Paris. Ses fleurs ont une odeur de Bouc infuportable; elles

les varient beaucoup pour la couleur. On lui trouve, de même qu'aux autres eſpèces d'Orchis bulbeux, un teſticule flaſque & l'autre plein : c'eſt que tous les ans la bulbe de l'année précédente ſe flétrit, & qu'il en renaît une nouvelle à la place.

On peut ſubſtituer aux deux Orchis précédens pluſieurs autres eſpèces très-communes à la campagne, tant celles qui ont la racine bulbeuſe, que celles qui l'ont diſpoſée en main ouverte, & auxquelles on donne le nom de *Palma Chriſti :* mais quelques racines qu'on employe, il faut les choiſir groſſes, bien nourries, fermes, ſucculentes, d'un goût doux & viſqueux, tirées de terre au Printemps, avant qu'elles ayent pouſſé leur tige. Auſſi *Jean Bauhin* a-t'il obſervé que par rapport aux Orchis bulbeux il falloit prendre pour l'uſage qu'on en veut faire, non les deux bulbes, mais la plus dure, la plus pleine & celle qui a le plus de ſuc ; la plus flaſque & la plus ridée y étant moins propre.

Toutes les eſpèces d'Orchis contiennent beaucoup d'huile & de ſel volatil; mais entre le grand nombre de celles que l'on trouve à la campagne, on choiſit ordinairement les précédens comme

ayant les racines mieux nourries & plus péſantes. On ſçait que pluſieurs Chymiſtes ſectateurs de *Paracelſe* ont attribué des propriétés à certaines plantes par la reſſemblance de quelqu'une de leurs parties avec celles du Corps humain, ou avec quelque effet des maladies dont il eſt attaqué. Les deux bulbes dont la racine d'Orchis eſt compoſée & qui ſont aſſez ſemblables aux teſticules, ont donné lieu aux Philoſophes & Médecins tant Anciens que modernes, de même qu'aux Chymiſtes, de croire que la bulbe pleine & bien nourrie de l'Orchis pouvoit être utile à la génération, & qu'au contraire celle qui l'avoiſine & qui ſe trouve toujours plus deſſéchée & flétrie produiſoit un effet oppoſé : ç'a été l'opinion de *Theophraſte*, de *Galien* & de *Pline*, qui a été ſuivie de toute la Poſtérité. Il eſt pourtant vrai, & l'expérience nous le confirme tous les jours que l'Orchis, quelque eſpèce que l'on choiſiſſe, n'a point ces prétendues vertus, ſur-tout ſi l'on n'employe que les ſimples bulbes ſans y rien ajoûter de plus, étant hors de doute que la plûpart des Remèdes, ſoit liquides, ſoit ſolides, connus ſous le nom d'*Aphrodiſiaques* & de *Magnanimité*, reçoivent dans leur

composition tant d'autres ingrédiens âcres & aromatiques, comme le Poivre, le Gingembre, les huiles de Canelle & de Girofle, le musc, l'Ambre gris, & autres drogues de cette nature, qui peuvent plutôt produire cet effet que les simples bulbes d'Orchis. Tout ce que *Crollius* a pu dire dans son petit Traité *de Signatura Plantarum*, & tout ce que les Chymistes après lui ont osé soutenir, ne sçauroit établir une opinion que l'expérience journalière détruit; c'est au tribunal de cette dernière qu'on doit appeller d'une opinion qui n'a pour fondement qu'une autorité mal établie & une vraisemblance de rapport fort erronée. Quoiqu'il en soit, il est d'usage de faire sécher les bulbes d'Orchis, & de les réduire en poudre, dont on donne un demi-gros dans un verre de bon vin, pour augmenter la semence, & fortifier les parties de la génération. On tient dans les Boutiques une Conserve estimée dans le même cas, laquelle se donne depuis deux gros jusqu'à une demi-once.

Mais entre les diverses préparations des racines ou bulbes d'Orchis, il nous paroît que la plus sûre est celle qui se trouve dans les *Mémoires de l'Académie*

des Sciences année 1740, *page* 96. & dont nous ſommes redevables à M. *Geoffroy* frere de l'illuſtre Médecin dont nous continuons l'ouvrage. Ce ſçavant Académicien, ayant reconnu que le *Salep* qui eſt une racine blanche rouſſâtre & tranſparente fort en uſage chez les Turcs pour rétablir les forces épuiſées, étoit une eſpèce d'Orchis, réſolut d'eſſayer ſur ces derniéres s'il ne pourroit pas les préparer de même pour en faire uſage, ſur-tout dans les endroits où les Orchis croiſſent en abondance : il y réuſſit par le moyen que nous allons décrire d'après lui.

Il faut prendre les racines ou bulbes d'Orchis les mieux nourries, leur ôter la peau, les jetter dans l'eau froide, & après qu'elles y ont ſéjourné quelques heures, les faire cuire dans une ſuffiſante quantité d'eau, & les faire enſuite égouter : après quoi on les enfile pour les faire ſécher à l'air, choiſiſſant pour cette préparation un temps ſec & chaud. Elles deviennent tranſparentes, très-dures, reſſemblent à des morceaux de Gomme Adragant. On les peut conſerver ſaines tant qu'on voudra, pourvu qu'on les tienne dans un lieu ſec ; au lieu que les racines qu'on a fait ſécher

ſans cette préparation, s'humectent & moiſiſſent, pour peu que le temps ſoit pluvieux pendant pluſieurs jours.

Ainſi préparées, on peut les réduire en poudre auſſi fine que l'on veut : on en prend le poids de 24 grains, qu'on humecte peu à peu d'eau bouillante ; la poudre s'y fond entiérement, & forme un mucilage qu'on peut étendre par ébullition dans une chopine ou trois demi-ſeptiers d'eau, & l'on eſt le maître de rendre cette boiſſon plus agréable en y ajoûtant le ſucre & quelques légers parfums. Cette poudre peut auſſi s'allier au lait qu'on conſeille ordinairement aux Malades affectés de la poitrine. M. *Geoffroy* a obſervé que c'étoit un Remède très adouciſſant, réprimant l'âcreté de la lymphe, & convenable dans la Phthiſie & dans les dyſenteries bilieuſes.

Prenez de la poudre de Racines d'Orchis ſuivant la préparation de M. *Geoffroy*, un ſcrupule.

Humectez-là peu à peu d'eau bouillante, & étendez-là enſuite dans une chopine de cette même eau.

Coupez cette liqueur avec autant de lait de vache, & ajoûtez ſur le tout

assez de sucre pour rendre la boisson agréable.

Partagez-la en quatre prises à prendre dans la journée pendant quelque temps, ou en deux jours en ne faisant que la moitié de la dose, dans la Phthisie pulmonaire & dans la Dysenterie bilieuse.

Cette plante a donné le nom à l'électuaire *de Satyrio*, qu'on prescrit à la dose d'une dragme pour réveiller les esprits, & rétablir les forces épuisées. On prépare aussi de ses feuilles un Cosmétique que nous ne croyons pas plus certain que les précédens Remèdes tirés de l'Orchis.

Opiate fortifiante & stimulante.

Prenez de l'électuaire de Satyrion, une once & demie; de la Thériaque d'Andromaque, six gros; des semences de Roquette, trois gros; des Trochisques de Vipère, & du Borax de Venise, de chacun deux gros; de l'Essence d'Ambre liquide, trente gouttes.

Incorporez le tout avec une suffisante quantité de syrop de fleur d'Orange pour prendre dans du pain à

chanter à la doſe d'un gros le ſoir en ſe couchant, le continuant pendant quelque temps.

OREOSELINUM.

Perſil de Montagne.

ON connoît dans les Boutiques deux ſortes de Perſil de montagne, le grand & le petit.

Le grand Perſil ſauvage ou de Montagne; *Oreoſelinum, ſive Apium montanum*, Offic. *Daucus montanus, Apii folio major*, C. B. P. 150. *Libanoſis altera quorumdam, aliis dicta Cervaria nigra*, J. B. 3. 165. Raii Hiſt. 413. *Oreoſelinum Apii folio majus*, Inſt. R. H. 318. *Libanotidis alterum genus*, Dod. *Libanotis Theophraſti nigra*, Ger. Tab. *Daucus ſecundus ſelinoides*, Lob. icon. 720. *Daucus ſel noides major*, Park. *Seſeli Peloponeſiacum vel Peloponenſe, radix Cervina nigra, Saxifragia Venetorum, Elaphoboſeum nigrum, Cyminum ſylveſtre latum, Pinaſtellum, Ocellus Cervi, Pas porcinus, Pſeudocoſtus*, Nonnull.

Ses racines ſont attachées pluſieurs à une tête chevelue comme dans le Meum, longues, groſſes comme le petit doigt,

& s'étendent beaucoup dans la terre, noirâtres en dehors, blanches en dedans, empreintes d'un suc mucilagineux, d'un goût résineux, mais aromatique & agréable, approchant de celui du Panais, d'une substance un peu tendre. Elle pousse une tige férulacée, à la hauteur de quatre ou cinq pieds, canelée, divisée en aîles. Les feuilles sortent tant de la racine que de la tige, grandes, amples, ressemblantes à celle du Persil de Macédoine, mais plus fermes, lisses, de couleur bleuâtre, crenelées, attachées à de longues queues, d'un goût plus doux que la racine. Ses fleurs naissent sur de grands parasols au sommet de la tige & des branches, petites, blanchâtres, tirant sur le purpurin avant que de s'ouvrir, composées chacune de cinq petales ou feuilles disposées en rose. Quand les fleurs sont passées, il leur succède des semences jointes deux à deux, larges, ovales, applaties, rayées sur le dos, bordées d'un feuillet membraneux, de couleur rougeâtre, & qui approchent un peu de celles du Panais domestique. Cette plante croît aux lieux montagneux parmi les pâturages; on la trouve abondamment à Fontainebleau & en plusieurs endroits de la France un peu

élevés & ſablonneux. Sa ſemence & ſa racine ſont d'uſage en Médecine, comme dans le ſuivant.

Le petit Perſil ſauvage ou de Montagne; *Oreoſolinum. ſive Apium montanum minus*, Offic. *Apium montanum, nigrum*, C. B. P. 153. J. B. 3. 104. Raii Hiſt. 413. *Oreoſelinum, ſive Veelgutta*, Dod. Pempt. 696. *Oreoſelinum Apii folio minus*, Inſt. R. H. 318. *Apium montanum vulgatius, & Apium montanum Pariſienſium*, Park. *Selinum foliis ovato-acutis acutè ſerratis & inciſis*, Linn. Hort. Cliff. 92. *Polychretum Cordi; Polymetum Geſneri; Valdebona Italorum; Oreoſelinon nigrum; Agrioſelinon, ſive Apium Sylvaticum; Montapium nigrum; Multibona*, Nonnull.

Sa racine eſt conſidérablement groſſe, molle, chevelue en ſa partie ſupérieure, blanche en dedans & en dehors, charnue, vivace, d'un goût âcre tirant ſur l'amer, un peu déſagréable, empreinte d'un ſuc laiteux, viſqueux, réſineux. Elle pouſſe une tige haute d'une coudée & plus, médiocrement groſſe, ferme, canelée, noueuſe par intervalles, rougeâtre, rameuſe. Ses feuilles ſont étendues par terre, ſemblables à celles

du Perſil des jardins, mais plus noires & plus fermes, modérément âcres & amères, embraſſant la tige par un pedicule membraneux qui tire ſur le purpurin, d'une odeur un peu aromatique & comme vineuſe. Les ſommets de la tige & des branches ſont chargés de fleurs blanches en paraſols un peu amples, qui laiſſent après elles des ſemences beaucoup plus âcres que les feuilles, applaties, larges, preſque rondes, d'une couleur qui avant la pleine maturité eſt tantôt plus ou moins rouge, & tantôt verte. Cette plante aime les lieux montagneux & ſablonneux; elle croît aux environs de Paris, & en particulier ſur le *Mont Valérien*; elle fleurit en Juillet & Août, quelquefois plus tard, de même que le grand Perſil de montagne.

Le Perſil de montagne contient beaucoup de ſel eſſentiel & d'huile. Sa ſemence a un goût âcre & aromatique: on l'employe, ainſi que ſa racine, contre la Pierre, contre la jauniſſe, pour réſoudre les obſtructions du Foie & de la Ratte, pour exciter l'urine, & pour provoquer les Règles trop pareſſeuſes. La racine étant mâchée adoucit les douleurs de dents, & excite la ſalive, appaiſe

ſes tranchées, éclaircit la vue, & produit pluſieurs autres bons effets. Selon *Cordus*, ſa liqueur laiteuſe eſt plus efficace que toutes les autres parties de la Plante, les feuilles ſont plus foibles, & les fleurs tiennent le milieu entre les feuilles & la racine.

ORIGANUM.

Origan.

ENTRE pluſieurs eſpèces d'Origan connues des Botaniſtes, on ne ſe ſert guéres dans les Boutiques que des deux ſuivantes, les ſeules qui ſe trouvent dans ce pays-ci, ſçavoir l'Origan commun, & le petit Origan.

L'Origan commun, ou le grand Origan, la Marjolaine ſauvage ou bâtarde, la Marjolaine d'Angleterre; *Origanum vulgare*, Offic. *Origanum ſylveſtre, Cunila bubula Plinii*, C. B. P. 223. Inſt. R. H. 198. *Origanum vulgare ſpontaneum*, J. B. 3. 236. Raii Hiſt. 539. *Origanum ſylveſtre*, Dod. Pempt. 285. *Origanum Anglicum*, Ger. *Majorana ſylveſtris*, Park. *Agrioriganum, ſive Onitis major*, Lob. icon. 492. *Origa um Italicum*, Cæſalp. *Origanum foliis ovatis, ſpicis laxis erectis*,

confertis paniculatis, Linn. Hort. Cliff. 305. *Origanum Onites*, *Tragoriganum*, *Panaces Heracleum*, *five Origanum Heracleoticum sylvestre*, Nonnull.

Ses racines font menues, ligneufes, fibreufes, traçantes obliquement en terre. Elles pouffent plufieurs tiges qui s'élévent à la hauteur de deux ou trois pieds, dures, quarrées, velues. Ses feuilles naiffent des nœuds des tiges oppofées; les plus grandes reffemblent à celles du Calament vulgaire, & les plus petites à celles de la Marjolaine, velues, odorantes, d'un goût âcre & aromatique. Ses fleurs font comme en Parafol aux fommités des tiges dans des épis grêles & écailleux, qui forment de gros bouquets; chacune de ces fleurs eft en gueule, ou formée en tuyau découpé par le haut en deux lévres, de couleur incarnate, ou d'un rouge blanchâtre. Lorfque les fleurs font paffées, il leur fuccède des femences très-menues, prefque rondes, enfermées dans une capfule oblongue qui a fervi de calice à la fleur. Cette plante croît non feulement dans les pays chauds, mais auffi dans les pays froids, comme en Allemagne, en Angleterre, en France. On la trouve fréquemment dans les environs de Paris;

aux lieux champêtres, montagneux, fecs & expofés au Soleil, dans les broffailles & le long des hayes. Elle fe plaît principalement fur les collines & les montagnes, d'où lui vient fon nom. Elle fleurit en Eté. Au refte, l'Origan commun varie beaucoup & par fes feuilles & par fes fleurs. *Tragus* obferve que ces fleurs font de trois fortes, l'une ponceau, l'autre rouge blanchâtre, & la derniére toute blanche. Il y en a qui prétendent que celui d'Efpagne & d'Italie vaut mieux que le nôtre : mais fi celui-ci eft fi commun, & vient prefque par-tout, il n'en eft pas de même du fuivant.

Le petit Origan, ou la petite Marjolaine fauvage; *Origanum minus*, Offic. *Origanum fylveftre, humile*, C. B. P. 223. Inft. R. H. 199. Raii Hift. 539. *Origanum repens, villofum, Aurelianenfium*, Hort. Reg. Par. *Agrioriganum, five Origanum fylveftre minus*, *Majorana fylveftris minor*, Nonnull.

Sa racine eft ligneufe, roufsâtre, fibreufe. Elle pouffe une petite tige, ordinairement unique, ronde, rouffâtre un peu rude, haute de fix à fept pouces, laquelle fe divife au fommet en

plusieurs rameaux, qui soutiennent des fleurs en maniére de Parasol mêlées de bleu & de purpurin, du reste semblables à celles du précédent, & sont garnis de feuilles opposées, petites, oblongues; velues, un peu fermes, assez souvent disposées sans ordre, qui environnent sur-tout la partie supérieure tant de la tige que des rameaux, d'une odeur aromatique & suave, comme celles de l'Origan vulgaire. Quand les fleurs sont passées, il leur succède des semences très-menues, arrondies, de bonne odeur, & d'un goût âcre. Cette plante est assez rare; néanmoins on la trouve abondamment dans les forêts d'Orleans, & ailleurs. On peut la substituer à la précédente; elle fleurit dans le même temps.

L'Origan est âcre, aromatique, détersif, & rougit fort peu le papier bleu; ce qui fait conjecturer que cette plante est remplie d'un sel volatil-aromatique-huileux, qui n'est pas entièrement dépouillé d'acide: au lieu que dans le sel volatil-huileux artificiel, l'acide du sel Ammoniac a été arrêté par le sel de Tartre. D'ailleurs l'Origan contient beaucoup de parties terrestres. Cette plante est diurétique, diaphorétique; propre à faire cracher & à provoquer les Or-

dinaires. Il faut s'en ſervir à la manière de Thé dans l'Aſthme, & dans la Toux violente qui n'eſt pas accompagnée de chaleur. La poudre de ſes feuilles & de ſes fleurs ſéchées à l'ombre eſt cephalique, & propre étant priſe en guiſe de Tabac à faire couler du nez une abondante ſéroſité. L'infuſion de ces mêmes fleurs ſe donne avec ſuccès dans la ſuppreſſion des Règles & de l'urine. On regarde encore cette plante comme un bon ſtomachique : car dans les indigeſtions, les rapports aigres & les vents, ſon eau diſtillée, ſon huile eſſentielle, le ſyrop & la conſerve qu'on en prépare, ſont d'un ſeçours merveilleux. L'huile diſtillée d'Origan eſt excellente contre la douleur de dents, lorſqu'elle eſt cauſée par la Carie; on n'a qu'à tamponner le trou de la dent avec un peu de Cotton trempé dans cette huile, & la douleur ceſſera bien-tôt. Les huiles de Thym, de Sariette, de cloux de Girofle, produiſent le même effet; *Etmuller* y ajoûte un peu de Camphre; ce qui ne peut qu'augmenter l'énergie de ce Remède.

On employe extérieurement cette plante dans les Lave pieds & dans les demi-bains, qu'on prépare contre les

vapeurs, & les pâles couleurs, contre la Paralysie & les Rhumatismes provenans de cause froide, pour le Rhume de cerveau & le Rhumatisme du col qu'on appelle ordinairement *Torticolis*; on fait sécher l'Origan au feu, & on l'enveloppe tout chaud dans un linge, dont on couvre bien la tête, ou le col.

Au reste, cette plante peut se substituer à la Marjolaine qui est plus rare, ayant à peu près les mêmes vertus.

Les feuilles d'Origan entrent dans l'eau Générale & dans le syrop d'Armoise; les sommités fleuries dans l'eau vulnéraire, dans la poudre *de Chalybe*, & l'huile de petits chiens; les fleurs entrent dans le syrop de Stéchas, & toute la Plante dans l'électuaire de Bayes de Laurier de la *Pharmacopée de Paris.*

Fomentation contre la Paralysie.

Prenez des sommités d'Origan, de Lavande, d'Absinthe, de Thym, de Sauge, d'Hyssope, de Romarin, de chacune une demi-poignée.

Versez sur le tout trois chopines d'eau bouillante, & laissez infuser dans un vaisseau couvert : ensuite bassinez-en la partie chaudement,

& appliquez-y le marc en cataplaſme ; ce qu'on réitérera ſuivant le beſoin.

ORNITHOPODIUM.

ORNITHOPODE, pied ou griffe d'Oiſeau; *Ornithopodium, ſeu Pes Avis*, Offic. *Ornithopodium majus*, C. B. P. 350. Inſt. R. H. 400. *Ornithopodium flore flaveſcente*, J. B. 2. 350. *Ornithopodium*, Dod. Pempt. 544. *Ornithopodium radice nodoſa*, PARK. Raii Hiſt. 931. *Ornithopodium tuberoſum Dalechampii*, Lugd. Hiſt. *Polygala*, Geſn. Hort. *Ornithopus*, Linn. *Herniaria*, Quorumd.

Sa racine eſt petite, blanche, ſimple, fibreuſe, chevelue, accompagnée de certains petits grains ou tubercules. Elle pouſſe pluſieurs petites tiges menues, foibles, rameuſes, preſque couchées à terre, longues d'un demi-pied ou plus dans un terroir gras, rondes, velues. Ses feuilles ſont plus petites que celles de la Lentille, rangées à l'oppoſite l'une de l'autre le long d'une côte, dont l'extrêmité eſt occupée par une ſeule feuille. Ses fleurs ſont petites, légumineu-

ſes, jointes pluſieurs enſemble en manière de paraſol au ſommet des rameaux ſur de courts pedicules, de couleur jaune mêlée de purpurin & de blanc; leur calice eſt un cornet dentelé. Lorſque les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède autant de ſiliques applaties, courbées en faucille & réfléchies en enhaut, compoſées chacune de cinq, ſix ou ſept pièces attachées bout à bout, terminées par une ſorte de petit ongle pointu; ces ſiliques ou gouſſes naiſſent deux ou trois enſemble, diſpoſées comme les ſerres ou griffes d'un oiſeau, d'où lui vient ſon nom. On trouve dans chacune de leurs pièces une ſemence menue, preſque ronde, reſſemblante à celle du Navet ou de la Rave. Cette plante fleurit l'Eté, ordinairement en Juin; elle croît dans les champs tant avant qu'après la moiſſon, aux lieux ſecs & incultes, ſur les collines, dans les prez arides & expoſés au Soleil, le long des chemins, dans les ſables; elle ſe trouve aux environs de Paris. *Rai* obſerve en parlant du Pied d'Oiſeau, que les Botaniſtes ſemblent avoir fait trois plantes d'une ſeule.

Cette plante contient beaucoup de ſel & d'huile. Toute la plante priſe in-

térieurement eſt apéritive & diurétique; on en donne la décoction dans de l'eau commune, ou la poudre à la doſe d'un gros infuſée dans un verre de vin blanc, le matin à jeun pendant quelque temps, pour atténuer & pouſſer le calcul & les graviers des Reins & de la veſſie. On s'en ſert auſſi extérieurement, étant pilée & appliquée en cataplaſme pour les Hernies.

OROBUS.

OROBE, Ers ou Eres, Pois de Pigeon; *Orobus*, Offic. *Orobus ſiliquis articulatis, ſemine majore*, C. B. P. 346. *Orobus ſive Ervum multis*, J. B. 2. 321. Raii Hiſt. Matth. 915. *Ervum verum*, Camer. Hort. Inſt. R. H. 398. *Mochus, ſive cicer ſativum*, Dod. Pempt. 524. *Orobus receptus herbariorum*, Ger. *Orobus vulgaris herbariorum*, Park. *Orobus verus ſeu genuinus creditus, Piſum Columbinum*, Nonnull.

Sa racine eſt menue, délicate, blanchâtre. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'environ un pied, foibles, anguleuſes, liſſes, rameuſes dès le pied qui s'étendent au large. Ses feuilles ſont

ſemblables à celles de la Lentille, rangées par paires le long d'une côte. Des aiſſelles des feuilles, comme dans les autres plantes de ce genre, ſortent des pédicules qui portent au ſommet des fleurs ſolitaires, ou deux à deux, légumineuſes, petites, néanmoins plus grandes que celles de la Lentille, purpurines, quelquefois blanches, avec des lignes d'un pourpre-bleu, ſoutenues par des calices formés en cornet dentelé. Lorſque les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des gouſſes longues d'un pouce, menues, pendantes, ondées de chaque côté, blanchâtres dans la maturité, qui renferment des ſemences preſque rondes, reſſemblantes à de petits Pois d'un rouge-brun, & d'un goût de légumes qui n'eſt ni amer ni déſagréable. Cette plante ſe ſeme dans les champs en pluſieurs Provinces de France pour la nourriture des beſtiaux; elle croît auſſi naturellement parmi les Bleds en Eſpagne & en Italie; elle fleurit en Avril, Mai & Juin, ſa ſemence eſt mûre en Juillet. C'eſt une nourriture très-agréable aux Pigeons, & qui les fait beaucoup multiplier. L'Orobe ſe plaît en terre maigre, légére, ſablonneuſe. La petite eſpèce qu'on appelle communement *Ora-*

be de Candie, n'eſt qu'une variété de la précédente, ſuivant le ſentiment de *Jean Bauhin*, de *Parkinſon* & de *Rai*. Il y a encore une autre ſorte d'Orobe qui croît dans les forêts, mais beaucoup moins eſtimée que l'Orobe des Boutiques.

La ſemence d'Orobe eſt la ſeule partie de cette plante que l'on employe en Médecine ; elle eſt réſolutive, déterſive & apéritive. Les Anciens Médecins la réduiſoient en poudre, & la donnoient incorporée avec le miel dans l'Aſthme humide, pour faciliter l'expectoration : & même on en a fait du pain dans des années de diſette, mais de mauvais goût, & qui fourniſſoit peu de nourriture. Aujourd'hui cette ſemence eſt une des quatre farines réſolutives qu'on employe ſi communément en Chirurgie, & c'eſt ſon principal uſage.

La farine d'Orobe entre dans la poudre *Diapraſſio* de *Nicolas d'Aléxandrie*, dans l'électuaire de *Juſtin*, & dans les Trochiſques de Scille de la Pharmacopée de Paris.

Cataplaſme Réſolutif.

Prenez des farines d'Orobe, de Fè-

ve, d'Orge, & de Lupins, de chacune quatre onces.

Faites-les cuire dans une ſuffiſante quantité de lie juſqu'en conſiſtance de Cataplaſme.

Cataplaſme contre la chûte du Fondement.

Prenez de la racine de grande Conſoude pilée, & de la farine d'Orobe, de chacune parties égales.

Faites cuire le tout avec une ſuffiſante quantité de gros vin noir, ou d'eau de Forgeron, en conſiſtance de cataplaſme, que l'on réitérera ſuivant le beſoin.

ORYZA.

RYZ; Rys, Riz ou Ris; *Oryza*, Offic. *Oryza italica*, C. B. P. 24. *Oryza*, J. B. 2. 451. Matth. Ger. Park. Raii Hiſt. 1246. Inſt. R. H. 514. *Oryza peregrina*, Trag. *Hordeum Galaticum Columellæ*, Hermol. Ruell. Amat. Tabern. *Hordeum Sicilienſe*, *Oryzon peregrinum*, *Riſum ſeu Rizum*, Nonnull.

Sa racine eſt comme celle du Froment. Elle pouſſe des tiges ou tuyaux

à la hauteur de trois ou quatre pieds, canelés, plus gros & plus fermes que ceux du Froment ou de l'Orge, noueux par intervalles. Ses feuilles ſont longues, en manière de Roſeau, charnues, aſſez ſemblables à celles du Porreau. Ses fleurs naiſſent aux ſommités, de couleur purpurine, & forment des panicules comme celles du Millet ou du Panis. Quand les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des ſemences oblongues ou preſque ovales, blanches, tranſparentes, dures, enfermées chacune dans une capſule jaunâtre, rude, canelée, anguleuſe, velue, armée d'une arrête, le tout diſpoſé de part & d'autre alternativement le long des rameaux. Cette plante eſt cultivée dans les pays chauds aux lieux humides & marécageux; on ſe ſert de ſes graines principalement en aliment, & quelquefois en Médecine. On nous les apporte ſéches des Indes Orientales, d'Italie, d'Eſpagne, & de pluſieurs autres endroits; elles doivent être choiſies nouvelles, nettes, bien nourries, dures, blanches. Le Ris eſt la principale nourriture de tout le Levant, d'où il a été apporté premièrement en Grèce & en Italie. Il aime tant l'humidité qu'il croît dans l'eau même. Dans l'Iſle de Ceylan

on pratique des réſervoirs pour l'arroſer ; & ces inondations perpétuelles amolliſſent ſi fort la terre qui eſt naturellement graſſe, que les Moiſſonneurs s'y mettent à l'eau juſqu'au genou. Selon *Porta*, on en ſéme une grande quantité dans des plaines humides du territoire de Salerne, où les habitans l'arroſent au moyen des canaux & des rigoles qu'ils tirent des Rivières toutes les fois qu'il en eſt beſoin; autrement le Ris n'y viendroit point, ou ne rapporteroit point de graines : de ſorte qu'il eſt ſurprenant qu'un grain ſi ſec demande un fonds ſi humide, & qu'une terre marécageuſe produiſe un Bled d'un goût ſi exquis & d'une nourriture auſſi ſaine que ſéche. Il ne meurit qu'à force de Soleil, & la récolte ne s'en fait que vers l'Equinoxe d'Automne. Voilà pourquoi il ne ſçauroit venir à bien dans les pays du Nord, quoique plus humides, parce qu'il y fait trop froid. On peut faire de fort bon pain avec de la farine de Ris ; & même il tient lieu de pain dans les Indes, étant préparé de différentes manières. Non ſeulement les Indiens en préparent des gâteaux & de la bouillie, mais ils en tirent encore une boiſſon ou liqueur vineuſe qu'ils appellent *Arak* ou

ou *Aracle*, & qu'ils chargent de ſucre & de divers aromates ; & l'on rapporte que cette boiſſon les enyvre plus promptement que ne pourroit faire le vin le plus fort. Une legère décoction de Ris dans l'eau fait la baſe ou le vehicule le plus uſité parmi eux de la plûpart des Médicamens.

C'eſt une opinion répandue dans le Public que le Ris engraiſſe ; auſſi les femmes maigres à la Cour & à la Ville en uſent fréquemment, le prenant ſurtout avec du lait & beaucoup de ſucre ; mais cela eſt contredit par le ſentiment des anciens Médecins qui ont compté le Ris parmi les alimens de legère ſubſtance & difficiles à digérer. Pour nous, nous penſons autrement, & nous nous rangeons plutôt à l'opinion commune, n'oſant condamner la nourriture ordinaire de tant de Nations & approuvée par l'uſage de tant de ſiècles Nous convenons ſeulement que le Ris reſſerre un peu ; ce qui fait qu'on l'employe utilement en pluſieurs cas avec les autres Aſtringens.

Le Ris contient beaucoup d'huile, & médiocrement de ſel eſſentiel ; il eſt adouciſſant, & il épaiſſit les humeurs ; mais il eſt un peu venteux & peſant ſur

l'estomac, & même son usage trop fréquent peut causer des obstructions. On se sert de cette semence comme aliment & comme remède ; & entre toutes les préparations qui sont d'usage dans le premier cas, les meilleures sont les suivantes.

On prend une boule d'étain trouée par en-haut, & de capacité à contenir trois ou quatre onces de Ris au plus. Toutes les fois qu'on veut s'en servir, il faut avoir soin de la bien écurer & laver tant en dedans qu'en dehors. Ensuite on y met une ou deux onces de Ris seulement, parce qu'il se gonfle toujours en cuisant, & on la jette dans le pot où se fait le Bouillon, environ deux heures après l'avoir écumé. Dès qu'il a acquis le dégré de coction, & de consistance qui lui est nécessaire, on en retire la boule d'étain, & pour lors le Ris se trouve cuit dans sa perfection. Il blanchit le Bouillon sans lui donner de mauvais goût.

On répand ordinairement le Ris sur le potage; quelquefois on le mange seul, après l'avoir fait mitonner en versant du Bouillon dessus ; on y peut ajouter une pincée de sel, un peu de Canelle, ou quelques cuillerées de Restaurans, ou

de jus de veau, pour le rendre plus nourriſſant & plus agréable. Lorſqu'on veut manger le Ris en forme de Panade claire, on prend ces deux onces de Ris cuit; on les met dans une écuelle; on les écraſe avec la cuillere & on les fait mitonner avec du Bouillon, en y ajoûtant quelque zeſtes de Citron avec une pincée de Muſcade rapée, pour en relever le goût. L'avantage qu'il y a de faire cuire le Ris dans une Boule d'Etain, c'eſt qu'il en devient plus tendre & fort blanc; il a toujours un goût plus exquis, & ne ſent jamais la fumée ni le brûlé, parce qu'il eſt fait au Bain-Marie. D'ailleurs il ne coûte à faire ni ſoins ni peines: au lieu qu'en le préparant à l'ordinaire on eſt preſque toujours occupé à le faire cuire & à le remuer de temps en temps pendant pluſieurs heures, au hazard de le faire brûler, pour peu qu'on le perde de vue.

Quand on n'aura point de Boule d'Etain, on enfermera le Ris dans une étamine qu'on nouera de maniére qu'il y reſte les deux tiers de vuide; il y cuira auſſi parfaitement que dans la Boule.

La crême de Ris ſe fait en réduiſant en poudre deux onces de Ris dans un

mortier de marbre ; on le fait cuire ensuite dans une pinte d'eau de fontaine jusqu'à ce qu'il soit réduit en bouillie claire, qu'on passe toute chaude à travers une étamine avec une forte expression, & qu'on garde dans un pot de fayence. Lorsqu'on fait chauffer un Bouillon, on y mêle une ou deux cuillerées de cette crême de Ris qui est en consistance de gelée.

Voilà les meilleures préparations du Ris considéré comme aliment ; à l'égard de ses usages en Médecine, il convient aux personnes épuisées par des Hémorrhagies, aux femmes qui ont souffert des pertes excessives, aux pulmoniques, & aux étiques. Nous avons peu de Remèdes plus capables d'adoucir l'âcreté du sang ; de l'épaissir & de le tempérer. On fait bouillir une cuillerée de Ris dans une pinte d'eau pendant un quart d'heure ; on y ajoûte très-peu de sucre ou de canelle pour la boisson des Malades : c'est ce qu'on appelle *Eau de Ris*, qui est utile dans tous les flux de ventre accompagnés d'irritation & de fiévre lente. Cette semence sert quelquefois de base aux émulsions à la place d'eau d'Orge ; on en met aussi une ou deux cuillerées dans les Bouillons

humectans & rafraîchiſſans ; on en fait des Bouillies & d'autres préparations qui regardent autant le Régime de vie des convaleſcens que les Remèdes qui conviennent dans les maladies longues.

Le Ris entre dans les décoctions pectorales & aſtringentes de la Pharmacopée de Paris.

Ptiſane aſtringente.

Prenez du Ris bien net & lavé, une demi-once ; de l'eau commune, quatre livres ; de la rapure de corne de Cerf enfermée dans un noüet, une demi-once.

Faites bouillir le tout à la conſomption du quart : puis retirez la cruche du feu, & faites-y infuſer chaudement de la racine de grande conſoude, une once ; de la regliſſe effilée, deux gros.

Coulez le tout après une demi-heure d'infuſion, & ſervez-vous de la colature pour boiſſon ordinaire.

Emulſion aſtringente dans les Diarrhées accompagnée de chaleur & d'irritation.

Prenez des quatre ſemences froides majeures, trois gros ; des Amandes

douces pelées dans l'eau chaude, une demi douzaine.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, & verſez peu à peu deſſus de la décoction de Ris, une livre.

Paſſez enſuite par un linge & édulcorez la colature avec du ſyrop de grande Conſoude, une once.

Partagez le tout en trois doſes à donner dans le jour dans les maladies ci-deſſus.

Bouillon de Poulet pectoral.

Prenez un Poulet que vous écraſerez.

Vuidez-le, & mettez dans le corps des quatre grandes ſemences froides concaſſées & du Ris, de chacun une once; du ſucre fin, deux gros.

Faites bouillir le tout à petit feu dans trois pintes d'eau que vous reduirez à moitié, & paſſez-le par un linge avec une legére expreſſion.

Ce Bouillon rafraîchit & tempère; il eſt utile aux perſonnes d'une compléxion délicate qui ſentent des ardeurs & des irritations dans la Poitrine, & qui

ſont travaillées d'inquiétudes & d'inſomnies.

OXYCOCCUS.

CANNEBERGE, Couſines, Couſinettes ou Couſſinets des Marais; *Oxycoccus*, Offic. *Vitis idæa paluſtris*, C. B. P. 471. *Oxycoccus, ſive Vaccinia paluſtris*, J. B. 1. 525. Inſt. R. H. 655. *Vaccinia paluſtria*, Dod. Pempt. 770. Ger. Park. Lob. Raii Hiſt. 685. *Acinaria paluſtris*, Geſn. Hort. *Vaccinium ramis filiformibus repentibus, foliis ovatis perennantibus*, Linn. Flor. Lapp. 111. *Oxycoccos ſive Oxycoccon, Granum acidum, vitis paluſtris, acini paluſtres, ſerpyllum acinarium, Roſmarinus paluſtris, Vitis idæa paluſtribus locis naſcens, Poterium, Vaccinium paluſtre*, Quorumd.

Sa racine eſt grêle, rampante, rougeâtre, garnie de fibres déliées comme des cheveux. Elle pouſſe pluſieurs tiges longues, menues comme des filamens, foibles, d'un rouge brun, qui ſe couchent & ſe répandent au large ſur la ſurface de la terre, revêtues de feuilles ſemblables à celles du Serpolet, quelquefois plus petites, dures, vertes en deſſus,

d'un verd cendré en dessous, lisses, ordinairement refléchies par leurs bords, portées sur des pédicules si courts qu'elles semblent être immédiatement attachées à la tige, le long de laquelle elles sont rangées alternativement. Ses fleurs naissent aux sommets des rameaux, attachées une à une ou deux à deux sur des pédicules longs du doigt & fort déliés : chacune de ces fleurs est découpée en quatre parties pointues, réfléchies, purpurines, accompagnées en leur milieu de plusieurs étamines jaunes qui se joignent avec le Pistile, & forment ensemble comme un corps pointu. Quand les fleurs sont tombées, il leur succède des bayes presque rondes ou ovales, de couleur rougeâtre ou jaune verdâtre, semées de petits points rouges, ornées d'un ombilic purpurin formé en croix, d'un goût aigre ou acéteux, qui renferment en quatre petites cavités des semences très-menues, étant couchées sur terre comme les tiges, & quelquefois cachées dans la mousse. Cette plante croît aux lieux hnmides, marécageux, ombrageux, maigres, incultes, sur les montagnes & dans les vallées d'où découlent des ruisseaux, parmi des Bruyéres où l'eau séjourne, dans des bois fangeux & mousseux ; elle fleurit

en Mai & Juin, & son fruit meurit en Juillet & Août. Selon *Dodoné*, ses bayes meurissent en Automne, demeurent cachées tout l'hiver sous la neige sans se gâter, & au Printemps les enfans & les bergers les ramassent, & les mangent sans inconvénient, étant remplies d'une pulpe ou chair molle. *Rai* observe à l'occasion de ce genre de plante, qu'on l'appelle mal à propos *Vaccinium*, d'autant que les Anciens donnoient ce nom à la Jacinthe. M. *Linnæus* dit que les Orfévres se servent de ses bayes pour relever la blancheur de l'Argent, ce que font pareillement tous les acides. On la trouve auprès de Forges en Normandie.

La Canneberge contient beaucoup de sel essentiel & d'huile. Ses fruits ou bayes sont rafaîchissans, déterfifs & astringens; ce que dénote leur saveur acide qui laisse après elle un caractére d'astriction. Ils calment le bouillonnement des humeurs, qui est excité par une bile âcre & brûlante. Ainsi l'on en donne la décoction avec succès dans les fièvres ardentes & malignes; ils appaisent le flux de ventre bilieux; ils fortifient l'estomac & les intestins, raniment l'appetit, arrêtent les dysenteries, & sont utiles

dans les Hémorrhagies qui viennent de l'acrimonie des humeurs, ou de la trop grande diſſolution du ſang. Les feuilles & les fleurs ſervent aux mêmes uſages, & rempliſſent les mêmes indications. On tire des bayes, lorſqu'elles ſont meures, un ſuc par expreſſion, que l'on confit avec le ſucre pour en faire un Rob qu'on employe dans les juleps rafraîchiſſans, ſoit pour appaiſer la ſoif dans les fièvres ardentes, ſoit pour chaſſer la malignité des humeurs; car on leur attribue une vertu cordiale & alexipharmaque.

Prenez des fleurs de Canneberge ſéchées à l'ombre, deux pincées.

Verſez deſſus de l'eau bouillante, deux livres.

Laiſſez-les infuſer pendant une demi-heure, & ajoutez enſuite à la colature une once de ſyrop d'Epine vinette, pour une Ptiſane à prendre dans les Diarrhées bilieuſes.

Prenez des Roſes rouges ſéches & des Balauſtes, de chacune deux gros.

Verſez deſſus trois livres d'eau de Plantain.

Macérez le tout ſur les cendres chaudes pendant quatre heures, & dé-

layez enſuite dans la colature, du Rob de Canneberge, ſix gros.

Le Malade prendra quatre onces de cette liqueur de trois heures en trois heures dans le crachement de ſang, ou autres Hémorrhagies.

PÆONIA.

Pivoine.

ENTRE pluſieurs eſpèces de Pivoine connues des Botaniſtes, on ne ſe ſert guères pour l'uſage de la Médecine que des deux ſuivantes, qui ſont la mâle & la femelle.

La Pivoine, Pione ou Péone mâle; *Pæonia mas*, Offic. *Pæonia folio nigricante, ſplendido, quæ mas*, C. B. P. 323. Inſt. R. H. 273. *Pæonia mas præcocior*, J. B. 3. 492. *Pæonia mas*, Dod. Pempt. 194. Ger. Park. Raii Hiſt. 693. *Pæonia mas foliis Nucis*, Geſn. Hort. *Pæonia pulchrior ſive nobilior*, *Menion*, *Selenion ſive Herba Lunaris*, *Selenogonon*, *Theodonion*, *Glycyſide ſeu Dulciſida*, *Pentorobon*, *Orobelium*, *Orobax*, *Hæmagogon*, *Paſade*, *Aglaophotis*, *Roſa Benedicta*, *Sancta Regia*; *Herba Caſta*, Nonnull.

Sa racine est formée en Navet, grosse comme le pouce & quelquefois plus grosse, s'enfonçant assez avant en terre, droite, se divisant quelquefois en plusieurs branches, de couleur rougeâtre en dehors, blanche en dedans. Elle pousse des tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, un peu rougeâtres, divisées en quelques rameaux. Ses feuilles sont larges, composées de plusieurs autres feuilles presque semblables à celles du Noyer, mais plus larges & plus épaisses, d'un verd-brun ou foncé, luisantes, couvertes en dessous d'un certain duvet, attachées à de longs pédicules rougeâtres.

Ses fleurs naissent aux sommités des tiges, grandes, amples, à plusieurs feuilles disposées en rose, de couleur quelquefois purpurine, quelquefois incarnate, soutenues par un calice à cinq feuilles, & au milieu il y a plusieurs étamines purpurines qui portent des sommets saffranés. Quand les fleurs sont passées, il leur succède des fruits composés de plusieurs cornets blancs, velus, reluisans, recourbés en enbas, lesquels s'ouvrent en meurissant & laissent voir une suite élégante de semences, grosses, presque rondes, rouges au commencement &

assez semblables à des grains de Grenade, ensuite d'un bleu obscur & enfin noires. Cette plante est plus précoce, comme aussi plus rare & plus précieuse que la suivante, dont elle se distingue aisément par la différence notable de ses feuilles & de sa racine, outre que la première a les fleurs simples, & que la seconde les a ordinairement doubles. Elle fleurit au commencement de Mai, & ses fleurs tombent presqu'aussitôt. *Gesner* rapporte avoir oui dire qu'on la trouvoit en Suisse sur une certaine montagne; mais *Jean Bauhin* dit qu'il ne l'a observée que cultivée dans les jardins. *Galien* n'a pas moins vanté la Pivoine mâle que *Caton* a fait le Chou. Elle a été célébrée des Anciens & des Modernes à cause de ses grandes & nombreuses propriétés; il falloit user de bien des précautions pour la tirer de terre, les uns voulant que ce fût sous une constellation, & les autres sous une autre. Selon *Lobel*, la Canicule est la saison la plus favorable pour l'arracher. C'est la superstition qui lui a fait donner tant de noms différens. Si l'on en séme la graine au Printemps, elle reste pour l'ordinaire cachée en terre pendant un an, mais ensuite elle augmente

tous les ans par la division de ses feuilles.

La Pivoine, Pione ou Péone femelle; *Paonia fœmina*, Offic. *Paonia communis vel fœmina*, C. B. P. 323. Inst. R. H. 274. *Paonia fœmina vulgatior*, J. B. 3. 492. *Paonia fœmina altera*, Dod. Pempt. 195. *Paonia fœmina*, Fuchs. Gesn. Hort. Lob. Ger. Raii Hist. 694. *Paonia fœmina vulgaris flore simplici*, Park. *Paonium*, *Pionia*, *Dactylus idæus*, *Cynospastus*, *Rosa Asinorum*, *Rosa fatuina*, Nonnull.

Sa racine est composée de tubercules ou Navets attachés à des fibres, comme dans l'Asphodèle. Elle pousse une tige assez haute, sans presqu'aucune rougeur. Ses feuilles sont découpées tantôt plus, tantôt moins, d'un verd-pâle en dessus, blanchâtres & un peu velues en dessous. Ses fleurs sont semblables à celles de la Pivoine mâle, mais moins grandes, de couleur rouge & belle à voir. Quand les fleurs sont tombées il leur succède des fruits remplis de semences comme dans l'espèce précédente, mais plus petites, oblongues, & qui noircissent en meurissant. Cette plante

eſt devenue très-commune ; on la cultive aujourd'hui par-tout dans les jardins; elle fleurit auſſi au mois de Mai ; ſa graine meurit en Juillet, & elle s'y multiplie aiſément en rampant dans terre.

La Pivoine eſt une des plus anciennes plantes que l'on connoiſſe ; car on prétend qu'elle a été nommée *Pæonia* d'un ancien Médecin nommé *Pæon*, qui employa cette plante pour guérir *Pluton* d'une bleſſure que lui avoit faite *Hercule*, à ce que rapporte *Homère* dans le *cinquième livre* de ſon *Odyſſée*.

On ſe ſert en Médecine de la Pivoine mâle préférablement à la femelle, quoique celle-ci ait auſſi quelques uſages. Cette plante contient beaucoup de ſel eſſentiel, d'huile & de Phlegme. On employe ordinairement ſes racines & ſes ſemences, quelquefois même ſes fleurs, contre les convulſions, l'Epilepſie, la Paralyſie, les vapeurs, & les autres maladies qui dépendent de l'irritation du genre nerveux. On les réduit en poudre après les avoir fait ſécher à l'ombre, & l'on en donne depuis un gros juſqu'à deux, en Bol, en opiate, ou de quelqu'autre manière On ordonne auſſi les racines en décoction juſqu'à une once lorſqu'elles ſont fraîches : on les fait

bouillir dans un Bouillon au veau, ou dans de l'eau commune en guiſe de Ptiſane. On tient dans les boutiques une conſerve des fleurs de Pivoine femelle, qui ſe donne depuis demi-once juſqu'à une once, & une eau diſtillée qu'on preſcrit depuis quatre juſqu'à ſix onces dans les Potions & juleps anti-épileptiques. On ſe ſert encore communément pour la même intention du ſyrop de Pivoine ſimple, & du composé, dont la doſe eſt depuis demi-once juſqu'à deux onces.

Enfin cette plante eſt une des plus employées, comme une de celles que l'antiquité nous a tranſmiſes avec les plus grands éloges : car ſi l'on en croit *Galien*, c'eſt un ſpécifique aſſûré contre l'Epilepſie, ſoit qu'on porte un morceau de ſa racine pendu au col en guiſe d'amuléte ou préſervatif, ſoit qu'on prenne intérieurement ſa graine, ſes fleurs, ou ſa racine. L'expérience qu'il rapporte d'un jeune Enfant guéri par cet amuléte eſt admirable : cet Auteur grave aſſûre qu'en ôtant cette racine pendue au col d'un Enfant ſujet au mal caduc, il étoit tout à coup ſaiſi de convulſions qui ne ſe diſſipoient qu'en remettant ce même amuléte. L'autorité de

Galien en Médecine a fait que toute la Postérité a embrassé avec confiance ce Remède, sans trop l'examiner jusqu'à ces derniers temps, où quelques Médecins du premier ordre, comme *Fernel*, *Sylvius de le Boë*, *Hoffmann*, en ont remarqué l'inutilité sur plusieurs épileptiques, & qu'il ne répondoit point à ce que *Galien* en avoit dit. Pour nous, nous pensons que cette diversité de sentimens peut se concilier, & que les uns & les autres peuvent avoir raison. Il est problable que *Galien* avoit fait son expérience en Asie, où il se peut faire que la Pivoine ait plus de vertu qu'en Europe. D'ailleurs la Pivoine mâle est rare, & on aura peut-être employé la femelle dans les cas où elle a manqué son effet.

Quoiqu'il en soit, nous ne connoissons pas encore jusqu'à présent de meilleur anti-épileptique tiré de la famille des végétaux, & elle sert presque toujours de base aux compositions destinées contre cette terrible maladie. *Arnauld de Villeneuve* raconte qu'un homme tombé en Paralysie, & qui depuis huit jours avoit perdu l'usage de la parole, fut entiérement guéri après avoir avalé trente grains noirs de Pivoine dépouillés de leur écorce : *Dioscoride* en don-

noit quinze grains concassés & infusés pendant la nuit dans un verre de vin blanc contre l'incube ou cochemar. Cette plante, selon *Rai* pousse aussi les Ordinaires, les vuidanges des accouchées, & emporte les obstructions des viscères.

Sa racine entre dans l'eau générale, l'eau epileptique, le syrop d'Armoise, & le syrop antispasmodique de la Pharmacopée de Paris. Sa semence entre dans le syrop de Stéchas, & l'emplâtre *Diabotanum* de la même Pharmacopée.

Ptisane contre l'Epilepsie.

Prenez des racines de Pivoine mâle & de grande valériane ratissées & concassées de chacune une once.

Versez dessus une pinte d'eau bouillante ; puis retirez le vaisseau du feu, couvrez-le bien, & après une heure d'infusion donnez la colature par verrées.

Opiate dans le même cas.

Prenez des racines de Pivoine mâle & de grande valériane séchées & pulvérisées, de chacune une once ; de l'or fulminant, un demi-gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de syrop de Pivoine simple.

La dose est d'un gros pendant un mois à prendre le matin à jeun enveloppé dans du pain à chanter, en avalant par-dessus un verre de la Ptisane ci-dessus.

Potion à donner dans l'accès.

Prenez des eaux de Pivoine & de Mélisse simple, de chacune trois onces; de la poudre de Guttéte, vingt grains; de la teinture de Camphre, de *Castoreum*, & anodyne, de chacune dix gouttes.

Mêlez le tout pour une Potion à donner par cuillerées.

Bouillon Anti-Epileptique.

Prenez de la racine de Pivoine mâle, une demi-once; de celles de chicorée sauvage & de Fraisier, de chacune deux gros; des feuilles de Chicorée sauvage, de Laitue & d'Aigremoine, de chacune une demi-poignée; des fleurs de Mélisse, deux pincées.

Faites bouillir le tout avec une demi-

livre de Collet de Mouton dans trois chopines d'eau que vous réduirez à deux Bouillons.

Passez-le ensuite par un linge avec une legére expression, & partagez le en deux doses à prendre l'une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, en continuant pendant un mois.

PALIURUS.

PALIURE, Epine de Christ, Porte-Chapeau, l'Argalou des Provençaux; *Paliurus*, Offic. *Rhamnus folio subrotundo, fructu compresso*, C. B. P. 479. *Rhamnus, sive Paliurus folio Jujubino*, J. B. 1. 35. *Paliurus*, Dod. Pempt. 756. Lob. Ger. Raii Hist. 1708. Inst. R. H. 616. *Paliurus, sive Rhamnus tertius Dioscoridis*, Park. *Spina Christi, seu Judaïca*, Quorumd.

Sa racine est dure, ligneuse. Elle pousse une tige qui n'est pas toujours basse, mais qui croît quelquefois au point de mériter le nom d'Arbre, d'un bois très-ferme, droite; ses rameaux sont longs & épineux, mais les épines qui se rencontrent proche des feuilles sont plus

petites & moins nuiſibles que celles des autres endroits, reflèchis en enbas, rougeâtres. Ses feuilles ſont petites, preſque rondes, pointues, de couleur verte obſcure comme rougeâtre, & ſi ſemblables à celles du Jujubier qu'il n'y a rien au-deſſus, ſinon qu'elles ſemblent un peu plus petites, & pas ſi profondément dentelées en leurs bords. Ses fleurs ſont petites, jaunes, ramaſſées aux ſommets des branches, compoſées ordinairement chacune de cinq feuilles diſpoſées en rond dans la rainure d'une roſette qui ſe trouve au milieu du calice. Cette roſette devient par la ſuite un fruit fait en bouclier, ou en chapeau, relevé au milieu, delié ſur les bords, & comme bordé d'un feuillet membraneux. On trouve dans le milieu de ce fruit un noyau aſſez ſphérique, diviſé en trois loges qui contiennent pour l'ordinaire chacune une ſemence preſque ronde, qui a la couleur, le poli luiſant, & la douceur de la graine de Lin. Cet arbriſſeau croît naturellement dans les hayes en Italie, en Provence, en Languedoc; il ſe plaît aux lieux champêtres, incultes, humides; il fleurit en Mai & Juin; ſon fruit meurit en Automne, & tient à l'arbre tout l'hyver;

il peut même dans les pays froids soutenir l'hyver, quand il n'est pas trop rude: autrement il faut avoir soin de le mettre à l'abri & de le défendre du froid. Quelques-uns l'appellent *Epine de Christ*, parce qu'ils croyent que la couronne d'épines que les Juifs mirent sur la tête de nôtre Sauveur étoit faite de cet Arbrisseau : en effet il n'en est guères qui ait des épines plus aiguës & plus roides, ni qu'on manie moins impunément ; de-là vient la coutume de faire avec le Paliure des hayes vives très-commodes pour empêcher les incursions des hommes & des animaux. *Jean Bauhin* & *Rai* sont persuadés que c'est le *Paliurus* de *Theophraste* & de *Dioscoride*. Sa racine, ses feuilles & ses fruits sont d'usage en Médecine.

Le fruit de cet arbrisseau est un bon diurétique & très-propre à chasser le sable des Reins & de la vessie, si l'on use pendant un assez long temps de la décoction faite avec ses fruits écrasés : mais il ne faut pas croire qu'il soit capable de dissoudre la Pierre dans la vessie, comme l'assûrent plusieurs Empiriques, car on n'y a jamais reconnu ce puissant effet. On s'en sert encore avec succès dans la Toux & dans l'Asthme humide, pour

faciliter l'expectoration. *Rai* aſſûre que la racine, la tige & les feuilles ſont aſtringentes, & arrêtent le flux de ventre, ſi l'on en boit la décoction. Ces mêmes parties pilées & appliquées extérieurement en cataplaſme guériſſent les cloux ou furoncles, & les autre tumeurs de ce genre qui s'élévent à la ſuperficie de la Peau.

PANICUM.

PANIC, Paniz ou Panis; *Panicum*; Offic. *Panicum Germanicum, ſive Panicula minore*, C. B. P. 27. Inſt. R. H. 515. Raii Hiſt. 1247. *Panicum vulgare*, J. B. 2. 440. Ger. *Panicum*, Dod. Pempt. 307. *Panicum album vulgare*, Park. *Elymus*, *Meline*, *ſeu Mel frugum*, *Antiquorum Paniculum*, *Milium agreſte ſive exiguum*, Nonnull.

Sa racine eſt forte & fibreuſe. Elle pouſſe pluſieurs tiges comme de roſeau, ordinairement à la hauteur de deux coudées, & même plus hautes dans un bon terrain, rondes, ſolides, garnies de nœuds quelquefois juſqu'à dix, leſquelles vont en diminuant inſenſiblement de groſſeur, & dont les ſommités ſont pan-

chées languiſſamment. Ses feuilles ſont auſſi arondinacées, plus rudes & pointues que celles du Millet, plus larges que celles du Froment, ſortant des nœuds, longues d'une coudée pour l'ordinaire. Au ſommet de la tige eſt un épi long de près d'un pied, rond, gros, non diviſé comme dans le Millet, mais compacte & ſerré comme une grappe de raiſin, composé de grains plus nombreux, mais plus petits que ceux du Millet, plus ronds; luiſans, enveloppés de follicules blancs, jaunâtres, ou purpurins. *Dioſcoride* compte le Panis parmi les Bleds, & *Galien* parmi les légumes. On le ſéme dans les champs en Allemagne, en France, en Italie; il demande une terre telle que le Millet, c'eſt-à-dire legère & ſablonneuſe, mais pourtant humide. Selon *Jean Bauhin*, quoiqu'on liſe dans *l'Hiſtoire des Plantes de Lyon* qu'on ne fait plus aujourd'hui aucun uſage du Panis ni dans les boutiques ni pour la boulangerie, parce que ſa ſemence étant ſéche & maigre fournit trop peu de nourriture, néanmoins *Cluſius* rapporte que le Panis eſt d'un grand uſage par toute l'Allemagne, dans la Hongrie & la Bohême, où il ſert d'aliment, & où l'on en fait avec

la

la semence mondée de son écorce des Bouillies qui ne sont pas d'un goût désagréable.

Cette plante contient beaucoup d'huile & un peu de sel volatil. On ne se sert que de sa semence en Médecine. Elle est apéritive & propre pour adoucir l'âcreté des humeurs. On peut la substituer au Millet, dont elle a le goût & les propriétés. On prépare avec ses semences écorcées des crêmes & des bouillies d'assez bon goût. Mais *Gaspard Bauhin* d'après la plûpart des Anciens Médecins n'en estime pas l'usage fort salutaire, parce qu'elles resserrent trop le ventre, engendrent des vents, & se digèrent assez difficilement. Aussi ne substitue-t'on ces semences au Millet qu'au défaut de celui-ci ; & lorsqu'on s'en sert dans le cas d'une disette pressante il les faut faire cuire avec du Lait qui corrige en partie ces défauts. Alors on peut donner de ces crêmes avec utilité dans les grands maux de tête causés par une bile raréfiée, dans les Hémoptysies, & autres maladies où il faut adoucir & engluer un sang trop âcre & trop dissous. On en fait aussi du Pain, & c'est de-là que vient son nom ; mais ce Pain est sec & friable : il le faut laisser aux Pay-

ſans, aux vignerons, aux moiſſonneurs & aux pauvres. On peut s'en ſervir extérieurement dans les cataplaſmes réſolutifs : mais ſon plus grand uſage eſt pour nourrir la volaille & les petits oiſeaux.

PAPAVER.

Pavot.

OUTRE le Pavot blanc dont il a été parlé ailleurs au ſujet de l'*Opium* qu'on en tire, il y a encore trois autres Pavots d'uſage en Médecine, ſçavoir, 1°. le Pavot cornu ou *Glaucium* qui fait un genre à part ; 2°. le Pavot rouge ou Coquelicoq ; 3°. le Pavot noir.

Le Pavot cornu, le Glaucium à fleur jaune ; *Papaver cornutum ſeu corniculatum*, Offic. *Papaver corniculatum luteum*, *Ceratitis*, *Dioſcoridis*, *Theophraſti*, *ſylveſtre Ceratitis Plinio*, C. B. P. 171. *Papaver corniculatum luteum*, J. B. 3. 398. Park. Raii Hiſt. 857. *Papaver corniculatum majus*, Dod. Pempt. 448. *Glaucium flore luteo*, Inſt. R. H. 254. *Papaver cornutum flore luteo*, Ger. Geſn. Hort. *Papaver vulgare corniculatum flavo flore*, Cluſ. *Papaver ſylveſtre corniculatum*, *Pa-*

paver luteum, Papaver maritimum, Glaucion seu Paralion, Papaver seu Fabulum marinum, Sisimaca, Mimitha, Alnuchara, Nonnull.

Sa racine est grosse comme le doigt, longue, noirâtre, empreinte comme toute la plante d'un suc jaune, virulent ou de mauvaise odeur, & d'un goût amer. Elle pousse des feuilles longues, larges, charnues, grasses, épaisses, velues, découpées profondément, dentelées en leurs bords, sinuées & comme crêpées, de couleur verd de mer, qui se couchent à terre, & résistent aux injures de l'hiver, attachées par de grosses queues. Sa tige qui ne s'éléve que la seconde année, est forte, solide, noueuse, lisse, divisée en plusieurs rameaux, poussant de ses nœuds des feuilles plus petites que celles d'en bas, & moins découpées, à mesure qu'elles approchent plus de la sommité, où elles ressemblent en quelque manière à celles du lierre. Les fleurs naissent aux sommités de la tige & des rameaux, grandes comme celles du Pavot cultivé; composées chacune de quatre feuilles disposées en rose, de couleur jaune, au milieu desquelles il y a de nombreuses étamines de la même couleur. Quand

les fleurs ſont tombées, il leur ſuccède des fruits où eſpèces de ſiliques longues d'un empan & plus, grêles; courbées en forme de cornes, rudes au toucher, obtuſes au bout, & non pas terminées en pointe comme celles du Fénugrec, leſquelles renferment des ſemences à double rang, ſeparées par une cloiſon mitoyenne, rondes comme celles du Pavot ordinaire, & fort noires. Cette plante croît naturellement ſur les rivages de la mer, aux lieux maritimes ſablonneux, & ailleurs, même dans les pays froids. On la trouve au bois de Boulogne près Paris devant le château de Madrid; elle ſe reproduit de ſemence, ſi on la ſéme dans les Jardins en Automne, elle viendra au Printemps, & fleurira en Eté, c'eſt-à-dire en Juin & Juillet, pour meurir ſes gouſſes au mois d'Août. *Scaliger* dit que ſes ſiliques ne ſont pas bonnes à manger.

Le Pavot cornu contient beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel. *Dioſcoride* aſſûre, & ſes commentateurs le confirment, que cette plante eſt diurétique & très-utile priſe en décoction à ceux qui ont les urines troubles & épaiſſes. En Portugal, on fait boire à ceux qui ſont ſujets à la Pierre un verre de vin blanc, dans

lequel on a fait infuser une demi-poignée des feuilles écrasées de cette plante. *Galien* dit qu'elle est vulnéraire & détersive : mais cette Auteur avertit qu'il ne faut l'employer que pour manger les chairs baveuses des ulcères. *Garidel* rapporte qu'en Provence les Paysans se servent de ses feuilles pilées pour déterger les ulcères qui succèdent aux contusions & aux écorchures des chevaux, des mulets & des asnes, & qu'il a connu des personnes qui en ont appliqué de la même manière sur les ulcères des jambes, & qui en ont éprouvé un bon effet; on doit y ajoûter un peu d'huile, & c'est la manière dont s'en servoit *Dodonée*.

Le Pavot rouge des champs ou sauvage, le Coquelicoq, le Ponceau; *Papaver erraticum, seu rubrum*, Offic. *Papaver erraticum, majus, Rhœas Dioscoridi, Theophrasto, Plinio*, C. B. P. 171. Inst. R. H. 238. *Papaver erraticum, rubrum, Campestre*, J. B. 3. 395. *Papaver erraticum*, Dod. Pempt. 447. *Papaver erraticum primum*, Fuchs. *Papaver Rhœas, sive caduco flore puniceo*, Lob. icon. 275. *Papaver Rhœas*, Ger. Raii Hist. 855. *Papaver erraticum, Rhœas sive sylvestre*, Park. *Papaver foliis pinnatifidis hispidis, fructu*

ovato. Linn. Hort. Cliff. 201. *Papaver fluidum*, *Papaver agreste Flos Pleuriticus*, Nonnull.

Sa racine eſt ſimple, groſſe comme le petit doigt, blanche; garnie de quelques fibres, amère au goût. Elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'une coudée & plus, rondes, ſolides, heriſſées de poils clair-ſemés, mais un peu roides, rameuſes. Ses feuilles ſont découpées çà & là comme celles de la Jacobée ordinaire, de la corne de Cerf, où de la Chicorée, velue, d'un verd-brun, dentelées en leurs bords. Les fleurs naiſſent aux ſommets des tiges & des rameaux compoſées de quatre feuilles larges, minces, d'un rouge foncé, ſi foiblement attachées qu'elles tombent au moindre vent ou ſouffle, ſuivies de petites têtes ou coques groſſes comme des noiſettes, oblongues, liſſes, ayant à peu près la figure de celles du Pavot des jardins, diviſées en pluſieurs cellules qui renferment des ſemences menues, noirâtres ou d'un rouge obſcur. Cette plante croît par-tout dans les champs, le long des chemins, & principalement parmi les bleds, auxquels elle donne de la grace par la beauté & la vivacité de ſes fleurs.

Elle fleurit en Mai, Juin & Juillet.

On ſe ſert particuliérement de ſa fleur en Médecine. *Dodonnée*, *Gaſpard Bauhin*, & les autres Botaniſtes, décrivent une ſeconde eſpèce de Ponceau qui eſt plus petite que la précédente, & dont les feuilles oblongues ne ſont point découpées, mais ſeulement dentelées ; du reſte, ſemblable à la premiére. La graine de Coquelicoq ſemée dans les jardins donne une infinité de variétés qui ſont le plaiſir des Curieux.

La fleur* de cette plante eſt la principale partie qu'on employe en Médecine, quoique *Schroder* aſſûre qu'il y a des Médecins qui appliquent extérieurement ſur la région du foye la racine & les feuilles de la plante pilées pour arrêter l'hémorragie des narines. Cette fleur eſt gluante, & rougit un peu le papier bleu, de même que la ſolution d'Opium ; ce qui fait croire qu'elle a un ſel qui lui eſt fort analogue : mais dans l'Opium ce ſel qui approche aſſez du ſel Ammoniac eſt mêlé avec beaucoup d'huile fétide ; au lieu que dans le Coquelicoq il y a beaucoup moins d'huile & beaucoup plus de phlegme viſqueux. Auſſi les fleurs de cette plante ſont-elles adouciſſantes & propres pour faire cracher dans les fluxions de Poitrine, dans

le Rhume & dans la Toux féche : elles arrêtent les pertes de ſang, & pouſſent doucement par les ſueurs. On les employe, ſoit en ſyrop, ſoit en infuſion à la maniére du Thé, mettant une pincée de ces fleurs ſur un demi-ſeptier d'eau, & en Ptiſane une petite poignée dans deux pintes de liqueur : on ne les jette dans le coquemard que ſur la fin, lorſqu'on eſt près de le retirer du feu & d'y ajoûter la régliſſe, ou les autres fleurs. On en tire auſſi une eau diſtillée, qu'on donne depuis trois onces juſqu'à ſix : on en fait une conſerve qui ſe preſcrit depuis une demi-once juſqu'à une once, & un extrait depuis demi-gros juſqu'à un gros ; cet extrait eſt anodyn, & procure un ſommeil aſſez doux : on peut le donner avec ſuccès dans la Toux opiniâtre. Tout le monde ſçait que le ſyrop de Coquelicoq ſe fait avec l'infuſion des fleurs reitérée trois ou quatre fois ſur de nouvelles fleurs. Dans les Rhumes opiniâtres la teinture de Coquelicoq chargée de deux ou trois infuſions, & donnée par verrées, eſt très-utile, particuliérement ſi l'on diſſout ſur chaque pinte de liqueur une once de ſucre Candi. M. *Chomel* aſſûre dans ſon *Traité des Plantes Uſuelles* que dans la Co-

lique venteuſe une infuſion de fleurs de Coquelicoq un peu chargée & adoucie avec du ſucre lui avoit très-ſouvent réuſſi, étant priſe chaudement comme du Thé; il ajoûte qu'une pareille infuſion donnée le troiſiéme ou quatriéme jour d'une pleuréſie, lorſque la ſueur ſe préſente, la rend plus abondante, & que ce ſudorifique eſt plus efficace que le ſang de Bouquetin & les autres ſudorifiques les plus vantés : il remarque avec raiſon que quand on a ſaigné bruſquement deux ou trois fois dans cette maladie, la ſueur ſurvient ordinairement,& que pour peu que cette criſe naturelle ſoit aidée, la maladie ſe termine bien-tôt avec ſuccès.

On n'employe pas ordinairement les fruits ou les têtes de Pavot rouge; cependant ils ne ſont pas ſans vertu; leur décoction eſt très-adouciſſante, & même un peu ſomnifére. On en peut donner dans les Pleuréſies, les fluxions de Poitrine, les crachemens de ſang, & les autres maladies du Poumon. Néanmoins *Dodonnée* en blâme l'uſage, de peur, dit-il, de trop fixer la matiére morbifique ſur la Pleure; ce qu'il fonde ſur leur vertu narcotique qui lui eſt ſuſpecte; on pourroit peut-être lui répondre que c'eſt ce dégré leger de ver-

tu narcotique qui rend cette infusion d'un bon usage dans le commencement de ces maladies pour relâcher la crispation des fibres des membranes enflammées, & pour aider la transpiration, pourvu qu'on n'en abuse pas dans la suite, & qu'on n'empêche pas l'expectoration & la sortie des crachats par un usage trop fréquent des narcotiques donnés à contre temps. Ainsi bien loin de fixer la matiére des crachats dans le Poumon, comme le craignoit *Dodonnée*, elle peut en faciliter l'expulsion. Mais il faut une main prudente & une expérience consommée pour placer ce Remède à propos & comme il convient à l'état présent du Malade.

On distille des fleurs de Coquelicoq une eau qu'on peut faire rougir, selon *Rai*, en mettant une poignée des fleurs vers le bec du chapiteau, après que l'eau a commencé de monter; cette eau en traversant ces fleurs se charge de leur couleur; ce qui la rend tout-à-fait agréable à la vue.

Les fleurs de Coquelicoq entrent dans la décoction pectorale de la Pharmacopée de Paris.

Ptiſane excellente contre la Toux ſeche.

Prenez des Racines de Bugloſe & de chiendent, de chacune trois onces.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau à la conſomption de la quatriéme partie.

Verſez cette décoction bouillante ſur une once de fleurs de Coquelicoq, & trois têtes de Pavot blanc coupées menu & enfermées dans un nouet.

Laiſſez infuſer le tout une heure, & coulez enſuite en exprimant le nouet; puis édulcorez la colature avec une once de ſucre Candi.

Autre dans la Pleuréſie, fluxion de Poitrine, & Crachement de ſang.

Prenez des têtes de Pavot rouge avant que la fleur ſoit tout-à fait paſſée, au nombre de douze; de l'orge mondé, une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau ſans réduction: puis retirez la cruche du feu, & ajoutez-y de la régliſſe effilée, deux onces.

La colature pour boiſſon.

Potion sudorifiq

Prenez de l'eau de Coquelicoq, trois onces : des os de Brochet pulvérisés, un gros ; du sel volatil de corne de cerf, six grains ; du *Laudanum* liquide de *Sydenham*, vingt-quatre gouttes ; du syrop de Coquelicoq, une once,

Mêlez le tout pour trois doses.

Autre potion contre les chûtes, où l'on craint qu'il n'y ait du sang grumelé, ou quelque contusion interne.

Prenez de l'eau de Pavot rouge, deux onces ; du vinaigre de vin, six gros ; des yeux d'écrevisses préparés, & des os de Brochet pulvérisés, de chacun un demi-gros ; du syrop de Ponceau, deux gros.

Mêlez le tout pour deux doses.

Autre pour faire suer dans une Galle rentrée.

Prenez de l'eau de Pavot rouge, une once ; de la poudre de Vipère, un demi-gros ; du sel volatil de Vipère, quatre grains ; du syrop de Fumeterre, deux gros.

Mêlez le tout pour une dose.

Le Pavot noir cultivé ou des Jardins; *Papaver nigrum*, Offic. *Papaver hortense, nigro semine, sylvestre Dioscoridi, nigrum Plinio*, C. B. P. 170. Inst. R. H. 237. *Papaver fimbriatum, flore purpureo & albo*, J. B. 3. 391. *Papaver nigrum, sativum*, Dod. Pempt. 445. *Papaver nigrum*, Brunf. Cast. *Papaver nigrum, sativum, semine atro*, Fuchs. *Papaver minus nigro semine*, Gesn. Hort. *Papaver nigrum sativum, flore Pœoniæ simplici; Papaver nigrum, sive vulgare; Papaver sylvestre, capite depresso & semine nigro*, Nonnull.

Sa racine est environ de la grosseur du doigt, empreinte d'un lait amer, de même que toute la plante. Elle pousse une tige droite à la hauteur de deux coudées, lisse pour l'ordinaire, quelquefois médiocrement velûe, rameuse. Ses feuilles sont oblongues, larges, dentelées, crêpées, de couleur verd de mer. Les fleurs naissent aux sommités de la tige & des branches, grandes, disposées en rose, rouges, incarnates, panachées, tantôt simples, tantôt doubles, frangées, ou non frangées, soutenues par un calice à deux feuilles, lesquelles tombent ordinairement à mesure que la fleur s'épanouit. Quand les fleurs

ſont paſſées, il leur ſuccède des têtes ou coques arrondies, plus ou moins groſſes, couronnées d'un couvercle ou chapiteau étoilé, qui contiennent dans leurs cavités ou cloiſons membraneuſes beaucoup de petites ſemences preſque rondes, noirâtres. Cette plante étant verte eſt pleine d'un ſuc un peu gras & huileux, qui répand une odeur virulente ou puante, portant à la tête, ainſi que ſa fleur, qui néanmoins orne beaucoup les jardins par ſes agréables variétés; on la cultive auſſi pour l'uſage de la Médecine, quoiqu'elle ſoit moins uſuelle que le Pavot blanc, parce que ce dernier eſt regardé comme moins dangereux à prendre intérieurement. On ſéme les Pavots en Automne ou au Printemps, & ils fleuriſſent en Mai & Juin, & durant tout l'Eté. Le Pavot noir eſt le plus commun; & quand une fois il y en a eu dans un jardin, on n'en manque plus, parce qu'il ſe ſéme de lui-même.

Les ſentimens ſont partagés en Médecine ſur les propriétés de cette eſpèce de Pavot, ainſi nommé à cauſe de ſa ſemence noire. Les uns lui attribuent, & c'eſt la plus grande partie, les mêmes uſages qu'au Pavot blanc, quoique

dans un dégré plus foible : Les autres, comme *Foreſtus* & *Schroder*, l'eſtiment pernicieux, & ne veulent point abſolument qu'on s'en ſerve intérieurement. Nous ne ſçavons pas trop ſurquoi ces Médecins fondent leur opinion. Tout ce que nous pouvons aſſûrer ; c'eſt qu'un habile Apoticaire de notre connoiſſance s'en ſervoit indifféremment pour faire le ſyrop Diacode, à cauſe de la difficulté de trouver quelquefois des têtes de Pavot blanc, & que l'effet lui en a toujours paru le même. Ainſi nous ſommes très-perſuadés que c'eſt une erreur qui s'eſt gliſſée en Médecine de donner la préférence au Pavot blanc ; & nous ne l'eſtimons pas meilleur que le noir : car s'il eſt ſeulement un peu plus foible, on peut en augmenter la doſe de quelque choſe, comme on peut la diminuer, s'il eſt plus narcotique comme le penſent quelques-uns ; *Dioſcoride*, *Livre* 4. *Chap.* 60. recommande la ſemence de Pavot noir pilée & infuſée dans le vin contre les flux de ventre & les pertes des femmes. *Meſué* les fait entrer dans ſes Trochiſques de Karabé & de terre ſigillée. On tire par expreſſion des mêmes ſemences une huile qu'on appelle *huile d'Œillet*, dont on ſe ſert pour les lam-

pes, que le petit Peuple mange dans les salades, & qui s'employe aussi pour les fritures.

Les têtes du Pavot noir entrent dans le Baume Tranquille, & ses feuilles dans l'Onguent *Populeum* de la Pharmacopée de Paris.

PARIETARIA.

PARIETAIRE, Paritoire, Vitriole, Casse-pierre ou Perce-muraille; *Parietaria*, Offic. *Parietaria Officinarum & Dioscoridis*, C. B. P. 121. Inst. R. H. 509. *Parietaria*, J. B. 2. 976. Dod. Pempt. 102. Ger. Raii Hist. 206. *Parietaria vulgaris & major*, Trag. *Parietaria vulgaris*, Park. *Helxine, urceolaris, sive Perdicium*, Cæsalp. 169. *Vitriola*, Lob. 98. *Vitriaria, herba vitri, herba muralis sive Perdicalis, Muralium, sideritis, Heraclia seu Herculana, ixine sylvestris, clibadium, Polyonymon, Amelxine, Amorgine, Melampeton, Cittampelon, Anatetamenon, Parthenium*, Quorumd.

Sa racine est fibreuse, rougeâtre. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds, rondes, rougeâ-

tres, fragiles, rameuſes. Ses feuilles ſont oblongues, ſemblables à celles de la Mercuriale, pointues, velues, d'une couleur verte-brune, luiſantes, rudes, s'attachant facilement aux habits des Paſſans, ſoutenues par de longues queues, ſituées alternativement. Ses fleurs ſont petites, ſortent en tas des aiſſelles des feuilles le long de la tige, compoſées ordinairement chacune de quatre étamines dont les ſommets ſont d'un blanc purpurin, ſi élaſtiques que ſi l'on y touche avec un ſtylet ils ſe développent ſubitement & ſecouent leur pouſſière avec impétuoſité, d'un verd-jaunâtre qui tire ſur le rouge, ſoutenues par un calice d'une ſeule feuille fendue en quatre parties au milieu deſquelles ſe trouve le Piſtile. Lorſque ces fleurs fertiles & différentes pour la figure des fleurs ſtériles, ſont paſſées il leur ſuccède des capſules ſeminales rudes au toucher qui contiennent une ſemence menue, oblongue, luiſante, à peu près de la figure d'un pepin de raiſin. Cette plante croit abondamment dans les vieux murs, d'où lui vient ſon nom, & quelquefois le long des hayes ou des maſures; elle fleurit en Mai; elle eſt fort commune, & d'un grand uſage en Mé-

decine. On ſe ſert particulièrement de ſes feuilles.

Par l'analyſe Chymique la Pariétaire donne aſſez d'huile, beaucoup de ſel fixe, beaucoup de terre, & pluſieurs liqueurs dont quelques-unes ſont âcres, & les autres acides. Pour ce qui eſt du ſel volatil, on n'en tire point de concret de cette plante; mais elle donne de l'eſprit urineux. *Boyle*, dans ſon Traité *de utilitate Philoſophiæ Expérimentalis*, dit qu'elle a un ſel nitro-ſulphureux, & *Etmuller* ne doute point qu'elle ne ſoit impregnée de nitre, ſur-tout celle qui croît ſur les vieilles murailles. Cette plante eſt regardée, comme apéritive, adouciſſante & réſolutive; & s'employe intérieurement & extérieurement. Quant à ſon uſage intérieur, ſoit qu'on ſe ſerve de ſon ſuc, ou de ſa décoction, ou de ſon eau diſtillée, elle eſt diurétique, apéritive, & propre à inciſer les glaires & le Phlegme viſqueux des conduits de l'urine.

Ainſi elle eſt très-utile dans la ſuppreſſion d'urine, & dans la Gravelle. On fait prendre ſon eau diſtillée à la doſe de trois onces avec autant d'eau de Lys, une once d'huile d'Amandes douces, & autant de ſyrop de Limons, dans

les accès de colique Néphrétique. Ce remède se donne dans le demi-bain, & réussit presque toujours. *Tragus* loue fort la décoction de cette plante pour emporter les Obstructions du bas ventre ; sa poudre incorporée avec le miel passe pour être Béchique & propre dans l'Asthme & dans la Phthisie. Le syrop fait avec le suc de Pariétaire & le miel blanc soulage les Hydropiques, & c'est un remède fort estimé en Angleterre ; on leur en fait prendre tous les matins une once battue dans un verre d'eau de chiendent : ce même suc entre dans une opiate cephalique, dont *Garidel* nous donne une description éxacte, & dont il dit avoir éprouvé plusieurs fois les bons effets dans les vertiges, pour prévenir l'Apopléxie, ou en empêcher les récidives, & contre l'Epilepsie des adultes & des Enfans. En voici la Formule.

Prenez de la poudre de semences de Cumin, quatre onces ; du suc de Pariétaire dépuré & cuit en consistance d'extrait, deux onces ; de la poudre des feuilles & fleurs séches de Marjolaine, une once & demie.

Incorporez le tout avec une suffisan-

te quantité de miel de Narbonne ; ou du meilleur qu'on pourra trouver, pour former une opiate, dont la dose est d'un scrupule à un demi-gros pour les Enfans, & d'un gros pour les Adultes, en buvant par-dessus un gobelet de quelque liqueur convenable ; si c'est contre l'Epilepsie, on ajoûtera la fiente de Paon & la poudre de racines de Pivoine mâle.

La Pariétaire s'employe extérieurement dans les décoctions émollientes qu'on prépare pour les fomentations, les lavemens, & les demi bains. *Dioscoride* la faisoit appliquer de son temps sur les parties où la Goute se fait sentir ; il composoit de sa décoction un gargarisme pour les maux de gorge, & en faisoit injecter dans l'oreille pour en appaiser la douleur. *Tragus* s'en servoit en cataplasme sur la région de la Vessie dans la rétention d'urine, & il y ajoûtoit du vin & du cresson d'eau ; on passoit le tout quelques momens par la poèle, & on l'appliquoit aussi chaud que le Malade le pouvoit souffrir. D'autres Auteurs faisoient ce cataplasme avec l'huile d'Amandes douces, ou celle de Scorpions, dans lesquelles ils faisoient

frire la plante. *Camerarius* la faiſoit piler avec du vinaigre, & chauffer enſuite pour l'appliquer ſur les Bourſes dans les grandes douleurs qu'y cauſent quelquefois les Hernies. Nous avons éprouvé pluſieurs fois qu'une poignée de Pariétaire pilée avec deux onces demie de Pain blanc deſſéchée, en y ajoûtant de l'huile de Lys ou de Camomille, faiſoit un cataplaſme excellent contre les engorgemens inflammatoires des mammelles.

Les ſommités de cette plante entrent dans le ſyrop de Guimauve *de Fernel*, & dans la décoction émolliente pour les lavemens de la Pharmacopée de Paris.

Lavement émollient.

Prenez du ſon lavé, une demi-poignée ; des feuilles de Pariétaire, une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux livres d'eau à la réduction de moitié, puis paſſez & ajoûtez à la colature deux onces de miel violat, pour un lavement.

Fomentation émolliente.

Prenez des feuilles de Pariétaire, de

Mauve, & de bouillon blanc, de chacune une poignée.

Faites-les bouillir dans trois chopines de lait, & autant d'eau commune, jusqu'à la réduction de deux pintes.

Trempez-y un morceau de Flanelle, que vous exprimerez ensuite fortement, pour l'appliquer le plus chaudement qu'il sera possible sur la partie Malade ; ce qu'on réitérera plusieurs fois le jour.

Prenez de la Pariétaire hachée menu, deux poignées.

Faites-les frire quelques momens avec du Beurre fondu, & appliquez chaudement le tout en cataplasme autour du col dans les maux de Gorge les inflammations du gosier.

Potion huileuse contre la Colique néphrétique.

Prenez de l'eau de Pariétaire, quatre onces ; de l'huile d'Amandes douces tirée sans feu, deux onces ; du syrop de Guimauve & de Capillaire, de chacun une once.

Ajoûtez-y le suc exprimé d'un Citron.

Mêlez le tout, & partagez-le en deux doses à prendre à deux heures de distance l'une de l'autre.

PASTINACA.

Panais.

IL y a plusieurs espèces de Panais; mais les deux plus connues & les plus usitées en Médecine sont le Panais ordinaire des jardins, & le Panais sauvage.

Le Panais ordinaire des jardins, le Panais domestique ou cultivé, la Pastenade ou Pastenaille blanche, le grand Chervy cultivé; *Pastinaca sativa, seu Baucia*, Offic. *Pastinaca sativa, latifolia*, C. B. P. 155. Inst. R. H. 319. *Pastinaca sativa, latifolia, Germanica, luteo flore*, J. B. 3. Part. 2. 150. *Pastinaca latifolia sativa*, Dod. Ger. Park. Raii Hist. 410. *Elaphoboscum sativum*, Tabern. icon. 76. *Pastinaca domestica vulgi, Pastinaca major, Sisarum sativum magnum, Pastinaca cervina, Olus Cervinum, Elaphicon sive herba Cervina, Elaphoboscon seu Pabulum cervi, Nebrium, Ophigenium, Ophioctonon, Cervi Ocellus*, Nonnull.

Sa racine est longue, plus grosse que

le pouce, charnue, jaunâtre ou rougeâtre, ayant au milieu un nerf qui parcourt ſa longueur, d'une odeur qui n'eſt point déſagréable, d'un bon goût. Elle pouſſe une tige à la hauteur de trois ou quatre pieds, & même plus groſſe, droite, ferme, canelée, vuide ou creuſe, rameuſe. Ses feuilles ſont amples, composées d'autres feuilles aſſez ſemblables à celles du Freſne ou du Térébinthe: oblongues, larges de deux doigts, dentelées en leurs bords, velues, d'un verd-brun, rangées comme par paires le long d'une côte ſimple qui eſt terminée par une ſeule feuille, d'un goût agréable & un peu aromatique. Les ſommités de la tige & des branches portent de grandes Ombelles ou paraſols qui ſoutiennent de petites fleurs à cinq petales ou feuilles jaunes, diſpoſées en roſe. Lorſque les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des ſemences jointes deux à deux, grandes, ovales, applaties, minces, légérement canelées, bordées d'un petit feuillet membraneux, reſſemblantes à celles de l'Angélique. Cette plante eſt fort en uſage pour la cuiſine; ſes racines ſont ordinairement employées dans la ſoupe plutôt que dans les remèdes; voilà pourquoi on la cultive dans les jardins potagers:

potagers : cependant ſes ſemences & ſes feuilles ſont auſſi quelquefois employées en Medécine. Elle fleurit en Juillet & Août la ſeconde année après qu'elle a été ſemée. Quand ſes racines ſont grandes ou adultes, elles contiennent un nerf qui eſt dur, & qu'on ôte lorſqu'elles ont bouilli, parce qu'il ne vaut rien à manger; elles ſont douces & d'une ſaveur agréable; elles nourriſſent beaucoup, & engraiſſent plus que les Raves ou les Carottes. On les mange non ſeulement cuites dans le potage, mais encore aſſaiſonnées avec du beurre ou en friture dans le carême; car on remarque qu'elles ſont alors meilleures pour le goût & pour la ſanté, leurs ſucs ayant été préparés & digérés pendant l'hiver. Mais *Jean Bauhin* avertit de prendre garde d'arracher à la place, des racines de Ciguë ou de Cicutaire, & il dit avoir vu dans deux familles des gens qui en ayant mangé pour du Panais en étoient preſque morts, & qui en réchapèrent par le ſecours du vomiſſement, de la Thériaque, d'une poudre Cordiale, & des purgatifs. Selon *Rai*, les Anglois aſſûrent & prétendent que les Panais trop vieux cauſent le délire & la folie; ce

qui fait qu'ils les appellent alors *Panais foux*. Il y a bien des gens qui ne ſçauroient ſouffrir le goût du Panais ; *Jean Bauhin* raconte qu'il avoit une antipathie naturelle pour cette racine, mais qu'à la fin ſon Pere l'ayant forcé d'en manger il les trouvoit aſſez bons, quoiqu'il ait toujours conſervé de la répugnance pour le jus de Panais. D'autres au contraire aiment le panais à la fureur comme un mets exquis, & *Pline* nous apprend que *Tibére* en faiſoit apporter tous les ans d'Allemagne.

Le Panais ſauvage, ou le petit Panais; *Paſtinaca ſylveſtris*, Offic. *Paſtinaca ſylveſtris latifolia*, C. B. P. 155. Inſt. R. H. 319. *Paſtinaca Germanica, ſylveſtris, quibuſdam Elaphoboſcum*, J. B. 3. Part. 2. 149. *Paſtinaca latifolia ſylveſtris*, Dod. Ger. Park. Raii Hiſt. 409. *Elaphoboſcum erraticum, ſeu Branca Leonina*, Tabern. icon. 77. *Paſtinaca ſpontè nata, ſiſer ſylveſtre, Paſtinaca ſylveſtris Gallica, Paſtinaca minor erratica ſive adulterina, Cervaria ſylveſtris*, Quorumd.

Sa racine eſt blanche, ſimple, jettant quelques groſſes fibres ſur les côtés, d'une odeur & d'une ſaveur qui

reſſemblent à celles du Panais cultivé, dont il ne paroît pas auſſi différer autrement que par la culture. Elle pouſſe une tige haute de deux ou trois coudées, droite, roide, canelée, groſſe comme le pouce ou davantage, velue, creuſe au dedans, rameuſe, revêtue de feuilles alternes, ſemblables à celles du Panais des Jardins; mais plus petites, d'un verd plus obſcur, quelquefois lanugineuſes, ſur-tout près de la racine. Depuis le bas de la tige juſqu'au haut il part des aiſſelles des feuilles des rameaux qui ſoutiennent des ombelles de fleurs plus petites que celles qui ſont portées ſur la tige du milieu. Ces fleurs ſont petites, jaunes, compoſées chacune de cinq petales ou feuilles. Lorſqu'elles ſont tombées, il leur ſuccède des ſemences doubles & ſemblables à celles du Panais cultivé. Cette plante diffère de la précédente, non ſeulement en ce que ſes feuilles ſont plus petites, mais auſſi en ce que ſa racine eſt plus menue, plus dure, plus ligneuſe, & moins bonne à manger; elle croît aux lieux incultes, dans les prez ſecs, ſur les collines, & ailleurs parmi les plantes champêtres ou ſauvages. Quoique moins recherchée pour la cuiſine, on peut la

ſubſtituer à la précédente dans les cas de néceſſité. Quant à l'uſage de la Médecine, elle n'eſt pas inférieure à l'autre; elle fleurit en Eté. On prétend que par la culture & une ſemaille réitérée de la graine du Panais ſauvage dans un bon terrain on la fait produire le Panais domeſtique; de même qu'avec la Carotte ſauvage on fait naître la Carotte des Jardins.

Les Panais contiennent beaucoup d'huile, de phlegme, & de ſel eſſentiel. On s'en ſert en aliment & en Médecine: on doit choiſir pour le premier uſage l'eſpèce qui eſt cultivée, parce qu'elle eſt plus groſſe, plus tendre, d'un goût & d'une odeur beaucoup plus agréable, & qu'elle ſe digère plus facilement. Pour ce qui eſt de leurs propriétés Médicinales, ils excitent l'urine, & les mois aux femmes, abbattent les vapeurs, & paſſent pour être vulnéraires & fébrifuges. M. *Garnier*, Docteur en Médecine à Lyon, fit part il y a quelques années au Public des expériences qu'il avoit faites ſur la ſemence du Panais cultivé, à laquelle il attribuoit une vertu fébrifuge des plus marquées. Nous ſçavions déja que dans quelques endroits on ſe ſervoit de la

décoction de cette racine pour guérir les fièvres intermittentes, & qu'on y réussissoit assez souvent : ainsi c'est un remède qui n'est pas à négliger, d'autant plus qu'il est commun & de peu de dépense ; & qu'en outre il arrive assez souvent que des fièvres intermittentes d'un certain caractére, qui résistent même au Quinquina, cédent à d'autres remèdes qu'on auroit cru moins certains. *Césalpin* vante fort un électuaire composé avec la racine de Panais & le sucre pour rétablir les convalescens, & donner de l'appétit. Nous avons déja dit d'après *Jean Bauhin* qu'il falloit prendre garde de confondre les racines de Panais avec celles de la Ciguë, auxquelles elles sont assez semblables tant par la figure que par le goût douçâtre qui leur est commun ; & c'est ce qui arrive quelquefois aux Herboristes qui vont fouiller l'hiver des racines à la campagne ; on en a vu arriver des accidens funestes par méprise ; ainsi il ne les faut lever de terre qu'au Printemps, lorsque la plante commence à se faire reconnoître par la tige & par les feuilles.

Quant à ce que *Rai* assûre que les racines de Panais trop anciennes, c'est-à-dire, qui ont resté en terre plusieurs

années, ſont pernicieuſes à manger; qu'elles boulverſent l'imagination & cauſent des délires fâcheux & difficiles à calmer, ce fait eſt confirmé par une *Obſervation des Ephémérides d'Allemagne, Décurie* 3. *ann.* 2. dans laquelle le Docteur *Pierre Albrecht* rapporte qu'il avoit traité pluſieurs perſonnes qui étoient tombées dans ces accidens pour avoir mangé de vieilles Racines de Panais, & qu'il ne les avoit guéries qu'en leur donnant ſur le champ un vomitif, & enſuite de la Thériaque.

Prenez des ſemences de Panais de jardin concaſſées, trois gros.

Faites-les bouillir dans deux verres de bon vin blanc vieux & ſec à la réduction de moitié.

Coulez, & exprimez fortement, pour une doſe à prendre tiéde dans les fièvres intermittentes quatre ou cinq heures avant l'accès, le Malade reſtant au lit bien couvert; ce qui ſe répétera cinq ou ſix fois de la même manière.

Prenez des racines de Panais cultivé lavées & non ratiſſées, deux poignées.

Coupez-les par tranches, & faites-les bouillir pendant quelques mi-

nutes dans une chopine de vin blanc ſec, les laiſſant infuſer enſuite pendant la nuit ſur les cendres chaudes.

Coulez le lendemain avec une forte expreſſion, & partagez le tout en trois doſes à donner tièdes de quatre heures en quatre heures dans l'intermiſſion des accès.

PELLIBOSSA.

LYSIMACHIE, Corneille, Souci d'eau, Perceboſſe ou Chaſſeboſſe, *Liſimachia ſeu Lyſimachion luteum*, Offic. *Lyſimachia lutea, major quæ Dioſcoridis*, C. B. P. 245. Inſt. R. H. 141. *Lyſimachia lutea*, J. B. 2. 901. Ger. Raii Hiſt. 1021. *Lyſimachium verum ſeu legitimum*, Dod. Pempt. 84. *Lyſimachia lutea, major, vulgaris*, Park. *Lyſimachia foliis lanceolatis, caule corymbo terminato*, Linn. Flor. Lappon. 51. *Salicaria flore flavo ſeu Melino, ſalicaria lutea, Pelliboſſa*, Nonnull.

Sa racine eſt rougeâtre, rampante à fleur de terre. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, droites, canelées, velues, ayant

plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent trois ou quatre feuilles, quelquefois cinq, plus rarement deux, oblongues, pointues, semblables à celles du saule à large feuille, d'un verd-brun en dessus, blanchâtres & lanugineuses en dessous. Ses fleurs naissent aux sommets des branches, en rosette coupée en cinq ou six parties, jaunes, semblables à celles du Millepertuis, d'un goût aigre, sans odeur. Quand les fleurs sont passées, il leur succède des fruits ordinairement sphériques, qui s'ouvrent par la pointe en plusieurs quartiers, & renferment dans leur cavité des semences un peu menues, d'un goût assez astringent. Cette plante croît dans les endroits humides & marécageux, proche des ruisseaux, & aux bords des fossés, elle fleurit en Juin & Juillet ; c'est une des plus belles plantes de la campagne; elle donne des bouquets de fleurs qui se mêlant avec ceux de la Lysimachie rouge ou salicaire dont nous parlerons en son lieu, forment un agréable coup d'œil. *Rai* Observe que cette plante se trouve rarement ; mais c'est apparemment en Angleterre : car dans ce pays-ci, & en particulier aux environs de Paris, elle est fort commune. *Césalpin* a remarqué

que la Lyſimachie a quelquefois deux, trois, ou quatre feuilles oppoſées aux nœuds des tiges ; & M. *Tournefort* dit les avoir ſouvent obſervées ſur le même pied : ainſi ce ne ſont que des variétés de la même plante.

La Corneille contient beaucoup de phlegme & d'huile, peu de ſel. Les Auteurs la regardent comme fort aſtringente & vulnéraire. On ſe ſert intérieurement de ſa décoction ou de ſa poudre ſéche contre la dyſenterie, les régles trop abondantes, & les autres Hémorrhagies : cette même décoction entre dans les gargariſmes vulnéraires déterſifs contre les petits ulcères de la bouche. Extérieurement on l'applique en cataplaſme après l'avoir pilée pour nettoyer & conſolider les playes, pour le Charbon ou Bubon peſtilentiel. Sa fleur rend les cheveux blonds, & ſa poudre guérit les écorchures, même celles des pieds faites par des ſouliers trop étroits. Quand on la brûle, elle chaſſe les ſerpens, & tue les mouches qui incommodent dans les maiſons, par ſon odeur forte & âcre.

Prenez de la poudre ſéche de Corneille, un gros.

Faites-en un bol avec le ſyrop de Ro-

ses séches, ou de Coing pour donner trois fois le jour dans la dysenterie, ou autre Hémorrhagie interne.

Prenez de l'herbe de Chassebosse & de l'Aigremoine, de chacun une poignée.

Faites-les bouillir avec une demi-poignée d'Orge dans deux livres d'eau réduites à moitié.

Coulez, & ajoûtez du miel rosat une once, pour un Gargarisme contre les ulcères de la bouche & des gencives.

PERFOLIATA.

Perce-feuille.

ENTRE les différentes espèces de Perce-feuille, on ne se sert guères en Médecine que des deux suivantes.

L'Oreille de Lièvre, la Perce-feuille vivace; *Bupleuron*, *Costa bovis*, *Auricula Leporis*, Offic. *Bupleuron folio subrotundo*, *sive vulgatissimum*, C. B. P. 278. Inst. R. H. 309. Raii Hist. 473. *Auricula Leporis*, *umbellâ luteâ*, J. B. 3. 200. *Auricula Leporis Monspeliensium*, Gesn. Hist. Anim. *Bupleurum an-*

gustifolium, Tabern. icon. 872. *Bupleuron angustifolium herbariorum*, Lob. icon. 456. *Isophyllon*, Cord. Hist. *Buprestis*, *Gratia Dei*, *herba Coparia*, *herba vulneraria*, Nonnull.

Sa racine est petite, ridée, verdâtre, fibrée, d'un goût âcre. Elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi ou de deux pieds, grêle, lisse, canelée, noueuse, vuide en dedans, rameuse, de couleur quelquefois rougeâtre, d'autres fois verte. Ses feuilles, surtout celles de la tige, sont longuettes, étroites, simples, rangées alternativement, nerveuses; celles d'en-bas sont un peu plus larges. Ses fleurs naissent au sommet de la tige & des rameaux en ombelles ou parasols, de couleur jaune, semblables à celles du Fenouil; chacune d'elles est composée de plusieurs feuilles disposées en rose. Quand les fleurs sont tombées, il leur succède des semences oblongues, assez semblables à celles du Persil, canelées, grises, d'un goût âcre. Cette plante qu'on appelle *Oreilles de Lièvre* parce-qu'on a cru appercevoir dans ses feuilles quelque ressemblance avec les Oreilles d'un Lièvre, croit abondamment aux lieux montagneux, le long des hayes, & parmi les brosailles; elle fleurit en

Juillet & Août, même plus tard, & sa graine meurit en Automne; c'est-à-dire en Septembre & Octobre; elle se plaît surtout dans un terroir argilleux. On la trouve aux environs de Paris.

L'Oreille de Lièvre contient beaucoup de sel, & médiocrement d'huile. Toute la plante a un goût âcre, tirant un peu sur l'amer. Ses feuilles sont détersives, dessiccatives, & ont une vertu vulnéraire. Sa semence est échauffante, apéritive, discussive; elle pousse les sueurs & les urines; étant machée, elle provoque la salive, & fait cracher.

La Perce-feuille annuelle, ou la vraie Perce-feuille; *Perfoliata vulgaris*, Offic. *Perfoliata vulgatissima, sive arvensis*, C. B. P. 277. *Perfoliata simpliciter dicta, vulgaris, annua*, J. B. 3. Part. 2. 198. *Perfoliata*, Dod. Pempt. 104. Matth. Fuchs. *Perfoliata vulgaris*, Ger. Park. Raii Hist. 471. *Buplevrum perfoliatum, rotundifolium, annuum*, Inst. R. H. 310. *Perfoliatum vulgatius, flore luteo, folio umbilicato*, Lob. icon. 396. *Perfoliata vera seu genuina, Diaphyllon*, Quorumd.

Sa racine est grosse comme le petit doigt, simple, ligneuse, blanche, un peu fibreuse, d'un goût doux qui ap-

proche de celui de la Raiponce. Elle pouſſe une tige unique, à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi, grêle, ferme, ronde ſans poil, canelée, creuſe, nouée, rameuſe, d'une odeur un peu aromatique qui porte au nez quand on la rompt. Ses feuilles ſont rangées alternativement, ſimples, ovales, ou preſque rondes, liſſes, nerveuſes, percées par la tige ou par les branches, de couleur verd de mer, d'un goût âcre. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des rameaux, petites, en ombelles jaunes, compoſées chacune de cinq feuilles diſpoſées en roſe, portées ſur de courts pédicules. Lorſque les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des ſemences jointes deux à deux, oblongues, arrondies ſur le dos, canelées, noirâtres. Cette plante croît dans les champs parmi les Bleds, dans les bonnes terres, quelquefois auſſi dans les vignes & aux lieux ſablonneux; elle fleurit en Juin, Juillet & Août; elle eſt commune aux environs de Paris. On l'a nommée *Perce-feuille*, à cauſe que ſes feuilles ſont comme percées & enfilées par la tige & par les branches. Selon *Jean Bauhin*, *Dioſcoride* & les autres anciens Auteurs n'ont point parlé de notre *Perce-feuille*; elle eſt annuelle, & ſe multiplie de graine;

au lieu que la précédente est vivace, & ne périt point.

Cette plante contient beaucoup de sel essentiel & d'huile, & est regardée de tous les Auteurs comme vulnéraire astringente. La décoction de toute la plante, ou ses feuilles séches réduites en poudre, se donnent à ceux qui par quelque chûte ou contusion violente pourroient s'être rompu quelque vaisseau dans le corps; elle est fort estimée pour les Hernies prise de la même façon, & en l'appliquant extérieurement en cataplasme bouillie dans du vin avec la farine de fêves qui est à préférer, à celle de Froment. *Schroder* & *Simon Paulli* l'estiment beaucoup pour la Hernie ombilicale, sur laquelle ce dernier applique un cataplasme composé avec cette plante, la Piloselle, la Turquette, le Plantain, & la mousse de Prunier sauvage, le tout bouilli dans de gros vin. *Dodonée* prétend que le même remède résoud les Ecrouelles, & *Jean Bauhin* assûre qu'il dissipe les Exostoses, & qu'il est très-bon contre les fractures.

Cataplasme contre les Hernies & les Ecrouelles.

Prenez de l'herbe entière de Perce-

feuille, de Pilofelle, de Turquette, de Plantain, & de la mouffe de Prunier fauvage, de chacune une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois pintes de gros vin rouge à la réduction de moitié, & l'appliquez enfuite en tout ou en partie chaudement fur la Hernie réduite; ce qu'on réitérera deux fois le jour jufqu'à guérifon.

Prenez de la poudre féche de Perce-feuille, un gros.

Incorporez-le avec une fuffifante quantité de fyrop de Lierre terreftre, pour former un Bol à prendre dans du pain à chanter dans les chûtes & les contufions internes.

PERIPLOCA.

SCAMMONÉE de Montpellier, Apocyn à large feuille de l'Eclufe; *Scammoneum five Scammonium Monfpeliacum*, Offic. *Scammonia Monfpeliaca foliis rotundioribus*, C. B. P. 294. *Scammonea Monfpeliaca flore parvo*, J. B. 2. 136. *Periploca Monfpeliaca foliis rotundioribus*, Inft. R. H. 93. *Apocynum quartum*

latifolium, *Scammonea Valentina*, Cluſ. Hiſt. 126. Raii Hiſt. 1088 *Scammonia maritima Monſpeliaca*, Richier. Onomaſt. Lugd. Hiſt. Camer. *Scammonea Monſpeliaca dicta*, Park. *Scammonea Monſpelienſis*, Ger. *Volubilis marina*, *Convolvulus Scammonia Monſpeliaca dictus*, *Scammonia Monſpelienſis floribus exiguis*, *Scammonia adulterina*, Nonnull.

Sa racine eſt preſque de la groſſeur du doigt, longue, blanche, fort fibreuſe, rampant & ſerpentant au loing ſous la terre, pleine d'un ſuc laiteux comme le reſte de la plante. Elle pouſſe des tiges ſarmenteuſes, longues, à ſa hauteur de deux coudées, grêles, rondes, rameuſes, pliantes, qui embraſſent tous les corps voiſins. Ses feuilles ſont oppoſées, aſſez ſemblables à celles de l'Ariſtoloche clématite, ou à celles du Cabaret, larges, épaiſſes, liſſes, blanchâtres, taillées en croiſſant vers le pédicule, pointues, attachées à de longues queues, impregnées d'un ſuc laiteux. Ses fleurs naiſſent des aiſſelles des feuilles, portées ſur un long pédicule, ramaſſées en tas, petites, blanches, étoilées, c'eſt-à-dire coupées chacune en cinq parties diſpoſées en étoile. Lorſque les fleurs ſont paſſées,

il leur ſuccède des fruits à deux guaines ſemblables à celles de l'Apocyn, qui s'ouvrent d'elles-mêmes en meuriſſant, & laiſſent paroître une matière lanugineuſe, ſur laquelle ſont couchées des ſemences aigrettées. Cette plante qui eſt une eſpèce de *Periploca*, croît le long de la mer près de Montpellier, dans les ſables de la gaule Narbonnoiſe ſur les bords du Rhône, & aux lieux maritimes du Royaume de Valence en Eſpagne, ſelon le rapport de *Cluſius*. Elle fleurit en Juin, Juillet & Août. Son ſuc laiteux épaiſſi par la cuiſſon devient noirâtre, & reſſemble baucoup à la vraie Scammonée de Syrie, non ſeulement par ſa couleur, mais encore par ſa vertu purgative.

Mais ſi l'on veut qu'il purge raiſonnablement, il le faut donner à plus forte doſe. Les Marchands de mauvaiſe foi, ſurtout ceux de Marſeille, s'en ſervent pour le mêler avec la bonne Scammonée d'Alep ou de Smirne, afin de la donner à meilleur compte; & d'y faire plus de profit au moyen de cette falſification: mais ils l'altérent par ce mélange, & le Médicament ne fait plus le même effet.

PERSICARIA.

Perſicaire.

IL y a pluſieurs eſpèces de Perſicaire ; mais nous n'en décrirons ici que deux comme étant les ſeules uſitées en Médecine, ſçavoir la Perſicaire douce, & la Perſicaire âcre.

La Perſicaire douce maculée ou tachée, la Perſicaire ordinaire ; *Perſicaria mitis*, Offic. *Perſicaria mitis, maculoſa & non maculoſa*, C. B. P. 101. Inſt. R. H. 509. *Perſicaria mitis*, J. B. 3. 3. 779. *Perſicaria 2ª*, Tabern. icon. 857. *Perſicaria*, Matth. Fuchſ. Dod. Lugd. Hiſt. *Perſicaria maculoſa*, Ger. Raii Hiſt. 183. *Perſicaria vulgaris mitis, ſeu maculoſa*, Park. *Perſicaria maculis nigris*, Geſn. Hort. *Perſicaria florum ſtaminibus ſenis, ſtylo duplici*, Linn. Hort. Cliff. 42. *Perſicaria maculata. Pulicaria fœmina, Molybdæna, Plumbago, Crateogonon, Pavonaria ſeu Pavonum ſpeculum, Britannica, Sanguis Chriſti*, Nonnull.

Sa racine eſt grêle, oblique, fibrée, ligneuſe & difficile à rompre. Elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied, ron-

des, creuſes, rougeâtres, rameuſes, nouées. Ses feuilles ſont un peu larges ſenblables à celles du Peſcher ou du Saule, marquées quelquefois au milieu d'une tache noire ou plombée, & quelquefois ſans tache. Ses fleurs ſortent en épi des aiſſelles des feuilles d'en haut, attachées à de longs pédicules; chacune de ces fleurs eſt Monopétale ou d'une ſeule feuille fendue en cinq parties, ſans calice, à cinq étamines, de couleur ordinairement purpurine & luiſante, quelquefois blanchâtre. Lorſque les fleurs ſont tombées, il leur ſuccède des ſemences ovales, applaties, pointues, gliſſantes, noirâtres. Cette plante n'eſt point âcre au goût comme la ſuivante; mais elle a une ſaveur un peu acide; elle croît aux lieux aquatiques, dans les marais, dans les foſſés humides, dans les étangs, & le long des ruiſſeaux, elle eſt très-commune aux environs de Paris; elle fleurit particulièrement en Juillet & Août.

La Perſicaire commune contient beaucoup de phlegme & d'huile, & peu de ſel eſſentiel. Elle donne en outre par l'analyſe un peu de ſel volatil concret. M. *Tournefort* a remarqué avec raiſon qu'étant machée & goûtée elle laiſſe de l'a-

ſtriction, & qu'elle rougit aſſez le papier bleu; ce qui donne lieu de penſer que ſon ſel approche de la nature du ſel Ammoniac, & qu'il eſt chargé d'une grande quantité de terre jointe avec un peu de ſouphre. Auſſi cette plante eſt-elle regardée comme aſtringente, déterſive & vulnéraire. La décoction en eſt bonne pour les cours de ventre, pour la dyſenterie, ſur-tout lorſqu'on ſoupçonne quelque ulcère dans les inteſtins, & pour les maladies de la peau. Ainſi l'on en fait boire utilement la Ptiſane à ceux qui ont la Galle, ou d'autres éruptions cutanées. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1703. *page* 304. que le même M. *Tournefort* aſſûre que cette eſpèce de Perſicaire eſt un des plus grands vulnéraires qu'il connoiſſe, & que ſa décoction dans du vin arrête la gangrène d'une manière ſurprenante; ce que le Curage ne fait pas. La ſincérité de ce Sçavant homme qu'on n'a jamais miſe en doute, doit faire compter ſur ce remède comme ſur un des plus ſûrs qu'on ait en Médecine pour ces ſortes de maux.

Les feuilles de la Perſicaire entrent dans l'Onguent mondificatif d'Ache; ſes ſommités fleuries dans le Baume

Tranquille, & le ſel fixe dans la Pierre médicamenteuſe de la Pharmacopée de Paris.

Prenez des racines de Patience ſauvage & de celles d'Aunée, lavées, ratiſſées & coupées par tranches, de chacune une demi-once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de Veau dans trois chopines d'eau que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoûtez-y la dernière demi-heure des feuilles de Perſicaire commune, une poignée; de celles de Fumeterre, une demi-poignée.

Paſſez enſuite le tout par un linge avec une legére expreſſion, & partagez-le en deux Bouillons à prendre pendant neuf jours, l'un le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir.

On fera fondre dans chaque Bouillon un gros de ſel de Glauber, & l'on aura ſoin de ſe purger en les commençant & en les finiſſant.

Ces Bouillons conviennent dans la Galle, les Dartes, la Teigne, les Démangeaiſons; & dans tous les vices de la Peau provenans de l'é-

paississement & de l'âcreté de la Lymphe.

Fomentation contre la Gangrène.

Prenez des feuilles de Persicaire douce, deux poignées.

Faites-les bouillir doucement avec une pinte de gros vin rouge jusqu'à la diminution de moitié.

Passez ensuite par un linge avec une forte expression, & trempez des linges dans ce vin que vous appliquerez chaudement sur la partie gangrenée ou menacée de Gangréne, les renouvellant de trois heures en trois heures.

On aura soin de faire boire quatre fois le jour quatre onces de la même décoction qu'on aura mise à part.

Ptisane contre le Dévoyement & la Dysenterie.

Prenez de la racine de grande Consoude lavée, une once; des feuilles de Persicaire douce, une poignée.

Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante, & après une demi-heu-

re d'infuſion paſſez par un linge ſans expreſſions, & ajoûtez à la colature du ſyrop de grande Conſoude, ou de Coing, une once.

Le tout pour Boiſſon ordinaire.

La Perſicaire âcre ou brûlante, le Piment ou Poivre d'eau, le Curage; *Perſicaria urens*, Offic. *Perſicaria urens, ſeu Hydropiper*, C. B. P. 101. Inſt. R. H. 509. *Perſicaria acris, ſive Hydropiper*, J. B. 3. 780. Raii Hiſt. 182. *Hydropipari*, Dod. Pempt. 607. *Hydropiper*, Matth. Ger. *Perſicaria vulgaris acris, ſive minor*, Park. *Perſicaria maſcula*, Brunf. Ruell. *Perſicaria florum ſtaminibus ſenis, ſtylo bifido*, Linn. Hort. Cliff. 46. *Mercurius terreſtris*, Parac. *Piper aquaticum ſive aquatile, Piperitis, Herba pulicaris ſive pulicaria mas, Perſicaria mordax, Zinziber caninum*, Quorumd.

Sa racine eſt petite, ſimple, ligneuſe, blanche, fibreuſe. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi, fermes, rondes, liſſes, noueuſes, tantôt rougeâtres, tantôt d'un verd tirant ſur le jaune, rameuſes. Ses feuilles naiſſent des nœuds de la tige qu'elles embraſſent par des appendices membra-

neuses, portées sur de courts pédicules; d'un verd-pâle, sans tache, sans poil, semblables aux feuilles de Pescher, d'où ce genre de plante tire son nom. Ses fleurs naissent en épi long & grêle aux sommets de la tige & des rameaux, monopetales ou d'une seule feuille fendu en cinq parties, sans calices, composées chacune de cinq étamines, de couleur ordinairement purpurine. Lorsque ces fleurs sont passées, il leur succède des semences raisonnablement grosses, comme triangulaires, luisantes, noirâtres. Toute la plante est d'un goût poivré, âcre & mordicant; elle est annuelle, & croît aussi aux lieux humides, aquatiques & marécageux, le long des ruisseaux, dans les fossés où l'eau a croupi durant l'hiver; elle fleurit comme la précédente en Juillet & Août pour l'ordinaire.

Le Curage donne par l'Analyse Chimique beaucoup d'acide, beaucoup d'huile, beaucoup de terre, & un peu de sel volatil concret. Sa saveur est tout-à-fait âcre & brûlante, & il rougit vivement le papier bleu. Son sel approche de celui qui résulte du mêlange du sel de Corail & du sel Ammoniac beaucoup plus chargés d'acide qu'à l'ordinaire. On

regarde

regarde cette plante comme très-déterſive & vulnéraire, & on l'employe à ce ſujet dans les lavemens contre le Teneſme & la Dyſenterie. On fait prendre en même temps un gros de ſa poudre en Bol incorporée avec de gros vin cuit avec du ſucre en conſiſtance de ſyrop. C'eſt en outre un bon fondant & un apéritif propre contre l'Hydropiſie, la Jauniſſe & les obſtructions des viſcères. Au lieu de la faire porter dans les ſoulîers comme font certaines gens, il faut en faire bouillir une poignée dans un bouillon dégraiſſé, le paſſer par un linge, & y ajoûter un demi-gros de Tartre Martial ſoluble. Son eau diſtillée à la doſe de deux ou trois onces eſt un ſpécifique pour la Gravelle & les Glaires de la veſſie. *Ettmuller* eſtime beaucoup cette même eau pour tuer les vers. Il dit même que pluſieurs perſonnes s'en ſervent pour la Vérole & la Lépre. Les feuilles de notre Perſicaire écraſées & appliquées ſur la partie gouteuſe ſoulagent dans la douleur; on s'en ſert encore pour appaiſer celle que cauſe une dent cariée; on en introduit une petite Boulette dans le creux de la Dent; ce qui réuſſit quelquefois.

Le Poivre d'eau eſt d'un grand uſa-

ge dans la Chirurgie pour dissiper les enflures & les tumeurs Œdémateuses des jambes, des cuisses & des autres parties. On applique l'Herbe bouillie un peu chaudement, ou des linges imbibés de sa décoction. Tous les Auteurs conviennent que le Curage pilé & appliqué sur les vieux ulcères en mange les chairs baveuses, en nettoye la pourriture, & qu'il les desséche. Cette même Herbe résoud les contusions des Chevaux, étant appliquée en Cataplasme, & si l'on bassine de son suc leurs playes & leurs ulcères, jamais les mouches n'en approchent, même dans la plus grande chaleur.

Nous ne nous étendrons point ici sur les vertus singulières que quelques Chymistes lui attribuent pour la transplantation des maladies. *Crollius*, *Marcus Marci*, *Schmuck* & d'autres Sçavans, assurent qu'en appliquant les feuilles de cette plante macérées dans l'eau sur la joue dans la douleur des Dents, & sur les playes & ulcères jusqu'à ce qu'elles soient échauffées par la chaleur de la partie, & qu'ensuite on enterre ces feuilles afin qu'elles pourrissent promptement, la douleur de Dents cesse à mesure que ces feuilles pourrissent. Les

playes & les ulcères ſont par le même moyen auſſitôt conſolidés. *Rivière*, pour abréger la cure, brûle les feuilles après les avoir ôtées de deſſus la partie malade. Croye ces merveilles qui voudra: pour nous, qui n'admettons en Médecine d'autorité qu'autant qu'elle eſt fondée ſur l'expérience, nous avouons de bonne foi que nous n'en croyons rien.

Prenez du petit lait, ou de l'eau de graine de Lin, une livre & demie; des feuilles de Curage, une poignée.

Faites bouillir le tout à la réduction d'une livre.

Paſſez-le enſuite par un linge, pour un lavement convenable dans le Teneſme & la Dyſenterie.

On accompagnera ce lavement d'un Bol fait d'un gros de la Poudre de la même plante incorporée avec de gros vin cuit avec le ſucre, ou du ſyrop de Roſes ſéches.

Prenez la moitié d'un Poulet, ou une demi-livre de rouelle de Veau.

Faites-la cuire dans trois ſeptiers d'eau réduits à un Bouillon.

Ajoutez la derniére demi-heure des feuilles de Curage, une poignée;

des ſommités de Marrube blanc ; deux pincées.

Paſſez enſuite par un linge avec une legère expreſſion, & faites-y fondre un demi-gros de Tartre Martial ſoluble, pour un Bouillon à prendre pendant quinze jours le matin à jeun dans la Jauniſſe & les obſtructions du Méſentère, ayant ſoin de ſe purger pendant ſon uſage.

Fomentation pour diſſiper les Tumeurs Œdémateuſes des jambes, des cuiſſes & d'autres parties.

Prenez de l'eau de Chaux, deux livres ; de l'eau commune, une livre.

Faites bouillir dans ce mêlange des feuilles de Poivre d'eau, deux poignées ; des bayes de Laurier écraſées, deux onces.

Réduiſez le tout à deux livres, & coulez enſuite pour une fomentation dont on baſſinera chaudement les parties Œdémateuſes ; ce qu'on répétera pluſieurs fois le jour.

PERVINCA.

Pervenche.

NOUS ne connoissons que deux espèces de Pervenche employées pour l'usage de la Médecine, qui sont la petite & la grande.

La petite Pervenche, la Pervenche commune à feuille étroite, le petit Pucelage, la Violette des Sorciers; *Pervinca vulgaris*, Offic. *Clematis Daphnoides, minor, flore cœruleo vel candido*, C. B. P. 301. *Clematis Daphnoides, minor, flore cœruleo, purpureo, violaceo ut & albo, simplici ac pleno*, J. B. 2. 130. Raii Hist. 1091. *Clematis Daphnoides*, Dod. Pempt. 405. *Pervinca vulgaris, angustifolia, flore cœruleo vel albo*, Inst. R. H. 120. *Vinca Pervinca minor*, Ger. *Vinca Pervinca vulgaris*, Park. *Pervinca, quòd semper vireat*, Trag. *Chamœdaphne altera Dioscoridis* Brunf. *Daphnitis, idæa Daphne, Laurago; Laureola, Danae Eupetalon, Nic phyl o i seu Victoriæ, folium, Mu, ellago terrestris, Hypetale, M trion, Polygonoides, Clematis Ægyptia, Stephane Alexandri*, Nonnull.

Sa racine est fibreuse. Elle pousse

plusieurs sarmens ou tiges menues, longues, rondes, vertes, noueuses, qui serpentent sur la terre & s'attachent à ce qu'elles rencontrent. Ses feuilles sont oblongues, lisses, d'un verd luisant en dessus, & plus clair en dessous, fermes, de la couleur & de la consistance de celles du Lierre, de la figure de celles du Laurier, mais beaucoup plus petites, rangées deux à deux l'une à l'opposite de l'autre, attachées par de courts pédicules, d'un goût astringent & un peu amer. Sa fleur qui part des nœuds de la tige & est portée sur un assez long pédicule, est un tuyau évasé en manière de soucoupe, découpé en cinq parties, de couleur ordinairement bleue, quelquefois blanche, & rarement rouge, sans odeur; tantôt simple, tantôt double. A cette fleur succède, quoique très-rarement, un fruit à deux siliques qui renferment des semences oblongues, presque cylindriques, sillonnées ordinairement d'un côté. Cette plante est vivace, toujours verte, & se multiplie aisément d'elle-même tant par ses racines que par ses sarmens qui s'enracinent çà & là dans terre; elle fleurit au premier Printemps, en Mars & Avril pour l'ordinaire, & reste fleurie pendant long-

temps : mais elle ne donne presque jamais de fruit. M. *Tournefort* dit qu'il n'en a jamais vu en ce pays-ci, ni même en Provence, ni en Languedoc, où cette plante est très-commune. Il ajoute que pour avoir du fruit de Pervenche, il la faut planter dans un pot où il y ait peu de terre ; car alors la séve qui ne sçauroit se dissiper dans les racines est obligée de passer dans les tiges, & fait gonfler le Pistile qui devient le fruit. C'est ainsi que l'on a beaucoup de fruits des Figuiers & de la plûpart des plantes dont les racines tracent considérablement dans les pays froids. La petite Pervenche est celle qui est le plus en usage dans la Médecine : elle entre dans le *Faltran* où les vulnéraires de Suisse, parmi lesquels elle se remarque facilement ; mais quoiqu'on s'en serve plus communément que de la grande espèce, elles sont toutes deux également astringentes & vulnéraires. On la trouve presque par-tout dans les hayes, parmi les broussailles, dans les bois, dans les fossés & autres lieux couverts, humides & ombrageux. Selon M. *Tournefort*, de tous les anciens Auteurs de Botanique *Césalpin* est le seul qui ait eu la satisfaction d'observer le fruit de la Pervenche.

La grande Pervenche, la Pervenche à large feuille, le grand Pucelage; *Pervinca latifolia*, Offic. *Clematis Daphnoides major*, C. B. P. 302. Dod. Pempt. 406. Raii Hist. 1091. *Clematis Daphnoides major flore cæruleo & albo*, J. B. 2. 132. *Pervinca vulgaris, latifolia, flore cæruleo vel albo*, Inst. R. H. 119. *Pervinca major*, Lob. Eyst. *Provinca altera major*, Cæsalp. *Clematis Daphnoides latifolia*, Clus. *Clematis Daphnoides major cæruleo flore*, Matth. Camer. Hort. *Clematis Daphnoides, sive Pervinca major*, Ger. *Clematis Daphnoides latifolia, sive vinca Pervinca major*, Park. *Vinca Pervinca folio latiore, Clematis Daphnoides grandioribus floribus cæruleis vel albis*, Quorumd.

Sa racine est fibrée, traçante. Elle pousse plusieurs tiges assez grosses, longues, rondes, nouées, vertes, rampantes. Ses feuilles sont opposées deux à deux le long des tiges, portées sur de longues queues, larges, polies, d'un verd luisant, d'un goût amer mêlé d'acrimonie & désagréable. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles, attachées à de courts pédicules, d'une seule pièce en soucoupe, grandes, ordinairement de couleur bleue, quelquefois blan-

che, ſans odeur. Quand ces fleurs ſont tombées, il leur ſuccède des fruits oblongs, composés de deux ſiliques qui contiennent pluſieurs ſemences oblongues, preſque cylindriques, ſillonnées. Cette plante diffère de la précédente en ce qu'elle eſt beaucoup plus grande en toutes ſes parties; on la cultive dans les jardins où elle fait une agréable verdure, étant miſe en eſpalier; mais comme elle eſt plus tendre que la précédente, elle périt quelquefois par le froid, quand l'hiver eſt trop rude. Dans les pays chauds elle fleurit preſque toute l'année. Elle croît naturellement aux lieux incultes, mais un peu gras, dans les hayes & le long des chemins. On la trouve aux environs de Paris. Cette eſpèce de Pervenche ne fructifie point non plus que la précédente, à moins qu'on ne la tienne aſſujettie & qu'on n'en coupe ſouvent les ſarmens.

Cette plante, dont les deux eſpèces décrites ci-deſſus ont les mêmes vertus, comme nous l'avons déja inſinué, eſt amère, & rougit conſidérablement le papier bleu. Il y a beaucoup d'apparence que l'huile & la terre dominent dans la Pervenche. Son ſel approche de l'Alun; mais il participe un peu du ſel uri-

neux, & il eſt ſemblable à l'Alun avec lequel on méle de l'urine pour le faire mieux cryſtalliſer ; car par l'Analyſe Chymique, outre pluſieurs liqueurs acides, on tire de cette plante beaucoup de terre, beaucoup d'huile, & très-peu de ſel volatil. La Pervenche eſt vulnéraire, aſtringente & fébrifuge. Son uſage le plus ordinaire eſt pour modérer le flux des menſtrues, des fleurs blanches & des Hémorrhoïdes, lorſqu'il eſt immodéré. On verſe pour cela deux pintes d'eau bouillante ſur trois poignées de feuilles de Pervenche, on couvre le vaiſſeau ; on le retire du feu, & l'on fait boire l'infuſion par verrées à différentes heures du jour. La conſerve & l'extrait de cette plante ont les mêmes vertus. *Garidel dans ſon Hiſtoire des Plantes des environs d'Aix*, aſſûre l'avoir ſouvent donnée avec un grand ſuccès dans le crachement de ſang, en la faiſant bouillir avec des Ecreviſſes ; mais il faut continuer ces bouillons pendant du temps. Le lait coupé avec la Pervenche eſt fort bon pour les Phthiſiques & les dyſenteriques. Dans l'Hydropiſie on ſe ſert utilement du lait diſtillé dans lequel on a fait macérer pendant vingt-quatre heures la Pervenche, la Tanai-

ſie & l'Eupatoire d'*Avicenne* ; ce lait diſtillé paſſe beaucoup plus facilement que le lait coupé.

Quant à ſon uſage extérieur, on s'en ſert dans le ſaignement de nez, en mettant dans les narines un tampon de ſes feuilles pilées. *Agricola* donne avec raiſon le gargariſme de la décoction de cette plante pour un des meilleurs remèdes qu'on puiſſe employer dans l'Eſquinancie qui menace de ſuffocation. Cette même décoction employée de la même maniére eſt également bonne contre l'inflammation des Amygdales & de la Luette ; on peut la couper avec le lait pour la rendre plus adouciſſante. La Pervenche écraſée & appliquée ſur les mammelles fait revenir le lait aux Nourrices, ſuivant le rapport de quelques Auteurs ; & *Rai* dans ſon *Hiſtoire des Plantes*, aſſûre d'après le Docteur *Hulſe* que ces mêmes feuilles récentes étendues ſur du papier brouillard avec une petite couche de charpie par-deſſus, & appliquées ſur les écrouelles en forme de cataplaſme, ſont un Remède excellent pour les diſcuter & les réſoudre. *Jean Bauhin* dit d'après *Tragus* que ſi l'on met ſuffiſante quantité de Pervenche dans un tonneau de vin trouble,

on le rétablira en quinze jours, fur tout fi on l'a tranfvafé auparavant.

Les feuilles de Pervenche entrent dans l'eau vulnéraire, dans l'Onguent mondificatif d'Ache, & dans le Baume Oppodeltoch de la Pharmacopée de Paris.

Prenez de l'eau bouillante, un demi-feptier.

Faites-y infufer pendant une demi-heure une pincée de feuilles de Pervenche.

Coulez la liqueur par inclination, & ajoûtez-y un peu de fucre.

Cette infufion convient contre les fleurs blanches & les Règles immodérées; il la faut continuer quelque temps.

Prenez la moitié d'un Poulet; du Ris lavé, deux cuillerées.

Faites cuire le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux Bouillons.

Ajoutez-y la dernière demi-heure des feuilles de Pervenche & de Plantain, de chacune une poignée; des Ecreviffes dégorgées dans l'eau chaude, & enfuite pilées, une demi-douzaine.

Paffez enfuite par un linge, avec une forte expreffion, & partagez en

deux bouillons à prendre pendant un mois, l'un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, dans le crachement de sang & la Phthisie.

Prenez des feuilles de Pervenche, de Tanaisie & d'Eupatoire d'Avicenne, de chacune deux poignées.

Pilez-les un peu, & faites-les macérer pendant vingt-quatre heures dans six livres de lait de vache nouvellement trait.

Distillez ensuite le tout suivant l'Art jusqu'à la concurrence de quatre livres, laissant le reste dans la cucurbite, & gardez la liqueur dans des bouteilles bien bouchées.

Le Malade en prendra quatre verres le jour dans l'Hydropisie ascite.

PETASITES.

PETASITE, herbe aux Teigneux ou à la Teigne, grand Pas-d'Asne; *Petasites vulgaris*, Offic. *Petasites major & vulgaris*, C B. P. 197. Inst. R. H. 451. *Petasites vulgaris, rubens, rotundiori folio*, J. B. 3. 566. *Petasites*, Dod. Pempt. 597. Trag. Fuchs. Tabern. Ger. Raii

Hist. 260. *Petasites vulgaris*, Park. *Petasites magnus*, *perperàm Tussilago major* Matthioli, Lugd. Hist. 1053. *Tussilago scapo imbricato Thyrsifero, flosculis omnibus Hermaphroditis* Linn. Hort. Cliff. 411. *Tussilago magna, major & maxima; Personata seu Persolata, Galerita, Petasites flore purpureo vel punicante odorato, sive mas*, Nonnull.

Sa racine est grosse, longue, brune en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre aromatique, un peu amer, d'une odeur suave. Elle pousse des tiges à la hauteur d'un demi-pied & plus, grosses du doigt, creuses, lanugineuses, revêtues de quelques petites feuilles étroites, pointues, terminées par un bouquet de fleurs à fleurons purpurins & semblables à de petits godets découpés en quatre ou cinq parties; tous ces fleurons sont soutenus par un calice presque cylindrique, recoupé jusques vers la base en plusieurs quartiers. Les fleurs se flétrissent en peu de temps, & tombent avec leur tige; elles sont suivies par des semences garnies chacune d'une aigrette. Après que la tige est tombée, il s'élève des feuilles fort grandes & amples, presque rondes, un peu dentelées en leurs bords, d'un verd-brun en dessus

attachées par le milieu à une queue longue d'un pied ou d'un pied & demi, grosse, ronde, charnue; ces feuilles ont la figure d'un chapeau renversé, ou d'un grand champignon porté sur sa queue. Cette plante croît volontiers & assez souvent aux lieux humides, aux bords des rivières, des ruisseaux, des lacs & des étangs; elle fleurit au commencement du Printemps, quelquefois dès le mois de Février ou de Mars dans les pays chauds, & même dans les pays froids, lorsque le Printemps est doux & tempéré. Sa fleur naît immédiatement de la racine; & paroît avant les feuilles, comme celle du Tussilage ou Pas d'Asne. Il y a des endroits où ses feuilles croissent à la hauteur d'un homme, en sorte que passant au travers il semble qu'on se promène entre des arbres; ces feuilles durent jusqu'à l'hiver, après lequel il en repousse de nouvelles: car la racine est très-vivace, & s'étend au loin & au large en rampant dans la terre.

Il y a une autre espèce de Pétasite à fleur blanche, plus petite que la précédente, laquelle fleurit dans le même temps, & croît sur les montagnes humides & ombrageuses, elle est plus rare

que la première eſpèce, mais d'ailleurs elle a les mêmes vertus. On ſe ſert en Médecine de leurs racines, & rarement de leurs feuilles. On les joint ordinairement à celles de la grande Bardane, & même quelques Auteurs confondent enſemble ces deux plantes, ſoit à cauſe de la reſſemblance de leurs feuilles, ſoit par l'analogie de leurs vertus; mais leurs fleurs & leurs ſemences ſont très-différentes, auſſi-bien que leurs racines. Le grand Pétaſite, quoiqu'aſſez rare ici, eſt néanmoins le plus commun; on le trouve quelquefois aux environs de Paris, & ſa racine eſt plus uſitée que celle du petit.

Cette plante contient beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel. Sa racine qui eſt la partie dont on ſe ſert communément, eſt apéritive, hyſtérique, réſolutive & vulnéraire. On la donne avec ſuccès dans les fièvres malignes & dans la petite Vérole; elle fait auſſi cracher dans l'Aſthme & dans la Toux opiniâtre. Elle eſt de plus recommandée pour pouſſer les urines & les ordinaires: on l'employe pour cet effet à la quantité d'une once ſur une pinte d'eau réduite à moitié par l'ébullition, ou en infuſion dans le vin blanc une once ſur une chopine, dont on donne un petit verre le

matin à jeun pendant quelque temps. On prépare avec cette racine un vinaigre par infuſion, lequel mêlé avec le ſuc de Rue & la Thériaque, eſt un puiſſant ſudorifique, qui convient dans les fièvres malignes & peſtilentielles, & dont on fait un grand uſage en Allemagne, où cette racine porte le nom d'*Antipeſtilentielle* ou de *racine contre la Peſte*; à cauſe de ſes vertus contraires au venin, & à la maladie qu'elle chaſſe puiſſamment par les pores de la peau & par les ſueurs; auſſi a-t'on remarqué qu'elle avoit les mêmes vertus que le *Coſtus* des boutiques, auquel on peut la ſubſtituer. Quelques-uns ſe ſervent encore de ſa poudre ſéchée pour tuer les vers. On l'employe extérieurement pour réſoudre les Bubons, & pour mondifier les ulcères.

La racine de Pétaſite entre dans l'eau générale, dans l'eau Prophylactique & dans l'Orviétan; la racine & les feuilles, dans l'emplâtre *Diabotanum* de la Pharmacopée de Paris.

Prenez de la poudre de racine de Pétaſite, un gros.

Délayez-la dans un petit verre de vin, pour prendre le ſoir à l'heure du ſommeil.

Ce Remède eſt propre contre la Tei-

gne, les vers, les ulcères malins, & dans la difficulté d'uriner provenant des glaires de la vessie.

Prenez de la poudre de racine de Pétasite séchée, un demi-gros; des fleurs de souphre, un scrupule; du blanc de Baleine, douze grains.

Incorporez le tout avec du Miel blanc, pour former un Bol à prendre dans du pain à chanter le matin à jeun dans l'Asthme humide & la Toux opiniâtre.

Prenez des racines de Pétasite, de Bardane & de Scorsonére, lavées & coupées par tranches, de chacune une demi-once.

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte.

Ajoutez-y sur la fin un petit bâton de Reglisse effilée, & passez ensuite le tout par un linge, pour une Ptisane à donner dans les fièvres malignes & la petite Vérole.



PETROSELINUM.

Persil.

ENTRE les différentes espèces de Persil, les plus usuelles sont le Persil commmun, & le Persil de Macédoine.

Le Persil commun ou ordinaire, le Persil de jardin ou domestique; *Petroselinum vulgare*, Offic. *Apium hortense, seu Petroselinum vulgò*, C. B. P. 153. Inst. R. H. 305. *Apium hortense multis, quod vulgò Petroselinum, palato gratum, planum & crispum*, J. B. 3. 97. *Apium hortense*, Dod. Pempt. 694. Ger. Raii Hist. 448. *Petroselinum* Brunf. Trag. Cord. in Dioscor. *Petroselinum vulgare*, Park. *Selinon seu Apium*, Theophr. & Dioscor. *Apium verum, Apium vulgare, Apium domesticum seu sativum, Apium mas, Petroselinon vulgi, Petroselinum cultum, Selinum commune, Apium Hortulanum seu legitimum*, Quorumd.

Sa racine est simple, grosse comme le doigt, quelquefois comme le pouce, garnie de quelques fibres, blanchâtre, longue, s'enfonçant profondément en terre, bonne à manger. Elle pousse des

tiges à la hauteur de trois ou quatre pieds de la groſſeur du pouce, rondes, canelées, nouées, vuides ou creuſes, rameuſes. Ses feuilles ſont compoſées d'autres feuilles découpées, vertes, attachées à de longues queues. Ses fleurs naiſſent aux ſommets des tiges & des rameaux en ombelles ou paraſols, compoſées chacune de cinq feuilles pâles diſpoſées en roſe. Quand ces fleurs ſont paſſées; il leur ſuccède des ſemences jointes deux à deux, menues, canelées, griſes, arrondies ſur le dos, d'un goût un peu âcre. On cultive cette plante dans les jardins potagers, où elle ſoutient aſſez aiſément le froid & le chaud, pourvu qu'on la ſéme dans une terre naturellement humide, ou arroſée ſouvent; car le Perſil aime l'eau : voilà pourquoi il vient ſi abondamment dans un terrein gras, ſur-tout auprès des fontaines. Il pouſſe ſa tige à la ſeconde année, fleurit en Juin & Juillet, & amène ſes ſemences à maturité en Août. L'uſage de cette plante remonte à l'antiquité la plus reculée, & elle a été vantée dans tous les temps comme le plus excellent de tous les légumes.

Il y a encore deux autres Perſils qui ſe cultivent dans les jardins; l'un qui

n'eſt qu'une variété du précédent, & qui s'en diſtingue par ſes feuilles friſées & crêpées, ſe nomme *Perſil friſé*, & eſt très-agréable à voir : il y a néanmoins des Auteurs qui mettent en doute ſi ce dernier ne fait pas une eſpèce différente de l'ordinaire, & *Fabius Columna* dit que le Perſil friſé croît naturellement en Sardaigne, d'où ſa ſemence a été répandue dans les autres Pays. L'autre eſpèce s'éléve beaucoup plus haut ; ſes feuilles ſont auſſi plus grandes, & ſes racines vivaces, bonnes à manger comme celles du Céleri ; on l'appelle *gros Perſil*, ou *Perſil d'Angleterre*.

Le Perſil contient beaucoup de ſel âcre, & une médiocre quantité d'huile exaltée : ce ſel eſt ſi âcre & ſi corrodant que quand on fringue un verre à boire dans de l'eau où l'on a lavé du Perſil & où il en eſt reſté quelques parties de feuilles, pour peu qu'on appuye ſur le verre, il ſe briſe en morceaux. C'eſt encore par le ſecours de ce ſel âcre que toutes les parties de cette plante ſont apéritives, qu'elles lévent les obſtructions, provoquent les mois des femmes, & produiſent pluſieurs autres effets ſemblables. Son uſage eſt très-familier dans la cuiſine & dans la Pharmacie. La ra-

cine se met dans le Potage, & les feuilles par leur saveur agréable & aromatique rélevent plusieurs sortes de nos alimens. Cette même racine s'employe dans les Ptisanes, Apozêmes & bouillons apéritifs. Les feuilles sont résolutives & vulnéraires : on les applique avec succès sur les blessures & sur les contusions, après les avoir pilées, & y avoir ajoûté un peu d'eau-de-Vie : elles dissipent aussi le lait des mammelles, étant pilées & appliquées sur le sein. La décoction de racine de Persil dans l'eau ou dans le lait est très-utile dans la Rougeole & la petite Vérole, pour en faciliter l'éruption ; c'est un sudorifique des plus doux, que nous avons employé souvent avec succès dans ces occasions.

La semence de Persil est une des quatre semences chaudes mineures, qui sont celles d'Ache, de Persil, d'Ammi & de Daucus. Cette semence est atténuante & diurétique, & convient dans la Néphrétique & dans l'Hydropisie. On en tire une eau distillée qu'on employe à la dose de deux à quatre onces, ou seule, ou mêlée dans les potions apéritives. *Dodonée* en recommandoit l'usage dans l'Asthme humide & dans la Toux invé-

térée. Quelques Auteurs aſſûrent que le Perſil nuit à la vue, & qu'il l'affoiblit; mais nous ne ſçavons pas ſurquoi ils ſe fondent. D'autres Médecins ont obſervé que ſon uſage étoit très-contraire à ceux qui tombent du haut mal, & qu'il rendoit leurs accès beaucoup plus violens. On trouve à ce ſujet dans les *Ephémérides d'Allemagne, Decurie* 3. *Année* 111. une obſervation du Docteur *Hannemann*, & c'eſt le ſentiment des Anciens & des modernes, quoique quelques-uns le nient avec *Sebizius*. Ainſi nous croyons qu'il eſt plus ſûr à ces Malades de s'en abſtenir, auſſi-bien qu'aux nourrices qui allaitent des Enfans ſujets à ce mal, ou aux convulſions: il ne convient pas même à tous les tempéramens; car par ſon huile aromatique & exaltée il enflamme le ſang, & cauſe des maux de tête: ceux qui ſont bilieux & qui ont les viſcères échauffés, doivent donc en uſer ſobrement. On trouve encore dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *ann* 1727. *page* 285. une obſervation du Docteur *Michael Valentini*, qui aſſûre que la graine de Perſil pulvériſée & dont on ſoupoudre la tête des Enfans eſt un remède plus ſûr pour en faire mourir les poux, que la ſemence de Staphiſaigre & le Viſ-

Argent, & qu'elle guérit en même temps la Teigne humide : d'autres attribuent cette propriété de faire mourir les poux à la ſemence d'Ache. Le même *Valentini* ajoûte que le Perſil tire ſon nom de l'abondance dont il croît naturellement autour de la ville de *Petronel* en Hongrie entre Vienne & Preſbourg ; mais nous ne croyons pas que cette étymologie faſſe fortune, d'autant qu'elle n'eſt fondée que ſur un certain rapport qu'on s'eſt imaginé appercevoir entre *Petronella* & *Petroſelinum*. D'ailleurs notre Perſil des jardins n'eſt pas le véritable *Petroſelinon* des Grecs ; & quand il le ſeroit, à quoi bon aller chercher une étymologie ſi peu vrai-ſemblable, tandis qu'on en a une toute naturelle que les anciens nous ont laiſſée ?

La racine de Perſil entre dans l'eau générale, dans le ſyrop de Guimauve, dans celui des cinq racines apéritives, & dans le ſyrop d'Armoiſe de la Pharmacopée de Paris ; elle entre encore dans le *Philonium Romanum*, dans la bénédicte laxative, & dans l'*Hiera Diacolocynthidos* de la même Pharmacopée.

Prenez des racines de Perſil de Chardon Roland & d'Aſperges, de chacune une demi-once.

Coupez

Coupez le tout par morceaux après l'avoir ratiſſé, & faites-le bouillir dans trois chopines d'eau que vous réduirez à une pinte.

Ajoûtez-y la dernière demi-heure des feuilles d'Aigremoine, de Chicorée ſauvage & de Cerfeuil, de chacune une poignée.

Paſſez la liqueur par un linge avec une legère expreſſion; & diſſolvez-y de l'*Arcanum Duplicatum*, deux gros; du ſyrop des cinq racines, une once & demie.

Mêlez, & faites un Apozême apéritif contre l'Hydropiſie.

La doſe eſt d'un verre tiède de quatre heures en quatre heures.

Prenez des racines de Chiendent ratiſſées & concaſſées, une demi-poignée; de celles de Perſil & d'Arrête-bœuf, de chacune une demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte.

Ajoûtez-y ſur la fin de la Régliſſe effilée, deux gros.

Coulez, & dans la colature faites fondre du cryſtal minéral, ou du nitre purifié, un gros.

Faites une Ptisane apéritive à donner pour boisson dans les embarras du foye & du Mésentere, contre les graviers, & dans l'Hydropisie.

Prenez des racines de Persil, d'Asperge, de petit houx & de Polypode de chesne, ratissées & concassées, de chacune une demi-once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de collet de Mouton dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux Bouillons.

Ajoûtez la dernière demi-heure des feuilles d'Aigremoine & de Chicorée sauvage, de chacune une poignée.

Coulez la liqueur, & partagez-là en deux doses à prendre l'une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, faisant fondre dans chacune un gros d'*Arcanum Duplicatum*, pour un bouillon apéritif.

Prenez des semences de Persil, deux gros.

Pilez-les, & les incorporez avec une suffisante quantité de miel blanc, pour un Bol à partager en quatre doses à prendre en deux jours, l'u-

ne le matin à jeun, & l'autre en ſe couchant, dans l'Aſthme humide & dans la Toux invétérée.

Prenez des eaux diſtillées de Perſil & de Pariétaire, de chacune deux onces du ſyrop d'*Althœa* de Fernel, une once; de l'Eſprit de ſel dulcifié, dix goutes.

Mêlez le tout pour une potion diurétique.

Prenez des racines de Perſil lavées, une once & demie.

Faites-les bouillir dans une pinte de lait à la réduction de moitié.

Paſſez le tout par un linge & partagez-le en deux doſes à donner chaudement à trois heures l'une de l'autre dans la Rougeole & la petite Vérole, pour faciliter l'éruption.

Prenez des feuilles de Perſil, une poignée; de la mie de Pain blanc, deux onces.

Pilez le tout dans un mortier de marbre ou de bois, & appliquez-le ſur les mamelles, pour un cataplaſme à faire évader le lait.

Le Perſil de Macédoine, l'Ache ou le Perſil de Rochers; *Apium ſeu Petro-*

ſelinum Macedonicum, Offic. *Apium Macedonicum*, C. B. P. 154. Inſt. R. H. 305. Raii Hiſt. 463. *Apium ſive Petroſelnum Macedonicum multis*, J. B. 3. 102. *Petroſelinum Macedonicum ex Lobelio*, Dod. Pempt. 697. *Daucus ſecundus Dioſcoridis*, Col. 107. *Petroſelinum Macedonicum*, Matth. *Petroſelinum Macedonicum verum*, Ger. *Petroſelinum Macedonicum quibuſdam*, Park. *Apium petræum*, *Petrapium ſeu Apium ſaxatile*, *Petroſelinum verum ſeu legitimum Antiquorum*, Nonnull.

Sa racine eſt longue, groſſe, blanche, ridée, ligneuſe, d'un goût âcre. Elle pouſſe une tige à la hauteur d'un pied & demi, aſſez groſſe, velue, rameuſe. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du Perſil des jardins, mais plus amples, un peu plus découpées, plus dentelées, luiſantes, approchantes de celles de la Coriandre ou de la Boucage d'un verd-clair, d'une ſaveur moins piquante que celles de notre Perſil ordinaire. Ses fleurs naiſſent aux ſommets des branches en ombelles arrondies & blanchâtres, compoſées chacune de cinq feuilles diſpoſées en roſe. Lorſque ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des ſemences menues, velues, oblongues;

odorantes, aromatiques, d'un goût âcre & chaud qui approche de celui du cumin. Cette plante croît naturellement en Macédoine où elle vient entre les pierres & rochers ; ce qui lui a fait donner les différens noms qu'elle porte. Aussi est-ce le vrai *Petroselinon* des Anciens & il ne faut pas croire comme quelques-uns, que notre Persil des jardins n'en différe que par la culture : mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en impose au Public sous des noms spécieux. Tout le monde, dit *Galien* à cette occasion, fait cas du Persil de Macédoine, & l'achete bien cher comme étant le plus exquis. Cependant le lieu où il croît naturellement est escarpé, & a trop peu d'étendue pour en donner une si grande quantité. Ainsi, ce qui est arrivé à l'égard du Miel Attique & du vin de Falerne, est arrivé pareillement à l'égard du Persil de Macédoine : car de même que les Marchands rusés & avides du gain débitent presque dans toutes les Villes du monde du Miel Attique & du vin de Falerne qui ne sont pas véritables & qu'ils ont contrefaits ; de même aussi le Persil de Macédoine dont l'abondance n'est pas capable de suffire à toutes les nations qui le recherchent, se vend pour tel pres-

que par-tout. Au reſte, on ne doit pas tant s'en embarraſſer ; on peut bien y ſubſtituer d'autre Perſil, ſans que pour cela la Thériaque où il entre en ſoit moins bonne.

Le Perſil de Macedoine ſe cultive dans les jardins ; il aime un terrein ſablonneux & pierreux. Il n'y a guère que ſa ſemence qui ſoit d'uſage ; on doit la choiſir nouvelle, bien nourrie, nette, de couleur obſcure, d'une odeur & d'un goût agréable & fort aromatique ; le Perſil ordinaire eſt préférable pour la cuiſine & pour certains autres cas, mais on prétend que le Perſil de Macédoine le ſurpaſſe par ſa vertu aléxipharmaque.

Quoique cette plante ſoit étrangére dans ſon origine, la facilité avec laquelle elle croît dans nos jardins l'a comme naturaliſée dans ce pays-ci ; car elle ne craint que le trop grand froid. Sa ſemence qui eſt d'uſage en Médecine, contient beaucoup d'huile exaltée & de ſel volatil ; elle n'eſt pas ſi âcre que celle du Perſil ordinaire ; on l'employe dans la Thériaque, & elle eſt propre pour exciter les mois aux femmes ; pour atténuer & diviſer les humeurs groſſières qui forment les obſtructions, & pour chaſſer les vents.

PEUCEDANUM.

QUEUE de Pourceau, Fenouil de Porc, Peucedane; *Peucedanum*, Offic. *Peucedanum Germanicum*, C. B. P. 149. Inst. R. H. 318. *Peucedanum minus, Germanicum*, J. B. 3. 36. *Peucedanum*, Dod. Pempt. 317. Trag. Ger. Raii Hist. 416. *Peucedanum, fæniculum Porcinum*, Lob. icon. 471, *Peucedanum vulgare*, Park. *Pinastellum, sive satarïa herba, Marathrophyllon, Marathrum seu fæniculum sylvestre, Cauda Porcina, fæniculum agreste vel suarium, Peucédanon foliis angustioribus*, Quorumd.

Sa racine est longue, grosse, chevelue, noire en dehors, blanchâtre en dedans, pleine de suc, rendant quand on y fait des incisions, une liqueur jaune, d'une odeur de Poix, virulente ou puante. Elle pousse une tige à la hauteur d'environ deux pieds; creuse, canelée, rameuse. Ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles du Fenouil, laciniées, & dont les subdivisions qui sont de trois en trois, sont longues, étroites, plattes, ressemblantes aux feuilles

de Chiendent. Les ſommets de la tige & des branches portent des ombelles ou paraſols amples, garnis de petites fleurs jaunes à cinq feuilles diſpoſées en roſe. Lorſque ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des ſemences jointes deux à deux, preſque ovales, plus longues que larges, rayées ſur le dos, bordées d'un feuillet membraneux ; d'un goût âcre & un peu amer. Cette plante croît aux lieux marécageux, ombrageux, maritimes, ſur les montagnes, & dans les prez humides ou ſecs, elle fleurit en Juillet & Août ; ſa graine meurit en Automne, & c'eſt alors qu'on ramaſſe ſa racine qui eſt d'uſage : mais il vaut mieux l'arracher au Printemps, par ce qu'elle eſt dans ce temps-là plus pleine de ſuc. Cette racine eſt très-vivace. Selon *Tragus*, elle eſt difficile à arracher ; & elle exhale une odeur forte & ſulphureuſe qui porte à la tête de celui qui la déterre. C'eſt pour cela que les Anciens prenoient des précautions avant que d'entreprendre de l'arracher, en ſe frottant la tête & le nez de quelque bonne odeur, dans la crainte d'être ſurpris de la douleur de tête ou de quelque vertige : mais je me ſouviens, ajoûte *Tragus*, d'a-

voir quelquefois tiré de terre cette racine, ſans qu'il m'en ſoit arrivé aucune incommodité.

Si l'on en croit les Botaniſtes, le grand Peucedane d'Italie ne différe du précédent que parce qu'il eſt plus grand en toutes ſes parties. Il y en a même qui prétendent que celui de France qui a les feuilles plus étroites & plus courtes ; n'eſt qu'une variété du Peucedane d'Allemagne ou commun. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'on convient qu'au défaut de ce dernier on peut employer notre Fenouil de Porc, lequel ſe trouve aſſez ordinairement en France, & en particulier aux environs de Paris.

Cette plante contient beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel. Tous les Auteurs conviennent qu'elle eſt apéritive, Béchique & Hyſtérique. On ne ſe ſert ordinairement en Médecine que de ſa racine : on fait épaiſſir ſur le feu, ou au ſoleil, le ſuc qui en ſort par les inciſions qu'on y a faites ; ce ſuc eſt réſineux & gommeux, & il eſt très-utile, ſuivant *Tragus*, dans la Toux opiniâtre & pour la difficulté d'uriner. Pour cela on le fait deſſécher, on le réduit en poudre, & on l'incorpore avec le miel : ſa doſe eſt d'un gros ſur une once de

miel blanc. On fait une Gelée, ou une conserve, de cette racine qui pousse les mois & les vuidanges; on l'estime encore pour les maladies Hypochondriaques.

Quant à son usage extérieur, elle nettoye les playes & les ulcères, étant pilée & appliquée dessus. *Schroder* la vante beaucoup en cataplasme pour la migraine, & tous les anciens Médecins l'estimoient propre singulièrement contre toutes les maladies des Nerfs, comme la Léthargie, la Phrénésie, l'Epilepsie & la Paralysie: mais aujourd'hui elle est peu employée en Médecine, à cause de sa mauvaise odeur.

Cette racine entre dans la poudre *Diaprassi* de *Nicolas*, dans l'Electuaire Lithontriptique, & dans la *Triphera Magna* du même Auteur.

Prenez du suc épaissi & desséché de la racine de Queue de Pourceau, deux gros: du Miel blanc, une once & demie.

Ajoûtez-y un peu de syrop de Tussilage, pour former une Opiate à prendre dans du pain à chanter à la dose d'un gros & demi le matin & le soir, dans l'Asthme humide & dans la Toux invétérée.

Prenez de la conserve de Queue de Pourceau, & de l'extrait de Gentiane, de chacun une demi-once; du saffran de Mars apéritif, deux gros; de la Myrrhe de la gomme Ammoniac, de chacun un gros; du sel de Tamarisc, un demi-gros; de la Canelle, un scrupule.

Mêlez, & faites une Opiate avec le syrop des cinq racines apéritives à prendre à la dose de deux gros tous les matins, dans la Jaunisse; la suppression des Mois, la Cakéxie, & les maladies Hypochondriaques.

PHASEOLUS.

HARICOT, Féverole, Phaseole ou Phasiole, Fêve peinte ou à visage, Fêve ou Pois de Mer; *Phaseolus vulgaris*, Offic. *Smilax hortensis, sive Phaseolus major*, C. B. P. 339. *Smilax hortensis*, J. B. 2. 255. Raii Hist. 884. *Phaseolus vulgaris*, Lob. icon. 59. Inst. R. H. 412. Park. *Dolichos Theophrasti*, Anguill. *Phaselus*, *Ph siolus*, *Smilax domestica seu sativa Phasiolifera*, *Dolichus communis*, *Lobus seu siliquula*, *Phaseolus*

Turcicus, Faba Turcica multicolor ; Pisum Turcicum, Quorumd.

Sa racine eſt grêle, fibreuſe. Elle pouſſe une tige longue, ronde, rameuſe, qui grimpe ſur des échalats comme le Liſeron, & s'attache aux corps voiſins qu'elle rencontre, juſqu'à former des tonnelles ou berceaux dans les jardins. Ses feuilles en ſortent par intervalles trois à trois à la manière des Treffles, aſſez larges, pointues par le bout, charnues, preſque ſemblables à celles du Lierre, liſſes, ſoutenues par des queues longues & vertes. Des aiſſelles des feuilles naiſſent des fleurs légumineuſes ou papilionacées, blanches ou purpurines. Quand ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des gouſſes longues d'un demi-pied au moins, qui finiſſent en pointe; étroites, applaties, à deux coſſes d'abord charnues, vertes, & qui ont la figure d'une naſſelle, d'où cette plante tire ſon nom, jaunâtres & membraneuſes en ſe ſéchant. Les ſemences qu'elles contiennent ſont aſſez groſſes, ſemblables à un Rein, très-polies, tantôt blanches, quelquefois pâles, jaunâtres, rougeâtres, griſes, violettes, ou noirâtres, tantôt veinées & ſemées de différentes lignes ou taches de toutes ſor-

tes de couleurs qui réjouiſſent la vue. Cette plante ſe mange en gouſſe quand elle eſt encore verte & tendre, ou bien ſa ſemence dépouillée de ſes coſſes. On la ſéme au Printemps dans les champs & dans les jardins; elle fleurit l'Eté, & meurit l'Automne; elle eſt annuelle. On peut conſerver les Haricots avec leurs coſſes pendant toute l'année, en les confiſant au vinaigre; ils engraiſſent les terres où ils ſont ſemés; ils ſont abondans en fruits, qui ſe gardent long-temps & s'enflent en cuiſant. C'eſt un manger aſſez agréable au goût, & qui ſe ſert quelquefois ſur les meilleures tables.

Les Haricots contiennent beaucoup d'huile, de ſel eſſentiel, & de phlegme. Perſonne n'ignore l'uſage de ces légumes dans la cuiſine, & que leurs ſemences fourniſſent un aliment utile & commode; elles conviennent en tous temps à ceux qui ont l'eſtomac bon, & qui ſont jeunes & robuſtes, ou qui font beaucoup d'éxercice: mais les perſonnes délicates, les gens d'étude & ſédentaires, doivent s'en abſtenir, parce qu'elles ſont venteuſes, qu'elles chargent l'eſtomac, & ſont difficiles à digérer.

Les Haricots ſont apéritifs, émolliens, & réſolutifs; ils excitent l'urine,

les mois & les vuidanges aux femmes ; leur farine s'employe dans les cataplasmes pour amollir & résoudre les tumeurs ; & quoiqu'on préfére ordinairement la farine des Féves de marais, celle-ci ne lui est point inférieure. Dans les cours de ventre, lorsqu'il y a indication de les arrêter, la bouillie faite avec le lait & la farine d'Haricots est un bon remède. La cendre des tiges & des gousses de cette plante brûlée est apéritive ; on en fait bouilir une once dans une pinte d'eau, qu'on filtre ensuite, & qu'on fait boire aux Hydropiques. Les Bouillons d'Haricots avec un peu de sel & de beurre sont fort utiles aux convalescens épuisés par une longue maladie ; ils les rétablissent promptement : mais il faut les faire legers, pour qu'ils ne chargent pas l'estomac.

Décoction contre les douleurs après l'Accouchement, & la diminution des vuidanges.

Prenez des feuilles d'Armoise & de Camomille Romaine, de chacune une poignée ; des Haricots, une once.

Faites bouillir le tout dans trois cho-

pines d'eau que vous réduirez à une pinte.

Coulez la décoction, & donnez-la tiéde verre à verre & d'heure en heure, en y ajoutant quelques gouttes d'eau de Canelle, s'il y a de la foiblesse.

Prenez de la racine de grande Consoude ratissée & pilée, & de la farine d'Haricot, de chacune parties égales.

Formez-en un cataplasme avec une suffisante quantité de gros vin, ou d'eau de Forgeron, pour appliquer sur le fondement dans la chûte de l'intestin *Rectum*.

Prenez des farines d'Haricots & de Lentille, de chacune deux onces.

Faites-les cuire dans de l'Oxycrat jusqu'à la consistance de Bouillie.

Ajoûtez-y sur la fin du Beurre frais, une once & demie; de l'huile rosat, une once.

Mêlez, & faites un Cataplasme convenable dans le commencement de l'inflammation, pour diminuer la fluxion, & résoudre legèrement.

PHILLYREA.

PHILARIA ou Filaria; *Phillyrea vulgaris*, Offic. *Phillyrea folio Ligustri*, C. B. P. 476. Inst. R. H. 509. *Phillyrea latiusculo folio*, J. B. 1. 539. Raii Hist. 1585. *Phillyrea latiore folio*, Ger. *Phillyrea latifolia, foliis ferè non serratis*, Park. *Cyprus latiore folio*, Dod. *Phillyrea 3ª.* Clus. 52. *Phillyrea media*, Camer. *Phillyrea Narbonensis*, Lob. *Philyca Dalechampii*, Lugd. Hist. *Ilatrus*, Cæsalp. *Linternus*, *Olea Amasia*, *Mahaleb*, *Almahaleb*, *Machaleb seu Macalep*, Nonnull.

Sa racine est grosse, ferme, enfoncée profondément en terre. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de huit ou dix pieds, rameuses, revêtues d'une écorce blanchâtre ou cendrée, un peu ridée. Ses feuilles sont assez semblables à celles du Troesne ou du Lentisque, mais plus amples, & plus longues, charnues, d'un verd foncé, opposées les unes aux autres ou deux à deux le long de la tige & des branches, toujours vertes, d'un goût astringent. Ses fleurs naissent plusieurs ensemble des aisselles des feuilles

ſemblables à peu près à celles de l'Olivier, petites, chacune d'elles étant un godet découpé en quatre parties, de couleur blanche-verdâtre ou herbeuſe. Après que ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccède des bayes ſphériques ou rondes, groſſes comme celles du Myrte; noires quand elles ſont meures, diſpoſées en petites grappes, d'un goût douceâtre accompagné de quelque amertume, & approchant de celui des bayes de Genièvre, qui contiennent chacune un petit noyau rond & dur. Cet arbriſſeau croît abondamment dans les hayes & les bois aux environs de Montpellier; il ſe plaît dans les endroits pierreux, rudes incultes : il fleurit en Mai & Juin; & ſon fruit eſt meur en Septembre; il étoit autrefois plus cultivé qu'il ne l'eſt aujourd'hui, & l'on ne ſçait pas d'où vient qu'on l'a négligé : car comme ſon feuillage eſt toujours verd on en fait des Berceaux & des Paliſſades qui ſont fort agréables. Il s'eléve facilement de graine & de bouture. On le tond comme l'on veut, en buiſſon ou en boule; en haye, en eſpalier, quelquefois même on le met en caiſſe. Les Herboriſtes confondent ſouvent l'*Alaterne* avec le

Phillyrea, & les jardiniers vendent l'un pour l'autre ſous le même nom de *Filaria*.

Le Phillyrea contient boucoup d'huile & de ſel eſſentiel. On cultive cet arbriſſeau dans les jardins, parce qu'il garnit beaucoup, & qu'il s'arrange fort aiſément, pour former des cabinets de verdure, & pour tapiſſer des murs expoſés à l'ombre devant leſquels on auroit de la peine à faire venir d'autres arbres. Quant à ſon uſage en Médecine, il eſt fort borné. Dioſcoride aſſûre que ſes feuilles ſont aſtringentes & rafraîchiſſantes, propres par conſéquent pour ſoulager les inflammations de la gorge, & pour guérir les ulcères du goſier en ſe ſervant de leur décoction en gargariſme. M. *Lemery* en recommande les fleurs pilées avec du vinaigre & appliquées ſur le front, pour appaiſer la douleur de tête.

Prenez de l'Orge entier, une pincée; des feuilles de Filaria, une demi-poignée.

Faites Bouillir le tout dans une pinte d'eau réduite à moitié.

Paſſez-le enſuite par un linge, & ajoûtez-y du ſyrop de Meures, une

once ; du Cryſtal minéral, un demi-gros, pour un gargariſme rafraîchiſſant.

Prenez des fleurs de Phillyrea, une poignée.

Pilez-les un peu, en les arroſant de Vinaigre, pour les appliquer enſuite en cataplaſme ſur le front dans la douleur de tête violente.

PHYTOLACCA.

MORELLE à grappes, grande Morelle des Indes, Vermillon, Lacque ou herbe de la Lacque, Mechoacan du Canada ; *Salonum racemoſum*, Offic. *Phytolacca Americana majori fructu*, Inſt. R. H. 299. *Solanum racemoſum Indicum*, H. R. Par. *Solanum racemoſum Americanum*, Raii Hiſt. 662. *Solanum magnum rubrum, Virginianum*, Park. *Solanum Indicum caule rubro*, Nonnull.

Sa racine eſt longue d'un pied, groſſe comme la jambe d'un homme, quelquefois comme la cuiſſe, & même plus, blanche, vivace durant pluſieurs années. Elle pouſſe une tige à la hauteur de cinq ou ſix pieds, groſſe, ronde, fer-

me, rougeâtre, diviſée en pluſieurs rameaux. Ses feuilles ſont placées ſans ordre, amples, veineuſes, liſſes & douces au toucher, d'un verd-pâle, & quelquefois rougeâtre, preſque reſſemblantes en figure à celles du *Solanum* ou de la Morelle commune. Il naît au haut de la tige des pédicules qui ſoutiennent de petites fleurs diſpoſées en grappe : chaque fleur eſt en roſe compoſée de pluſieurs feuilles rangées en rond, de couleur rouge-pâle. Lorſque cette fleur eſt paſſée, le Piſtile qui en occupe le milieu devient un fruit ou une baye preſque ronde, molle, pleine de ſuc, ſemblable à un petit bouton applati en deſſus & en deſſous, laquelle en meuriſſant prend une couleur rouge-brune; & renferme quelques ſemences preſque rondes, noires, diſpoſées en rond. Cette plante a été inconnue aux Bauhins; elle a été apportée de la Virginie en Europe; on la cultive pour ſa beauté dans quelques jardins en France, où elle vient aſſez aiſément : mais ſa racine quoique vigoureuſe ne réſiſte pas toujours à la rigueur du froid de notre climat, ſi on ne la garantit du froid durant l'hiver; elle reſſemble au Mechoacan.

Quoique le *Phytolacca* ſoit d'un uſage fort borné en Médecine, il mérite cependant à cauſe de ſa grande beauté de n'être pas tout à fait oublié, & nous lui devons une place dans ce Recueil, tandis qu'il occupe un rang ſi diſtingué dans les jardins des Botaniſtes.

On employe cette plante dans une compoſition célébre appellée le *Baume Tranquille*, & elle peut par cet endroit paſſer pour une plante très-anodyne. Bien qu'on la range parmi les *Solanum*, elle eſt moins Narcotique que les autres eſpèces de ce genre. M. *Lemery*, dans ſon *Dictionnaire des Drogues ſimples*, dit qu'on tire de ſes bayes un ſuc de couleur purpurine tirant ſur le violet, approchante un peu du Carmin, qui eſt bon pour la Teinture. Quelques Médecins ont propoſé de ſubſtituer ces bayes aux grains de Kermès dans la confection Alkermes, & cela ſans raiſon; car outre que les propriétés ſalutaires de ces bayes ne ſont pas ſuffiſamment connues pour les prendre intérieurement, mais qu'au contraire elles ſont ſuſpectes, on doit reſpecter ces Anciennes compoſitions éprouvées depuis une longue ſuite d'années, & toutes les réformes qu'on en a voulu faire juſqu'ici n'ont ſervi

qu'à les rendre moins bonnes. Ainſi, quoiqu'il paroiſſe y entrer des drogues inutiles, ou mal aſſorties, néanmoins le mêlange intime qui ſe fait du tout enſemble forme un produit que l'expérience a conſtamment trouvé bon, & que toutes les réformes ne peuvent jamais égaler.

PILOSELLA.

PILOSELLE, Oreille de Rat ou de Souris, *Piloſella, ſive Auricula Muris*, Offic. *Piloſella major repens hirſuta*, C. B. P. 262. *Piloſella majori flore, ſive vulgaris repens*, J. B. 2. 1039. *Piloſella major*, Dod. Pempt. 67. Matth. Fuchſ. Lugd. Hiſt. *Dens Leonis, qui Piloſella Officinarum*, Inſt. R. H. 469. *Piloſella, Auricula muris*, Tabern. Icon. 196. *Piloſella repens*, Ger. Raii Hiſt. 242. *Piloſella minor vnlgaris repens*, Park. *Hieracium repens vulgare majus*, Volk. *Hieracium foliis integerrimis ovatis, caule repente, ſcapo unifloro*, Linn. Hort. Cliff. 388. *Piloſella lutea, Holoſtium*, Nonnull.

Sa racine eſt longue comme le doigt, menue, garnie de fibres. Elle pouſſe

plusieurs tiges grêles, sarmenteuses, velues, qui rampent à terre & y prennent racine. Ses feuilles sont oblongues, arrondies par le bout, ressemblantes à des Oreilles de Rat ou de Souris, revêtues de poils, vertes en dessus, veineuses, blanchâtres & lanugineuses en dessous, d'un goût astringent. Ses fleurs sont à demi-fleuron, semblables à celles de l'*Hieracium*, mais plus petites, jaunes, soutenues chacune par un calice écailleux & simple, & portées sur un pédicule delié & velu. Après que les fleurs sont passées, il leur succède des semences menues, noires, cunéiformes, aigrettées. Cette plante est commune; elle croît aux lieux arides & maigres, sur les côteaux incultes, dans les terres sablonneuses, & aux bords des grands chemins. Elle fleurit en Mai, Juin & Juillet. On la trouve quelquefois mêlée avec les vulnéraires de Suisse. Les Botanistes prétendent que les Anciens n'ont fait aucune mention de cette plante si connue, & qu'ils ne lui ont point donné de nom.

La Piloselle est très-amère, & rougit un peu le papier bleu. Par l'analyse chymique, outre plusieurs liqueurs acides, elle donne beaucoup d'huile & de

terre, un peu d'eſprit urineux, & nul ſel volatil concret ; ce qui montre qu'elle contient un ſel approchant de l'Alun, enveloppé dans beaucoup de ſouphre, & mêlé avec un peu de ſel Ammoniac. Ainſi cette plante eſt aſtringente, vulnéraire & déterſive. Son extrait donné à la doſe de deux gros eſt très-utile pour les ulcères internes, qui ſont ſouvent des ſuites de la Phthiſie & de la Dyſenterie. On ſe ſert auſſi du ſuc dépuré, ou de la décoction de la plante entiére, que l'on prend depuis quatre juſqu'à ſix onces trois fois le jour pour les mêmes Maladies : & M. *Garidel* dans ſon *Hiſtoire des Plantes des environs d'Aix*, dit qu'en Provence on fait une Omelette avec l'herbe hachée, que l'on fait manger avec ſuccès aux dyſenteriques. *Pena* & *Lobel* recommandent la méme décoction pour chaſſer le calcul des Reins & de la veſſie, & *Tragus* pour la Jauniſſe & pour prévenir l'Hydropiſie. Mais un Remède éprouvé dans la fièvre tierce eſt l'infuſion de cette plante dans le vin blanc pendant vingt-quatre heures, dont on donne au Malade un demi-ſeptier, qu'on lui fait prendre une heure avant l'accès. La Piloſelle eſt encore recommandée par *Tabernamontanus*, comme

me un ſpécifique contre les Deſcentes des petits Enfans ; on leur donne pour cela un demi-gros de la poudre des feuilles ſéches dans un verre de ſa décoction, & on l'applique pilée extérieurement en cataplaſme ſur la Hernie. Quelques-uns s'en ſervent en gargariſme contre les ulcères de la bouche & les inflammations du Goſier ; & le Docteur *Hulſe*, dans l'*Hiſtoire des Plantes de Rai*, en vante fort le ſuc en fomentation contre les dartres miliaires qu'il deſſéche & guérit. Le ſuc ou la décoction de cette plante durcit le fer & l'acier qu'on y trempe à pluſieurs repriſes. *Simon Paulli*, dans ſon *Quadripartitum Botanicum*, dit qu'on trouve vers le ſolſtice d'Eté ou la S. Jean, non ſeulement aux racines du petit *Polygonum* rampant à feuille de Chiendent, mais auſſi à celles de la Piloſelle, des coques ou grains ſemblables à ceux du Kermès, qu'il ſoupçonne être des œufs d'inſecte, parce que les ayant enfermés dans un tuyau de plume d'oye bouché avec un cornet de papier, puis expoſés au ſoleil, il en ſortit au bout de ſix ou ſept jours un inſecte qui ne vêcut pas long-temps & qui avoit des aîles. Il ajoûte qu'il communiqua en 1623. cette Obſervation dans l'Univerſité de Ley-

de à *Stapel* & à d'autres de ses Confréres étudians en Botanique.

Les feuilles de la Pilofelle entrent dans le Baume vulnéraire de la Pharmacopée de Paris.

Prenez des fucs dépurés de Pilofelle, de Brunelle & de Lierre terreftre, de chacun quatre onces; du fyrop de grande Confoude, une once & demie.

Mêlez le tout, & partagez-le en trois dofes à prendre dans la journée, dans les hémorrhagies.

Prenez des racines de Petit Houx, d'Afperge & de Perfil, ratiffées & concaffées, de chacune une once.

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau pendant une demi-heure, & ajoûtez enfuite des feuilles de Pilofelle, d'Aigremoine & de Pimprenelle, de chacune une poignée.

Réduifez le tout à une pinte; puis ajoûtez-y du Séné mondé, une once; de la Rhubarbe concaffée, deux gros, du fel de *Glauber*, une demi-once; du fel d'Abfinthe & de Tamarifc, de chacun un demi-gros.

Retirez le vaiffeau du feu, & laiffez

le tout infuser chaudement pendant quatre heures.

Coulez ensuite par un linge avec une forte expression, & partagez en trois doses à donner tiédes en trois jours le matin à jeun, ajoûtant à chacune une once de syrop de fleurs de Pêcher.

Cet Apozême convient dans la Jaunisse & dans l'Hydropisie commençante.

Prenez de l'Orge entier, une pincée; des feuilles de Piloselle & d'Aigremoine, de chacune une demi-poignée; des sommités d'Absinthe & de Millepertuis, de chacune une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau à la réduction de moitié.

Coulez par un linge, & ajoûtez du miel Rosat, une once; pour une injection vulnéraire & détersive.

PIMPINELLA.

PIMPRENELLE, Pimpernelle, Pimpinelle, Pimpenelle, ou Bipinelle; *Pimpinella vulgaris*, Offic. *Pimpinella sanguisorba minor hirsuta & Lævis*, C. B. P.

160. Inſt. R. H. 157. *Sanguiſorba minor*; J. B. 3. 113. *Pimpinella Sanguiſorba*, Dod. Pempt. 105 *Pimpinella vulgaris, ſive minor*, Park. Raii Hiſt. 401. *Pimpinella hortenſis*, Ger. *Sideritis ſecunda Dioſcoridis* Col. 124. *Poterium inerme, filamentis longiſſimis*, Van. Roy. Flor. Leyd. Prodr. 240. *Pampinula, Elatine pampinaria, Peponella, Bipinnella, Bipennula, Sorbaſtrella, Sorbaria, Sanguinaria, Siſſuiepteris, Protomedia Caſignetes, Dionyſio Nymphades*, Quorumd.

Sa racine eſt longue, ronde, grêle, diviſée en pluſieurs branches rougeâtres, entre leſquelles on dit qu'il ſe trouve quelquefois certains grains rouges qu'on appelle *Cochenille ſylveſtre*, & qui ſervent à la teinture, d'un goût aſtringent mêlé de quelque amertume. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi, rougeâtres, anguleuſes, rameuſes, garnies d'un bout à l'autre de feuilles qui ſont arrondies, dentelées en leurs bords, rangées comme par paires le long d'une côte grêle, rougeâtre, velue. Ces tiges ſoutiennent en leurs ſommets des têtes rondes comme en peloton, garnies de petites fleurs formées en roſettes à qua-

tre quartiers, de couleur purpurine; ayant en leur milieu une touffe d'étamines fort longues. Ces fleurs sont de deux sortes, les unes stériles qui ont un paquet d'étamines, les autres fertiles qui ont un Pistile. Quand les fleurs fertiles sont passées, il leur succède des fruits à quatre angles, ordinairement pointus par les deux bouts; de couleur cendrée dans leur maturité, qui contiennent quelques semences oblongues, menues, d'une couleur brune-roussâtre, d'une saveur astringente & un peu amère, & d'une odeur foible qui n'est pas désagréable. Cette plante qui est commune, croît naturellement en des lieux arides & incultes, sur les montagnes & les collines, dans les prez, dans les pâturages; on la cultive dans les jardins potagers, & elle est fort en usage dans les cuisines, sur-tout pour les salades. Elle fleurit en graine en Juin, Juillet & Août; elle est très-vivace, & dure long-temps dans les jardins, s'y multipliant de semence. On se sert principalement de cette espèce, quoiqu'on puisse aussi employer la grande Pimprenelle des prez qui aime les lieux gras & qui a beaucoup de rapport avec la précédente, mais qui en diffé-

re par la grandeur de toutes ſes parties. Toute la plante eſt d'uſage en Médecine.

Il paroît que le mot *Pimpenella* eſt de fraîche date, & c'eſt le ſentiment de *Rai*. Quoiqu'il en ſoit, les Herboriſtes ont donné le même nom à des plantes bien différentes, appellant notre Pimprenelle commune *Pimpenelle* par excellence, ou *Pimpenelle Sanguiſorbe*, comme étant ſingulièrement propre à étancher le ſang, & le *Tragoſelinum* dont nous parlerons ailleurs *Pimpenelle Saxifrage*. Ils les diſtinguoient principalement, en ce que l'une eſt velue, & l'autre glabre ou ſans poil, ſuivant ce vers Léonin :

Pimpinella pilos, Saxifraga non habet ullos.

La Pimprenelle a un goût d'herbe ſalé, & rougit fort peu le papier bleu : Analyſée, elle donne pluſieurs liqueurs acides, beaucoup de ſel volatil concret, beaucoup d'huile, & beaucoup de terre. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſoit déterſive, vulnéraire, diurétique, propre à purifier le ſang, & à rétablir le reſſort des parties. Cette plante s'employe intérieurement & extérieurement.

On s'en ſert ordinairement dans les ſalades : mais elle ſe digére difficilement & rend le ventre pareſſeux, quand on en fait trop d'uſage. Ceux qui ſont ſujets à la Gravelle, ſe trouvent bien de ſon infuſion dans l'eau commune à froid. Quelques-uns en mettent trois ou quatre feuilles dans leur verre avant que d'y verſer du vin, & les laiſſent ainſi tremper pendant tout le repas ; ce qui rend ce vin apéritif, & propre à pouſſer les urines : Il faut cependant faire attention que l'odeur aromatique qu'elle communique au vin porte quelquefois à la tête, & qu'ainſi cette façon d'en uſer ne convient pas à ceux qui ſont ſujets à la migraine, & aux douleurs de cette partie. *Rai* prétend que c'eſt dans ſes parties volatiles aromatiques que conſiſte ſa vertu cordiale, qui la rend propre pour préſerver de la Peſte & des maladies contagieuſes. ***Jules Paulmier*** aſſûre avoir appris d'un Chaſſeur d'*Henry ſecond*, Roi de France, que cette plante mangée fréquemment par ceux qui ont été mordus d'un chien enragé les preſerve de la rage. On ordonne les feuilles de Pimprenelle dans les bouillons & dans les décoctions apéritives & vulnéraires ; elle arrête les

Hémorrhagies, quelles qu'elles soient, tant intérieures qu'extérieures. Ainsi elle est en même temps astringente & apéritive, semblable en cela à plusieurs autres Plantes, qui ont ces mêmes vertus, lesquelles quoiqu'opposées en apparence sont souvent produites par les mêmes principes, les qualités d'ouvrir & de resserrer étant rélatives : car une plante est réputée apéritive, lorsqu'elle a la propriété d'inciser & de diviser les matiéres qui forment les obstructions entre les fibres de nos viscères, & de leur procurer la fluidité convenable pour rentrer dans les voies de la circulation, ou pour s'échapper en transpirant par les pores de la peau : mais cette même Plante devient astringente, lorsqu'ayant emporté & dissipé ces obstructions, elle donne lieu aux fibres de reprendre leur ressort, lequel étant rétabli dans son état naturel resserre les embouchures des vaisseaux Capillaires. M. *Garidel* dit avoir éprouvé plusieurs fois que la meilleure façon de faire usage de la Pimprenelle contre les Hémorrhagies, est de la donner en décoction, ou en poudre, après l'avoir fait sécher à l'ombre. *Rai* assûre la même chose, & raconte que le Docteur *Boyle* l'em-

ployoit avec ſuccès mêlée avec le ſucre Roſat dans l'hémorrhagie du nez, le crachement de Sang, & la Phthiſie pulmonaire.

Quant à ſon uſage extérieur, on broye les feuilles de cette plante, & on les applique en cataplaſme ſur les playes récentes : ce qui guérit promptement. La poudre ſéche répandue ſur les ulcères chancreux empêche qu'ils ne s'étendent, & ne faſſent du progrès.

Les feuilles de Pimprenelle entrent dans le ſyrop de Guimauve, dans celui d'*Althœa* de *Fernel*, dans le mondificatif d'Ache, & dans l'emplâtre de Bétoine de la Pharmacopée de Paris.

Prenez des feuilles de Pimprenelle & de Tabouret, de chacune une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau réduites à une pinte.

Coulez enſuite par un linge ſans expreſſion, & ajoûtez une once de ſyrop de Coing, pour une ptiſane à donner dans l'Hémorrhagie du nez, de la matrice, & dans la dyſenterie.

Prenez de la poudre de Pimprenelle

séchée à l'ombre, une demi-once.

Incorporez-là avec une suffisante quantité de syrop de Guimauve, pour prendre le matin en bol à la dose d'un gros & demi dans du pain à chanter, dans le crachement de sang & la Phthisie pulmonaire.

On fera bien d'avaler par-dessus trois onces d'eau distillée de la même plante.

Prenez des racines de petit Houx & d'Asperge, ratissées & concassées, de chacune une demi-once.

Faitez-les bouillir avec une demi-livre de collet de Mouton dans trois chopines d'eau que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoûtez-y la dernière demi-heure des feuilles du Chicorée sauvage, d'Aigremoine, de Pimprenelle & de Scolopendre, de chacune une demi-poignée; de la limaille de fer & de la Rhubarbe concassée & suspendue dans un Nouet, de chacune deux gros; des fleurs de Souci, deux pincées.

Passez ensuite le tout par un linge

avec une légère expreſſion, & partagez-le en deux Bouillons, à prendre pendant neuf jours le matin à jeun, & ſur les cinq heures du ſoir, dans la cachéxie, la Jauniſſe, l'hydropiſie, & les obſtructions des viſcères du bas ventre.

Prenez de la racine de grande Conſoude lavée, une demi-once; des feüilles de Bugloſe, d'Aigremoine, de Pimprenelle & de Ceterach, de chacune une demi-poignée, des quatre ſemences froides majeures ſuſpendues dans un Nouet, une demi-once; des fleurs de Mauve & de Viollette, de chacune une pincée.

Joignez-y un Poulet dont le ventre ſera farci d'Orge & de ſemence de Pavot blanc.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux Bouillons.

Paſſez enſuite par un linge avec expreſſion, & partagez en deux doſes à prendre pendant quinze jours le matin & le ſoir dans la Toux opiniâtre, le crachement de ſang, la douleur de Poitrine, & les inſomnies.

PINGUICULA.

GRASSETTE, hèrbe graſſe ou huileuſe ; *Pinguicula*, Offic. *Sanicula montana, flore calcari donato*, C. B. P. 243. *Pinguicula Geſneri*, J. B. 3. 546. Inſt. R. H. 167. Raii Hiſt. 751. *Pinguicula*, Cluſ. Hiſt. 310. *Pinguicula, ſive Sanicula Eboracenſis*, Ger. Park. *Pinguicula nectario cylindraceo longitudine petali*, Linn. Flor. Lapp. 11. *Cucullata, quibuſdam Crias Apuleii*, Ludg. Hiſt. 1206. *Dodecatheon Plinii*, *Liparis*, *Oleoſa*, *Viola humida & paluſtris*, *Sanicula rotundifolia & pinguis*, Quorumd.

Sa racine eſt fibreuſe, & conſiſte en quelques fibres blanches, aſſez groſſes, eu égard à la petiteſſe de la plante. Elle pouſſe ſix ou ſept feuilles, & quelquefois davantage, couchées ſur la terre, d'un verd-pâle tirant ſur le jaune, un peu groſſes & luiſantes, comme ſi elles étoient frottées d'huile ou de beurre, longues de deux pouces, larges d'environ un pouce, un peu obtuſes en leur extrêmité, unies & ſans dentelure. Il s'éléve d'entre ces feuilles quelques pédicules hauts comme la main ; qui ſou-

tiennent chacun en ſon ſommet une fleur purpurine, violette, ou blanche, ſemblable à celle de la violette, mais d'une ſeule pièce coupée en deux lèvres & recoupée en pluſieurs parties, terminée dans ſon fond par un long éperon. Quand la fleur eſt paſſée, il lui ſuccède un fruit ou coque enveloppée du calice dans ſa partie inférieure, laquelle s'ouvre en deux quartiers, & laiſſe voir un bouton qui renferme pluſieurs ſemences menues, preſque rondes. Cette plante croît dans les prez & autres lieux humides & marécageux, ſur les montagnes arroſées des eaux qui proviennent de la fonte des neiges; on la trouve aux environs de Paris; elle aime les pays froids; elle eſt vivace, & ſe multiplie de graine ſans être cultivée; car on la cultive difficilement dans les jardins. Elle fleurit au Printemps, & paſſe vîte.

La Graſſette contient beaucoup de phlegme & d'huile, peu de ſel eſſentiel. Elle eſt vulnéraire & conſolidante; car ſes feuilles froiſſées entre les doigts & appliquées ſur les coupures & autres playes récentes, les guériſſent promptement. Le ſuc onctueux & adouciſſant qu'on exprime, ſert d'un liniment mer-

veilleux pour les fissures & gersures des mamelles : on en fait aussi un syrop qui purge assez bien les sérosités. Quelques-uns jettent une poignée de ses feuilles dans un bouillon au veau ; ce qui le rend laxatif, & propre dans les constipations. Mais le principal usage de cette plante est extérieur. *Dalechamp* assûre qu'un cataplasme fait de sa racine pilée guérit en peu de jours la Sciatique, & quelque douleur que ce soit. *Camerarius* & *Simon Paulli* conseillent le même cataplasme spécialement contre les Hernies des Enfans ; ce dernier dit avoir appris des gens de la campagne que les feuilles & les racines de la Grassette contuses ou écrasées toutes fraîches rendent les cheveux blonds, si on les en frotte. Les Paysannes en Dannemark se servent du suc gras de ses feuilles en guise de Pommade ; elles en frottent leurs cheveux dont elles forment ensuite des boucles & des tresses de différentes manières. Cette espèce de pommade fait tenir la frisure au mieux. M. *Linnæus* dit qu'il y a peu de Médecins qui connoissent les vertus de cette plante, & sur tout de la graisse de ses feuilles, qu'il trouve singulière comme celle du *Ros solis*, il ajoute

que les Lapponnes verſent par-deſſus ces feuilles fraîches le lait de leurs Rennes récemment trait & encore tout chaud, après quoi elles le laiſſent repoſer pendant un jour ou deux, pour qu'il s'aigriſſe; ce qui lui fait acquérir plus de conſiſtance, ſans que la ſéroſité s'en ſépare, & le rend très-agréable au goût, quoiqu'il y ait moins de crême. Le lait étant ainſi préparé, il n'eſt plus beſoin d'employer de nouvelles feuilles pour un nouveau procédé; mais il ſuffit de mettre une demi-cuillerée de lait caillé ſur de nouveau lait pour changer celui-ci en ſa nature, de façon que ce changement peut aller à l'infini, ſans que le dernier ſoit moins fort en rien que le premier: néanmoins ſi on le garde trop long-temps, il ſe convertit en ſéroſité, que ces femmes appellent *Syra*. Le même Auteur rapporte d'après *Jean Bauhin* que dans les Alpes les Pâtres guériſſent les crevaſſes des mammelles de leurs vaches en les oignant avec le ſuc gras & mielleux des feuilles de la Graſſette; ſur quoi il fait cette réfléxion, que les Lappons pourroient employer le même remède pour guérir le pis de leurs Rennes, qui étant fendu verſe ſouvent du ſang au lieu de lait,

Clusius nous apprend que cette plante eſt appellée par les Anglois méridionaux *Whytroot*, comme qui diroit *Tue-brebis*, parce qu'elle fait mourir les Moutons qui en mangent, faute d'autre nourriture.

Bœcler dit qu'on fait cas en Médecine du vin Médicamenteux Antiphthiſique de *Muralt*, où entre le ſuc de la Graſſette.

Fin du premier volume du Supplément.





